Mémoire de Master 2

# Solidarité Internationale Antifasciste

Une organisation « proto-humanitaire » dans la guerre d'Espagne. 1937-1939


| | |
|---|---|
| Cionini Valentin<br>Master 2 – année 2007/2008 | Sous la direction de<br>Mme Isabelle Renaudet |

## Sommaire


Index des abréviations Page **3**

Introduction Page **5**

Première partie : **Solidarité Internationale Antifasciste, une organisation politique ?** Page **15**

Chapitre 1 : *Les raisons de la création de la SIA.* Page **16**

La faible représentation du mouvement libertaire international. La prédominance des organisations communistes.

Chapitre 2 : *La création de l'organisation.* Page **23**

La mise en place de la SIA. La création de la SIA française. La commission préparatoire et le plénum de Valence.

Chapitre 3 : *L'organisation de la SIA.* Page **30**

Le financement de la SIA et le rôle des différents conseils. L'organisation interne.

Deuxième partie : **Solidarité Internationale Antifasciste, une organisation humanitaire ?** Page **37**

Chapitre 4 : *Les raisons du tournant « humanitaire » de la SIA.* Page **38**

L'organisation de l'aide à l'Espagne au début de la guerre : les exemples français et suédois. Les premiers temps de la guerre et la première catastrophe « humanitaire » de la guerre.

Chapitre 5 : *L'entrée de la SIA dans le jeu humanitaire.* Page **46**

L'action des services hospitaliers et sanitaires. Les campagnes nationales communes avec le SRI. L'action du service d'action sociale.

Chapitre 6 : *Les colonies d'enfants, vitrines de la SIA.* Page **53**

Fonctionnement et vie des colonies. La création des colonies, une nécessité « humanitaire » et politique. La pédagogie libertaire.

Troisième partie : **Solidarité Internationale Antifasciste, une organisation internationale ?** Page **65**

Chapitre 7 : *Llansa et Masnou, des colonies comme exemple de l'activité internationale de la SIA.* Page **66**

Activité et visibilité internationale des colonies de Llansa et Masnou. Création et gestion des colonies de Llansa et Masnou.

Chapitre 8 : *L'action internationale de la SIA.* Page **72**

Action des sections étrangères de la SIA. Le Centre d'Expansion Commerciale Internationale de Marseille. Implantation et développement international.

Conclusion Page **85**

Annexes Page **89**

Sources Page **97**

Bibliographie Page **101**

## Index des abréviations et sigles utilisés :

**AEAR** : Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires

**AIT** : Association Internationale des Travailleurs

**CAC** : Centre des Archives Contemporaines de Fontainebleau

**CAEE**: Comité d'Accueil aux Enfants d'Espagne

**CAS** : Comité Anarcho-Syndicaliste

**CASDLPE** : Comité Anarcho-Syndicaliste pour la Défense et la Libération du Prolétariat Espagnol

**CECI** :Centre d'Expansion Commerciale International

**CEL** : Comité pour l'Espagne Libre

**CGTSR**: Confédération Générale du Travail Syndicaliste Révolutionnaire

**CICR:** Comité International de la Croix-Rouge

**CIRA :** Centre International de Recherche sur l'Anarchisme

**CNT** : Confederacion Nacional del Trabajo

**CVIA :** Comité de Vigilance des Ecrivains Antifascistes

**DAS :** Deutsche Anarcho-Syndikalisten

**FACB**: Fédération Anarchiste Communiste de Bulgarie

**FAF** : Fédération Anarchiste Francophone

**FAI** : Federacion Anarquista Iberica

**FAUD :** Freie Arbeiter Union Deutschlands

**FCEAA** : Fédération des Comités Espagnols d'Action Antifasciste

**FCL** : Fédération Communiste Libertaire

**FGALEF :** Fédération des Groupes Anarchistes de Langue Espagnole en France

**FIJL** : Federacion Iberica de Juventudes Libertarias

**FNGAE**: Federación Nacional de Grupos Anarquistas de España

**FORA:** Federación Obrera Regional Argentina

**FSI**: Fédération Syndicale Internationale

**GI** : Groupe International de la colonne Durutti

**GR :** Gauche Révolutionnaire

**IC** : Internationale Communiste

**IFHS** : Institut Français d'Histoire Sociale

**IISG** : Internationaal Instituut Voor Sociale Geschiedenis (Institut International pour l'Histoire Sociale)

**JAC**: Jeunesse Anarchiste Communiste

**JEUNES** : Jeunes Equipes Unies pour une Nouvelles Economie Sociale

**LDH :** Ligue des Droits de l'Homme

**LIDH** : Ligue Internationale des Droits de l'Homme

**MLE:** Mouvement Libertaire Espagnol

**P. Po :** Archives de la Préfecture de Police de Paris

**PCE** : Parti Communiste Espagnol

**PCF** : Parti Communiste Français

**POUM** : Partido Obrero de Unificacion Marxista

**PSOP :** Parti Ouvrier Socialiste et Paysan

**PSUC**: Partit Socialista Unificat de Catalunya

**SAC**: Sveriges Arbetares Centralorganisation

**SEA**: Solidaridad Española Antifascista

**SFIO** : Section Française de l'Internationale Ouvrière

**SIA** : Solidarité Internationale Antifasciste et Solidaridad Internacional Antifascista

**SPFC :** Secours Populaire de France et des Colonies

**SOI :** Secours Ouvrier International

**SRI :** Secours Rouge International

**UA** : Union Anarchiste

**UACR**: Union Anarchiste Communiste Révolutionnaire

**UAP** : Unión Anarquista Portuguesa

**UFF:** Union des Femmes Françaises

**UGT**: Union General de Trabajadores

**UJFF**: Union des Jeunes Filles de France

La guerre civile espagnole est aujourd'hui considérée comme une préfiguration de la seconde guerre mondiale. Les tactiques militaires employées, le matériel que les nazis, les fascistes ou les soviétiques ont fourni aux belligérants, les massacres de civils, seront mis à profit pour préparer le second conflit mondial[1]. Cette guerre correspond aussi à un fort mouvement de solidarité internationale, que cela soit en faveur des gouvernementaux, les républicains, ou des rebelles, les troupes nationalistes. On peut considérer que ce soutien est de trois ordres : militaire, politique et « humanitaire ». Le soutien le plus visible et le plus connu est militaire, d'un côté comme de l'autre. La mythologie nous a laissé les Brigades Internationales du côté des républicains et la légion Condor du côté nationaliste. Bien que le comité de Londres et les 27 pays signataires de son protocole (dont l'URSS, l'Italie et l'Allemagne) aient décidé de la non-intervention et du blocus sur les livraisons d'armes aux belligérants[2], cette interdiction est ouvertement violée par l'Allemagne nazie, l'Italie mussolinienne et l'URSS stalinienne. La France elle-même, contourne le pacte de non-intervention mais de manière moins ouverte, notamment grâce à une certaine complaisance des autorités françaises sur le trafic d'armes à la frontière avec la Catalogne et l'envoi de volontaires internationaux en faveur des républicains[3]. Le soutien politique et idéologique, souvent en faveur des républicains, les « rouges », est essentiellement le fait d'organisations politiques (différents Partis Communistes, organisations anarchistes…). Ce soutien prend de nombreuses formes, allant du meeting de solidarité, à l'impression d'affiches, en passant par une relation plus ou moins exacte des évènements espagnols dans la presse militante[4]. S'y ajoute enfin le soutien de type « humanitaire ». En temps de guerre, le soutien aux populations civiles victimes du conflit ou aux combattants blessés, a été pendant longtemps le fait de congrégations (Pères Blancs, Ordre de Saint Jean de Malte) répondant à des motivations caritatives d'origines religieuses, selon le principe de la charité chrétienne[5]. La Croix-Rouge, organisation neutre, apporte elle aussi un soutien de type « humanitaire » aux victimes des conflits[6]. La montée de la

---

[1] BENNASSAR Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Perrin, Paris, 2004.
[2] WINGEATE PIKE David, *Les Français et la guerre d'Espagne, 1936-1939*, PUF, Paris, 1975, pp 131-145.
[3] BENNASSAR Bartolomé, *op. cit*, pp 153-158 et sur les Brigades Internationales, SKOUTELSKY Rémi, *L'espoir guidait leurs pas, les volontaires français dans les Brigades Internationales, 1936-1939*, Grasset, Paris, 1998.
[4] Voir les nombreux ouvrages traitant de la question, notamment : WINGEATE PIKE David, *op. cit*, BENNASSAR Bartolomé, *op. cit* ou encore FAUCIER Nicolas, *Dans la mêlée sociale, itinéraire d'un anarcho-syndicaliste*, La Digitale, Baye, 1988.
[5] Voir TAITHE Bertrand, *Guerre, médecine et humanité: peut-on écrire une histoire de l'humanitaire?*, [http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/guerre/journee2004/x04taithe.pdf], (site consulté le 2 août 2008).
[6] Nous analyserons succinctement le rôle d la Croix-Rouge plus loin dans ce mémoire.

question sociale bouleverse peu à peu ce modèle caritatif et religieux et la guerre civile espagnole est un laboratoire dans la transformation de cette aide[1]. L'action déployée par le Secours Rouge International, créé par l'Internationale Communiste en 1923, en faveur des républicains espagnols, est sûrement l'acte humanitaire le plus célèbre du conflit, mais il ne doit pas occulter la solidarité en faveur des anarchistes espagnols qui a été bien réelle. La Confederación General del Trabajo (CNT) et la Federación Anarquista Ibérica (FAI) ont bénéficié durant tout le conflit d'une aide au départ dispersée, qui prend la forme courant 1937 d'une organisation de solidarité internationale structurée, Solidaridad Internacional Antifascista (SIA).

## • Le mouvement libertaire en Espagne et dans le monde en 1936

Le mouvement libertaire international est fortement éclaté lorsque est organisé le putsch militaire mené par les généraux Franco, Mola et Queipo de Llano le 17 juillet 1936. Du côté anarcho-syndicaliste, l'Association Internationale des Travailleurs (AIT), créée en 1922 à Berlin et qui rassemble les syndicats anarcho-syndicalistes, ne peut compter que sur quelques sections importantes en Argentine avec la Federación Obrera Regional Argentina (FORA) ou la Sveriges Arbetares Centralorganisation (SAC) en Suède. En Espagne la CNT, créée en 1910 est une centrale forte de deux millions de membres et la plus importante composante du mouvement libertaire international[2]. En France, la Confédération Générale du Travail Syndicaliste Révolutionnaire (CGTSR) née à Lyon en 1926, a été fondée par des anarcho-syndicalistes opposés à la ligne de la Confédération Générale du Travail (CGT). Divisée en une trentaine d'unions syndicales, la CGTSR compte 2 500 à 3 000 militants. Ces organisations anarcho-syndicalistes n'ont, à part en Espagne et dans une moindre mesure en Argentine et en Suède, que peu d'influence sur le mouvement ouvrier international.

Du côté des organisations politiques anarchistes, le constat est encore plus négatif. Passée la période de la propagande par le fait et les attentats de la fin du XIX$^{ème}$ siècle, les anarchistes se divisent en différentes tendances. On retrouve des anarcho-individualistes, qui créent des colonies utopistes et essaient de développer le naturisme et le végétarisme, les anarcho-communistes ou « plateformistes », qui reconnaissent la nécessité d'une organisation anarchiste et qui mettent en avant la lutte des classes. Ils

[1] Sur les origines et l'histoire de l'aide humanitaire en France, voir BRODIEZ Axelle, *Le Secours populaire français 1945-2000 : Du communisme à l'humanitaire*, Presses de Science-Po, Paris, 2006.
[2] LORENZO César Marcel, *Le mouvement anarchiste en Espagne, pouvoir et révolution sociale*, Ed. Libertaires, Toulouse, 2006.

s'opposent aux anarcho-synthésistes, qui refusent toute forme d'organisation structurée, faisant primer la conscience individuelle sur la conscience collective et par conséquent la lutte de classes[1]. En France, l'Union Anarchiste (UA) est la principale organisation libertaire mais ne groupe guère plus de 2 000 membres et rassemble les anarchistes plateformistes[2]. Elle naît de la fusion de l'Union Anarchiste Communiste Révolutionnaire (UACR) et de la Fédération Communiste Libertaire (FCL) en 1934. L'UA est divisée en fédérations régionales, dont la plus importante, celle de la région parisienne, compte un millier de membres. La Jeunesse Anarchiste Communiste (JAC) organisation de jeunesse de l'UA peut compter sur 500 militants dont environ 300 en région parisienne. Issue d'une scission de l'UA datant de 1936, la Fédération Anarchiste de langue Française (FAF) avec ses 500 membres en 1936, 300 pour Paris et sa région, est la deuxième organisation anarchiste en France en terme de militants. En Espagne, la FAI créée en 1927 par la fusion de la Unión Anarquista Portuguesa (UAP) et de la Federación Nacional de Grupos Anarquistas de España (FNGAE) est une organisation anarchiste qui peut compter sur 30 000 membres au début du conflit[3]. La Federación Ibérica de Juventudes Libertarias (FIJL), organisation des jeunes anarchistes créée en 1932 peut compter, quant à elle, sur plusieurs milliers de membres, souvent aussi adhérents à la FAI et à la CNT[4]. En dehors de la France et de la péninsule ibérique (la FAI rassemble des militants espagnols et portugais), les organisations anarchistes ne sont que des groupuscules, sans influence en 1936.

## • <u>Les organisations de solidarité internationale en 1936.</u>

Le mouvement que nous appelons aujourd'hui « humanitaire » ne naît véritablement que sous l'influence de la seconde Guerre Mondiale avec la fondation d'organisations telles que le Oxford Committee for Relief Famine (1942), le Secours Catholique (1946) ou CARE International (1945). Dans le cas de la guerre d'Espagne, le mot « humanitaire » n'a pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui, à savoir l'aide aux populations civiles victimes de conflits, de catastrophes naturelles ou se trouvant

[1] Au sujet des différentes tendances anarchistes, voir annexes, document I.
[2] L'Union Anarchiste Communiste Révolutionnaire, ancêtre de l'UA, avait en effet adopté comme base organisationnelle la plateforme dite « d'Archinov », proposant une véritable organisation anarchiste en se basant sur les faiblesses du mouvement libertaire russe, incapable de faire jeu égal avec les bolcheviques en 1917. MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France t.II de 1914 à nos jours*, François Maspero, Paris, 1975 pp 79-89.
[3] Voir LORENZO César Marcel, *Op. cit.*
[4] *Ibid.*

dans un grand état de pauvreté et de dénuement. La Croix Rouge a les mains liées durant la guerre civile par cette politique de neutralité et de secours s'appuyant sur les décisions de régularisation des conflits par les Etats eux-mêmes. Même si elle met en place une aide, celle-ci ne peut suffire à assurer une solidarité efficace au camp républicain, notamment aux anarchistes[1]. Ce manque d'efficacité de la principale organisation de solidarité explique que la majorité de l'aide « humanitaire » envoyée en Espagne entre 1936 et 1939 sera le fait de particuliers ou d'organisations qu'Axelle Brodiez qualifie de « proto-humanitaires [2]». Ce terme de « proto-humanitaire » est déterminant. Il désigne des organisations qui adoptent des postures humanitaires, telles que l'aide aux plus démunis, la récolte de vivres, de médicaments, de produits de première nécessité, les appels à souscriptions internationales**…** mais qui se refusent à adopter le principe de la neutralité politique, aujourd'hui considérée comme primordiale pour une organisation humanitaire. Pour la majorité des personnes aujourd'hui, une aide efficace, c'est une aide apolitique. Le meilleur exemple de cette nécessité actuelle et de l'évolution du « proto-humanitaire » vers l'humanitaire moderne, c'est la distance qu'a mis le Secours Populaire avec l'idéologie communiste et le Parti Communiste Français.

En juillet 1936, quand la guerre éclate, les organisations de solidarité internationale ne sont pas légion. La première est née en 1863 en Suisse, c'est la Croix Rouge. Réplique conçue par quelques individus, dont Henri Dunant, aux conflits en Italie et en Crimée, la Croix Rouge, malgré son emblème à forte connotation religieuse (la croix rouge sur fond blanc) est une organisation de solidarité qui considère que :

> « Même dans la guerre et à l'égard de l'ennemi, les hommes doivent observer certaines règles d'humanité qui ont pour but le respect de l'être humain et de sa dignité : ces règles commandent que les civils ne soient pas impliqués dans les hostilités et que les militaires hors de combat soient protégés ; que ceux qui souffrent soient secourus et soignés sans aucune discrimination et que leur dignité soit respectée[3]. »

En 1936, la Croix Rouge est une organisation reconnue, qui s'appuie sur les accords internationaux entre Etats pour effectuer son action. Née d'un conflit, la Croix Rouge

[1] Voir CASTANIER Tristan, *Femmes en exil, mères des camps Elisabeth Eidenbenz et la maternité suisse d'Elne (1939-1944).*Trabucaire, Canet, 2008.
[2] BRODIEZ Axelle, *Le rôle structurant des guerres dans la genèse de l'humanitaire communiste*, [http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/guerre/journee2007/07brodiez.pdf], (page consultée le 18 juillet 2008).
[3] Voir CROIX ROUGE, [www.croix-rouge.fr/goto/presentation/mouvement/historique.asp], (page consultée le 8 août 2008).

cherche à affirmer sa neutralité absolue et porte aide et assistance à tous les combattants de quelque camp qu'ils soient et à l'ensemble de la population civile. Cette posture de neutralité teintée de charité chrétienne, qui a permis son développement, notamment en Europe Occidentale, a aussi montré ses limites. Ainsi les critiques contre la Croix Rouge ont-elles fusé lors des conflits coloniaux des années 1920, quand les puissances victorieuses du premier conflit mondial ont envoyé des troupes pour combattre la Russie soviétique ou enfin durant la guerre d'Espagne, quand la neutralité et l'attente de résolutions entre Etats, n'ont abouti qu'a l'inaction[1].

Toujours dans le même esprit de charité chrétienne, le réseau Caritas, fondé en 1924 à Amsterdam par le Congrès Mondial Eucharistique est une organisation internationale présente dans une trentaine de pays en 1936. Directement lié au Vatican, ce réseau n'est pas représenté en France (le Secours Catholique n'est fondé qu'en 1946) ni en Espagne. De plus il n'apporte qu'une aide très infime durant la guerre d'Espagne, essentiellement en accueillant des enfants réfugiés, la hiérarchie vaticane voyant d'un mauvais œil ce conflit[2].

La seule autre véritable organisation de solidarité internationale d'importance existant en 1936, le Secours Rouge International (SRI), va jouer un rôle majeur dans l'aide à l'Espagne républicaine. Créé en septembre 1923 à l'initiative du IVème congrès mondial de l'Internationale Communiste (IC), le SRI va peu à peu remplacer le Secours Ouvrier International (SOI), œuvre sociale communiste, qui n'a pas su trouver un public suffisamment important selon l'IC[3]. Créé afin de mener une "action caritative humanitaire", le SRI a des objectifs plus politiques que le SOI. Il organise le soutien matériel, moral et juridique des combattants révolutionnaires emprisonnés, de leurs familles et enfants, ainsi que des familles des combattants révolutionnaires tombés dans la lutte. Lors de sa première conférence, le Secours rouge définit ses buts :

« La conférence souligne particulièrement la signification politique du S.R.I. comme un des leviers les plus importants du front unique pour attirer les larges masses des travailleurs et des paysans sans distinction de parti à la solidarité avec les combattants révolutionnaires emprisonnés. [4]»

[1] Voir TAITHE Bertrand, *Loc. cit.*
[2] CARITAS INTERNATIONALIS, [http://www.caritas.org/about/history_gallery_1.html], (page consultée le 8 août 2008).
[3] BRODIEZ Axelle, *Loc cit.*
[4] BROUE Pierre, *Histoire de la IIIe Internationale*, Fayard, Paris, 1999.

L'organisation se veut donc la plus large possible, mais se dote d'une structure très centralisée : le congrès des associations nationales membres, réuni au moins tous les deux ans, élit un comité exécutif siégeant deux fois par an ; ce dernier choisit en son sein un présidium de neuf membres. D'abord fondé par les organisations communistes ou de tendance communiste, le mouvement tente de s'élargir non sans succès par le moyen d'adhésions individuelles et grâce à la caution d'intellectuels de renom. Ce tournant vers l'ouverture, qui commence au début des années 1930 sous la pression du contexte politique et qui enregistre les changements survenus dans la politique internationale de l'IC voit par exemple en France le Secours Rouge International Section Française changer de nom : il devient le Secours Populaire de France et des Colonies (SPFC) au début de l'année 1936. Durant la guerre d'Espagne, l'action du SRI et du SPF va compléter l'action politique des différents Partis Communistes. A ces derniers l'envoi d'armes et de combattants, le soutien politique, aux organisations de solidarité l'envoi de médicaments, de vivres, de matériel scolaire. Contrairement à la Croix Rouge, ce soutien « humanitaire » n'est pas neutre, il est uniquement destiné aux républicains et plus particulièrement à ceux qui sont proches du Partido Communista Español (PCE). Autre caractéristique de ces organisations de solidarité d'obédience communiste, le rôle important joué par les femmes en leur sein. En effet, si la place des femmes dans les organisations politiques ouvrières est relativement faible, leur rôle est beaucoup plus important dans les organisations de solidarité. L'explication réside sans doute dans leur supposée douceur et leur instinct maternel qui les porteraient à être plus efficaces que les hommes dans l'assistance à ceux qui souffrent[1].

A ces organisations internationales, il conviendrait d'ajouter la Ligue Internationale des Droits de l'Homme (LIDH) et notamment sa section française, la Ligue des Droits de l'Homme (LDH). Fondée en France en 1898 en réaction à l'affaire Dreyfus, cette organisation a surtout un rôle de soutien médiatique et n'a pas la même place durant la guerre d'Espagne que le SRI ou la Croix Rouge. Ces deux organisations sont donc, en juillet 1936, les deux principales organisations de solidarité existantes. L'une, la Croix Rouge, est apolitique et prétend aider les victimes des deux côtés et l'autre, le SRI (le SPFC en France) fait partie des organisations inféodées à l'IC, destinées à favoriser l'implantation des idées communistes. Face à ce constat, on comprend aisément que les libertaires espagnols se soient sentis un peu abandonnés au niveau de la solidarité internationale et qu'ils aient voulu construire une nouvelle organisation, qui leur serait plus favorable que le SRI ou la Croix Rouge.

[1] Voir BRODIEZ Axelle, *Loc cit.*

## • Sources

Les sources utilisées dans ce mémoire proviennent de différents fonds et relèvent de différents supports. Dans la recherche des fonds nécessaires à la rédaction de ce mémoire, nous avons été confrontés à une difficulté inattendue. En effet, les sources concernant la SIA et la CNT-FAI ne sont pas en Espagne, comme on pouvait le penser, mais à Amsterdam, à l' Internationaal Instituut Voor Sociale Geschiedenis (Institut International pour l'Histoire Sociale, ou IISG). Ces fonds ont été « exfiltrés » d'Espagne par la CNT en 1939 et conduits en ambulance jusqu'à Amsterdam pour y être déposés en sécurité dans le plus grand centre d'archives sociales de l'époque. Durant la seconde Guerre Mondiale, ils ont été déposés, ainsi que les autres fonds du centre, à Londres pour les protéger de l'invasion nazie et rapatriés aux Pays-Bas en 1945, après la fin de la guerre[1]. Même si *El País* du 19 janvier 1982 annonçait la possibilité d'une restitution de ces fonds à l'Espagne courant 1984[2], cette restitution n'a toujours pas été effectuée. C'est donc à l'IISG d'Amsterdam que les archives concernant la SIA et la CNT ont été étudiées, soit un total d'une cinquantaine de microfilms sur les 367 existants, ce qui constitue le fonds principal de ce mémoire. La majorité de ces archives est en castillan, mais une petite partie est aussi rédigée en catalan (fonds concernant le comité régional catalan de la CNT), en français (certaines lettres adressées à la SIA française), en allemand (certains courriers envoyés au délégué général de la SIA en France, Wolf) et en anglais (notamment les échanges entre Emma Goldman, secrétaire de la section anglaise de la SIA et Lucia Sanchez Saornil, secrétaire générale de la SIA). Outre les échanges de courriers entre les différentes sections de la SIA, ou entre différents membres, les fonds SIA et CNT comprennent un nombre important de rapports établis par le secrétariat général de la SIA, ainsi que des circulaires internes à l'organisation. On retrouve aussi un certain nombre de comptes rendus des différentes réunions du secrétariat général ou du secrétariat national de la SIA espagnole. Autre part importante des fonds étudiés, les livres de comptes de la section espagnole ainsi que ceux du Centre

[1] Voir http://www.iisg.nl/archives/en/files/c/10741871.php
[2] *El País*, 19/01/1982, http://www.elpais.com/articulo/ultima/ESPAnA/CONFEDERACIoN_NACIONAL_DEL_TRABAJO/GUERRA_CIVIL_ESPAnOLA/archivos/CNT/depositados/Amsterdam/podran/ser/trasladados/Espana/1984/elpepiult/19820119elpepiult_7/Tes/http://www.elpais.com/articulo/ultima/ESPAnA/CONFEDERACIoN_NACIONAL_DEL_TRABAJO/GUERRA_CIVIL_ESPAnOLA/archivos/CNT/depositados/Amsterdam/podran/ser/trasladados/Espana/1984/elpepiult/19820119

d'Expansion Commerciale International (CECI) de Marseille. Même si le militant libertaire et historien de la guerre d'Espagne, Juan García Durán[1] considère que :

> « Ce fonds est très étendu, mais pas d'un grand intérêt historique : correspondance, circulaires, coupures de presse, secours, rapports, différents aspects de la solidarité avec l'Espagne républicaine[2].»

C'est pourtant sur lui qu'est basée la majeure partie de ce travail. Juan García Durán a néanmoins raison quand il dit que les fonds traités sont très importants.

Parmi les fonds secondaires utilisés, celui de la Sûreté Générale, conservé au Centre des Archives Contemporaines de Fontainebleau, est le plus important. Déjà utilisé dans le cadre de notre Master 1[3], il a fourni des compléments aux fonds de la CNT et de la SIA, notamment en ce qui concerne l'activité de la section française de la SIA. Ce fonds de la Sûreté Générale rassemble toutes les archives issues des préfectures de police et des départements, ainsi que des Renseignements Généraux concernant la sûreté nationale. Appelées communément « Fonds Moscou », ces archives en elles-mêmes sont exceptionnelles. En effet, il y a encore quinze ans elles n'étaient pas censées exister. Les archives de la Sûreté Nationale ayant été saisies en juillet 1940 par les forces d'occupation allemandes elles ont été envoyées en Allemagne au château d'Althann et à Oberliebich en République Tchèque. Lors de l'avancée des troupes soviétiques en 1945, les archives sont découvertes et confisquées par l'URSS, qui n'en informe pas la France. Les fonds sont emmenés, triés et conservés dans une forteresse au nord de Moscou. Ce n'est qu'en 1992, à la faveur de la chute de l'URSS et de la signature d'accords d'échanges entre la France et la Fédération de Russie, que les archives de la Sûreté Générale refont surface. Elles sont restituées à la France entre 1994 et 2001. Les fonds rendus représentent plus de 10 000 cartons et près de trois kilomètres linéaires. Ils sont constitués de quatre sous-ensembles : les dossiers individuels de surveillance (600 000 dossiers), les dossiers généraux (1 500 cartons), les fiches alphabétiques (2 millions de fiches individuelles), les demandes de passeports ou

[1] GARCÍA DURÁN Juan, *La guerra civil española archivos, bibliografia y filmografia*, Ed Critica, Barcelone, 1985.

[2] « Este archivo es muy extenso, pero no de un gran interés histórico : Correspondencia, circulares, recortes de prensa, socorros, informes, diferentes aspectos de la solidaridad con la España republicana » In GARCÍA DURÁN Juan, *op. cit p126.*

[3] Voir CIONINI Valentin, *L'Union Anarchiste face à la guerre d'Espagne. De la solidarité politique et matérielle au Front Révolutionnaire*, Mémoire de Master 1, Université de Provence, 2007.

de cartes d'identité (environ 260 000 dossiers)[1]. Fonds encore peu exploré par les historiens, le « Fonds Moscou » a permis de retrouver les rapports de surveillance concernant la SIA[2]. Les fonds de la préfecture de police de Paris, quelques rapports de surveillance ayant échappé à la saisie des nazis en 1940, ont eux aussi été utilisés, mais dans une mesure bien moindre que ceux du CAC de Fontainebleau.

Une grande partie des publications du *Libertaire* entre juillet 1936 et décembre 1938 et treize numéros de *Solidarité Internationale Antifasciste* sur les dix-huit publiés entre le 10 novembre 1938 et le 1er avril 1939, date de la cessation des hostilités en Espagne, étudiées l'année dernière, ont été réutilisées. *Le Libertaire*, principal journal libertaire français fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel, connaît cinq périodes de publication, allant de 1895 à 1956. La série consultée correspond à la quatrième, parue du 10 janvier 1936 au 31 août 1939. Le journal contient en moyenne six pages, quelques fois quatre en fonction de la situation financière. Quatre saisies ont été effectuées en juin-juillet 1937 et le journal est alors passé pendant trois numéros à quatre pages. A partir du numéro du 2 décembre 1937, deux pages du *Libertaire* sont louées à la SIA[3]. La première page est en français, la seconde en espagnol. Cette publication permet à la fois de relancer les ventes du *Libertaire*, mais aussi d'assainir ses finances, la SIA payant bien[4]. *Solidarité Internationale antifasciste* commence à paraître le 10 novembre 1938 avec un tirage estimé à 130 000 exemplaires[5]. Il ne nous a pas été possible de consulter la collection complète du journal et l'étude n'a porté que sur 13 numéros, du 10 novembre 1938 au 16 mars 1939. Le premier numéro paru, l'est sur dix pages, sept en français, une en italien et deux en espagnol, seuls les journaux du 9 mars et du 16 mars contiennent aussi dix pages, mais avec une répartition différente, quatre pages étant réservées aux Espagnols, qui y publient les listes des internés dans les différents camps en France. Les autres numéros sont publiés sur huit pages, cinq en français, une en italien et deux en espagnol. Paraissant tous les jeudis, tout comme *Le*

[1] COEURE S, MONNIER F, NAUD G, *Le retour de Russie des archives françaises. Le cas du fonds de la Sûreté*, Vingtième siècle. Revue d'histoire, n° 45, 1995, pp 133-139.
[2] L'ouvrage publié en novembre 2007 par l'équipe dirigée par Patricia Kennedy Grimsted est la première analyse globale de l'ensemble des fonds rapatriés, que cela soit les fonds français, les fonds belges, néerlandais, luxembourgeois ou les fonds des loges maçonniques. Voir KENNEDY GRIMSTED Patricia dir. , *Returned from Russia : Nazi archival plunder in western Europe and recent restitution issues*, Institute of art and law, Londres, 2007.
[3] Chaque semaine la SIA loue les deux pages centrales du *Libertaire* pour 1700 francs. Rapport du 28 mai 1938, CAC 20010216 ART. 92-119.
[4] BIANCO René, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française 1880-1983*, Université de Provence, Aix-Marseille, 1987, pp 1329-1332.
[5] *SIA*, 10 novembre 1938.

*Libertaire, SIA* atteint régulièrement des tirages de 50 000 exemplaires, et Nicolas Faucier estimait le nombre d'abonnés à 5 500 en février 1939[1].

Enfin, les récits de militants, d'intellectuels de l'époque ont été utilisés pour éclairer certains points non abordés par les sources précédemment citées. Les mémoires de militants directement liés à l'aide à l'Espagne antifasciste ont été d'une grande aide. Louis Lecoin, *Le cours d'une vie,* ou Nicolas Faucier, *Dans la mêlée sociale itinéraire d'un anarcho-syndicaliste* et *Pacifisme et antimilitarisme dans l'entre-deux-guerres,* qui ont été des militants de premier plan durant toute la période de l'entre-deux Guerres, ont laissé dans leurs mémoires de nombreux renseignements sur l'activité de la SIA française.

## • Axes d'étude

L'étude menée l'année dernière dans le cadre de mon Master 1 portait en partie sur l'histoire et l'activité de la SIA française. Une partie de ce précédent travail de recherche a été ici mise à profit, pour en élargir le champ et mieux comprendre l'action de la SIA. Même si cette étude n'a pas vocation à comparer les sections espagnoles et françaises, et qu'elle porte sur la SIA dans son ensemble, en tant qu'organisation internationale de solidarité, l'étude de ces deux sections permet d'avoir une vision assez globale de l'organisation. Les comparaisons sont donc assez fréquentes, mais il n'y a aucune volonté d'en faire l'axe essentiel de ce mémoire.

Le choix d'étudier la SIA sous un angle uniquement humanitaire et international et d'exclure de l'étude le rôle qu'elle a joué dans l'évacuation des civils et combattants de Catalogne lors de la « retirada » (janvier-février 1939) s'explique par deux raisons : la masse importante des sources rend impossible tout d'abord une étude complète du rôle joué par la SIA lors de la guerre civile espagnole ; l'analyse de l'action de la SIA lors de la « retirada » aurait impliqué en outre la consultation d'autres sources (fonds des archives départementales des Pyrénées Orientales notamment), qui auraient donné une ampleur excessive à ce mémoire de master II.

La création de Solidaridad Internacional Antifascista (SIA) sous l'impulsion de la CNT et de la FAI, répond donc à un double constat alarmant pour les libertaires engagés dans la révolution espagnole: la faiblesse internationale du mouvement libertaire et l'absence d'organisations de solidarité internationale capables d'assurer une

[1] BIANCO René, Op. cit, p 1977.

aide « humanitaire » matérielle et financière aux anti-autoritaires ainsi qu'un renforcement international des positions libertaires. Cette volonté est révélée clairement par le conseil national de la SIA espagnole :

> « Avant tout, avant de nous sentir politiques, avant de nous sentir opportunistes, avant de rechercher le succès, nous nous sentons nettement et profondément révolutionnaires et anarchistes. En résumé, notre idée était : parvenir à un organisme ou une institution d'assistance sociale, qui réalisera un travail d'attraction pour notre mouvement "par le moyen de son œuvre", non par sa propagande, non par l'agitation politique. »[1]

La SIA, clairement d'orientation anarchiste dès sa création, doit donc concilier à la fois la solidarité matérielle et humanitaire avec les anti-autoritaires espagnols et favoriser le développement international du mouvement libertaire.

Réaction politique en temps de guerre des libertaires de la CNT, la SIA s'est adaptée, au fil du temps et des évolutions politiques et militaires de la guerre, pour devenir une véritable organisation de solidarité internationale, que l'on peut qualifier de « proto-humanitaire ». En effet, durant toute sa période d'activité, la SIA va développer des pratiques clairement humanitaires et internationales (récoltes de vivres, médicaments, vêtements, aide à l'enfance et aux plus démunis…), mais sans pour autant adopter la posture idéologique de neutralité qui caractérise aujourd'hui les grandes organisations humanitaires (Oxfam, Médecins Sans Frontières, le réseau Caritas Internationalis…). C'est cette pratique dialectique qui va être étudiée.

Nous traiterons ainsi dans une première partie de la création de la SIA, en montrant qu'elle n'est pas une organisation neutre et indépendante, mais qu'elle a une orientation politique marquée. Dans une deuxième partie, nous tenterons de caractériser l'action « humanitaire » de la SIA. Enfin, nous conclurons cette étude par l'analyse de la SIA en tant qu'organisation internationale de solidarité.

[1] IISG, CNT 50B « Ante todo, antes de sentirnos politicos, antes de sentirnos oportunistas, antes de sentirnos apetecedores de éxitos, nos sentimos netamente y profundamente revolucionarios y anarquistas. En resumen, nuestro pensamiento era : lograr un organismo o institución de assistencia social, que realizara una labor de atracción para nuestro movimiento "por medio de su obra", no por su propaganda, no por la agitación politica. »

# Première partie

*Solidarité Internationale Antifasciste, une organisation politique ?*

Solidarité Internationale Antifasciste (SIA) naît en Espagne en juin 1937. La CNT, qui est à l'origine avec les autres organisations libertaires espagnoles (FAI, FIJL) de cette organisation, l'a conçue comme une réponse anarchiste à la mainmise des communistes et de leurs organisations (SRI notamment) sur la vie publique et politique durant la guerre d'Espagne. De par ses objectifs « humanitaires », mais aussi politiques, la SIA est une organisation complexe. Ses origines et sa structuration, qui sont traitées dans cette première partie, témoignent du but politique que ses fondateurs veulent lui donner.

## Chapitre 1 :

## Les raisons de la création de la SIA

Que cela soit en Espagne ou en France, les raisons de la création de la SIA sont les mêmes : l'inquiétude politique de la CNT devant le développement des organisations communistes en Espagne et les tensions qui en découlent (les journées de mai 1937 à Barcelone en sont l'exemple le plus frappant[1]). Autre élément décisif à l'origine de la création de la SIA : la faiblesse du mouvement libertaire hors d'Espagne et donc le manque d'appuis internationaux pour la CNT, que cela soit sur un plan politique, idéologique ou humanitaire. On peut donc retenir deux raisons principales à la création de la SIA : une volonté certaine de contrer la prédominance des organisations communistes et la nécessité de renforcer l'audience du mouvement libertaire au niveau international.

### *a) La prédominance des organisations communistes.*

La décision officielle de créer une organisation de solidarité internationale est prise par le plénum national de la CNT à Valence le 15 avril 1937[2]. C'est Pedro Herrera, alors secrétaire du comité péninsulaire de la FAI, qui en fait mention pour la première fois :

> « Dans le rapport approuvé avec de légères variations, qui a été fait à la suite du second point de l'ordre du jour du plénum cité et dans son paragraphe c) du troisième point, il est dit : "Se consacrer avec ardeur à connaître en détail le

[1] LORENZO César Marcel, *op. cit*, pp 343-344 et MORROW Felix, *Révolution et contre révolution en Espagne (1936-1938)*, La brèche, Paris, 1978, pp 101-129.
[2] IISG, CNT 64C.

> développement économique du SRI, en prenant en compte qu'il existe chez nous la conviction fondée, que les recettes qu'ils mènent à bien, servent exclusivement pour leurs funestes propagandes, toute intention de solidarité étant absente de leur esprit. […] En examinant cet aspect du problème, le moyen d'affaiblir cette organisation qui sert à alimenter économiquement le Parti Communiste, est la constitution immédiate d'un organe d'aide ou de solidarité au sein de notre organisation." En plus d'être accepté, ce rapport se complète en suggérant son nom à l'organisation de solidarité à créer : Solidarité pour les Victimes du Fascisme[1]. »

On le voit bien dans ce document, la SIA répond à un objectif précis et s'inscrit dans un champ qui n'entend pas englober seulement l'humanitaire. La CNT met sur pied une véritable stratégie politique. Dès le départ, cette organisation est impulsée par le mouvement libertaire espagnol dans le but de contrer la montée en puissance du Parti Communiste espagnol (PCE) et de l'organisme de solidarité de l'IC, le SRI. Alors que le PCE n'est qu'un petit parti au début de la guerre, l'aide de l'URSS et de l'IC va le transformer en un acteur fondamental de la vie politique espagnole. Un extrait de l'autobiographie de Louis Lecoin, militant français de l'Union Anarchiste (UA), évoque la faiblesse du PCE avant la guerre[2] :

> « Rendant visite à mes camarades Ascaso, Durutti et Jover à l'avènement de la république espagnole, j'arrivai à Barcelone la veille du Premier Mai. Les communistes annonçant un meeting pour le lendemain couvraient la ville d'affiches. De la CNT et de la FAI, rien. Je m'en inquiétai et Durutti me rassura en me disant que les anarchistes organisaient bien un cortège et qu'ils attendaient 100 000 personnes. Il y eut effectivement 100 000 manifestants derrière les anarchistes ; 6 000 à 7 000 avec les communistes. »

L'opposition politique à l'action du SRI revient comme argument quand une nouvelle section de la SIA se créée. Ainsi, les militants CNT du syndicat de l'industrie du

[1] IISG, CNT 64C, « En el dictamen aprovado con ligeras variaciones, que se elaboró a consecuencia del segundo punto del orden del día del citado pleno y en su apartado c) del punto tercero, dice " Dedicarse con afán a conocer en detalle el desenvolvimiento económico del SRI, teniendo en cuenta que en nosotros existe el convencimiento fundado de que las recaudaciones que llevan a cabo, sirven exclusivamente para sus propagandas funestas, estando ausente de su ánimo toda intencion solidaria [. …] Al examinar este aspecto del problema, como medio de debilitar este organismo que sirve para alimentar economicamente al partido communista, la constitución inmediata de un órgano de ayuda o solidaridad en seno de nuestra organización. " Además de aceptado esta dictamen, se completa sugiriendo se llama, el organismo de solidaridad a crear : Solidaridad pro Victimas del Fascismo. »

[2] LECOIN Louis, *op. cit*, p 153.

spectacle de Moncada, dans la région de Valence, demandent-ils de l'aide au conseil national de la SIA espagnole en juillet 1938 pour installer une section locale visant à contrer la domination du SRI dans leur ville[1]. Cette opposition est omniprésente et de nombreuses références apparaissent dans tous les documents concernant la fondation de la SIA. Après un an d'activité, le conseil général de la SIA envoie un rapport à toutes ses sections pour rappeler l'importance politique du mouvement de solidarité qui a été créé. Ce rapport est révélateur de l'état d'esprit des militants de la SIA :

> « Il existait déjà le SRI, mais tout le monde savait que c'était une organisation tendancieuse, dont les activités d'aide étaient maniées comme un instrument politique au service d'un parti déterminé. La guerre espagnole, qui par nécessité devait faire plus intenses les activités de la solidarité, venait de confirmer cette vérité comme irrévocable : les nombreux envois en espèces de l'extérieur, étaient captés exclusivement par le Secours Rouge, sans que les services organisés par lui correspondent aux sommes envoyées et en plus il s'était produit le fait douloureux d'avoir mis à la vente les envois alimentaires reçus de l'extérieur, dont le produit servait à remplir les caisses de ladite organisation. Ce fait et d'autres, non moins scandaleux que le mentionné ci-dessus, exigeaient une prompte création d'un organisme d'aide qui surpasserait tous ces intérêts, pratiquant la vraie solidarité[2]. »

Captation de l'aide envoyée à l'Espagne, profits réalisés grâce à cette aide afin de remplir les caisses du PCE, on comprend que la CNT se sente menacée. Même si ces accusations doivent être prises avec circonspection, on peut penser qu'elles recèlent tout de même une part de vérité. Le mouvement libertaire cherche à concurrencer le mouvement communiste et la création de la SIA doit être considérée comme une décision éminemment politique de la part de la CNT. Les communistes sont d'ailleurs bien conscients que si la CNT favorise l'implantation de la nouvelle organisation, ce n'est pas uniquement pour faciliter la solidarité internationale en faveur du peuple espagnol. On dispose sur ce point du témoignage d'un militant communiste français, choqué par la création de la SIA qui envoie un courrier de reproches au conseil national de la section espagnole. Outre les critiques classiques faites aux anarchistes (manque d'organisation, éclatement en de multiples chapelles…) ce militant critique la création

[1] IISG, CNT 100F.
[2] IISG, CNT 88B.

de la SIA, qualifiée « d'organisation qui brise l'unité antifasciste [1]» et qui « nuit à l'image de l'URSS et du gouvernement Negrín, qui sont les seuls à même de battre le fascisme[2] ». Les communistes comprennent donc très vite le rôle que la CNT veut faire jouer à la SIA. Ils lancent du coup immédiatement une contre-offensive en proposant par le biais de l'Unión General de Trabajadores (UGT) une fusion entre la SIA et le SRI[3]. Cette fusion est discutée lors de la première (et dernière) réunion internationale de la SIA à Paris et est refusée :

> « Solidarité Internationale Antifasciste est née pour s'opposer au travail partisan du Secours Rouge International, elle ne peut pas accepter la fusion avec lui, fusion qui ne peut pas ne pas être désintéressée de sa part[4]. »

En réaffirmant l'indépendance de la SIA, la conférence de Paris maintient donc une orientation politique claire, qui doit rester propre au mouvement libertaire.

En France, section importante, pour laquelle les sources sont abondantes, nous retrouvons aussi parmi les raisons de la création de la SIA, la pression du SRI et du Parti Communiste Français (PCF). Les accusations de détournements des colis destinés à la population civile et aux combattants anti-fascistes, déjà relevées en Espagne, sont aussi lancées en France[5]. Pourtant, ce sont des arguments politiques qui sont repris dans le *Libertaire* du 11 novembre 1937, dans un article qui annonce la création de la nouvelle organisation en France. *Le Libertaire* considère que la SIA doit servir de « contrepoids aux organismes déjà créés sous l'égide des partis politiques »[6] et rayonner le plus largement possible pour aider les antifascistes espagnols. La brochure que publie la SIA française à la fin 1937, pointe encore du doigt le SRI et le PCF :

> « La SIA a été créée par réaction contre les agissements d'organismes dits de secours, qui, n'étant que des appendices de certain parti politique, font le jeu de celui-ci en ne pratiquant la solidarité que dans la mesure où le parti en tire un avantage… au moins moral» [7].

[1] IISG, CNT 99III.
[2] *Ibid.*
[3] Voir IISG, CNT 88B.
[4] IISG, CNT 87C.
[5] *Le Libertaire*, 30 décembre 1937.
[6] *Le Libertaire*, 11 novembre 1937.
[7] P. Po BA 1713.

Le soutien aux deux centrales syndicales espagnoles et aux acquis de la révolution espagnole est aussi très clair dans cette première brochure publiée par la section française de la SIA à 650 000 exemplaires[1], et qui situe l'organisation sur un plan à la fois humanitaire et politique.

> « Que le front de la liberté ne se dissocie point en Espagne, que les deux centrales syndicales, la CNT, l'UGT, réalisant l'unité syndicale, prennent dans la lutte contre Franco et dans la gestion sociale et économique de leur pays la part qui leur revient, la plus grande »[2].

La défense par la SIA des conquêtes sociales au même titre que le soutien matériel aux antifascistes espagnols la replace dans une optique politique. Même si nous ne disposons pour l'Espagne que de peu de documents concernant l'état d'esprit des militants de la SIA, la plus grande partie des sources disponibles étant des sources administratives, on peut cependant sans risque émettre l'hypothèse que les motivations politiques en France et en Espagne sont similaires.

« Groupement révolutionnaire », la SIA est le fer de lance, en Espagne comme en France, de l'opposition politique des anti-autoritaires aux pratiques des communistes et à la prédominance de leurs organisations. Cette volonté de combattre les communistes sur un terrain dont ces derniers ont eu la maîtrise jusqu'alors, se justifie aussi par la faiblesse, la désorganisation et le manque d'efficacité du mouvement libertaire international.

### *b) La faible représentation du mouvement libertaire international.*

La faible influence du mouvement libertaire hors des frontières espagnoles et le besoin vital qu'a la CNT de trouver des soutiens à l'étranger pour contrer politiquement l'IC et améliorer son approvisionnement en armes, matériel médical, vivres, sont aussi des facteurs prépondérants dans la création de la SIA. Même si la CNT fait partie d'une organisation internationale, l'AIT, cette dernière n'a que très peu d'influence et de marge de manœuvre pour l'aider. Les querelles doctrinaires internes au mouvement libertaire inquiètent et agacent la CNT dès octobre 1936. Cette exaspération culmine lors du congrès de l'AIT en décembre 1937 à Paris. Les Espagnols mettent donc en avant la constitution de la SIA comme moyen d'augmenter l'audience du mouvement

[1] *Ibid*.
[2] *Ibid*.

libertaire dans le monde. Les déclarations de la CNT lors de la conférence internationale de l'AIT de décembre 1937 sont sans équivoque sur le besoin politique qu'a la CNT de sortir de son isolement international:

> « Nous avons constitué la Solidarité Internationale Antifasciste (SIA), organisme qui peut très bien être le véhicule qui facilite un futur agrandissement de notre centrale anarcho-syndicaliste, de la même forme que le Secours Rouge International l'a fait pour l'Internationale Communiste[1]. »

Encore une fois la référence au modèle de développement du PCE et du SRI est mise en avant. Mais bien que considérés comme des ennemis, les communistes sont cette fois une sorte d'exemple : ils ont fait la preuve de l'efficacité de leurs méthodes. Lors de ce congrès, la position de la CNT est délicate vis-à-vis de ses organisations sœurs. En effet depuis le début de la guerre civile, certaines sections, notamment la Confédération Générale du Travail Syndicaliste Révolutionnaire (CGTSR), organisation française, critiquent fortement l'action de la CNT dans la guerre et ses participations aux gouvernements catalan et républicain[2]. Cette situation est inacceptable pour la CNT, qui se voit obligée de justifier ses actions devant l'AIT. La SIA est un moyen de montrer qu'elle œuvre à la diffusion nationale et internationale des idées libertaires, tout en mettant la pression sur les sections de l'AIT qui critiquent son action. Au sein de l'internationale anarcho-syndicaliste, la seule autre organisation capable d'égaler la CNT (du moins en activité rapportée à la population) est la Sveriges Arbetares Centralorganisation (SAC) suédoise, qui va grandement favoriser la création internationale de la SIA et apporter son soutien à l'action de la CNT en Espagne en demandant à ce que les organisations libertaires, même si elles ont des griefs à formuler contre la CNT ou la FAI, se gardent de toutes critiques publiques à l'égard de ces deux organisations[3]. Les critiques au sein de l'AIT envers sa plus grosse organisation, qui plus est dans une période révolutionnaire et de guerre, prouvent la faiblesse internationale du mouvement libertaire, qui n'en finit pas de se déchirer sur le plan doctrinaire, entre « puristes » et « réformistes » supposés. C'est pourquoi la CNT décide de se rapprocher de groupes et d'organisations prolétariennes non spécifiquement

[1] IISG, CNT 36B, « Hemos constitudio la Solidaridad Internacional Antifascista, (SIA) organismo que muy bien puede ser el vehículo que facilite un futuro engrandecimiento de nuestra central anarcosindicalista, de igual forma que el Socorro Rojo Internacional lo ha facilitado a la Internacional Communista. »
[2] Voir MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France t.II de 1914 à nos jours*, François Maspero, Paris, 1975 pp 33-35.
[3] IISG, CNT 36B.

anarchistes qui ne « veulent rien savoir de l'AIT[1]. » Cette volonté d'élargissement de l'audience internationale de la CNT est marquée lors du même congrès de l'AIT par un point de l'ordre du jour sollicité par la CNT : la nécessité de former un front antifasciste prolétarien pour vaincre le fascisme mondial[2]. L'idée d'un front unique prolétarien destiné à écraser le fascisme mondial n'est pas sans rappeler la stratégie de l'Union Anarchiste (UA) en France, qui prône l'idée d'un front révolutionnaire, opposé au Front Populaire[3]. A côté de cette orientation stratégique censée développer le mouvement libertaire au niveau international et qui ne concerne que la France et dans une moindre mesure l'Espagne, l'AIT reste sur des positions stratégiques qui ne concernent que le mouvement anarcho-syndicaliste et que la CNT désapprouve[4]. Lors de la préparation à ce congrès de l'AIT, qui se tient à Paris du 6 au 12 décembre 1937 à la Mutualité, on assiste à des échanges de points de vue assez violents entre la CNT et la CGTSR qui voit d'un mauvais œil la participation gouvernementale de la CNT, ainsi que sa volonté d'élargir le cercle des soutiens à des organisations non libertaires. Cette passe d'armes culmine avec des accusations de « déviationnisme » envers la CNT portées par la CGTSR[5]. La présentation dans le même congrès par la CNT à la fois de la SIA et de son idée de front antifasciste prolétarien, n'est pas un hasard. Les seules forces libertaires ne suffisent pas à assurer à la CNT un soutien suffisamment important. Les oppositions internes au mouvement libertaire affaiblissant la position de la CNT en Espagne, il faut donc aller chercher de l'aide du côté des révolutionnaires anti-autoritaires. La CNT cherche à sortir de cette situation en demandant aux organisations avec lesquelles elle entretient des liens privilégiés d'élargir la base du soutien à l'Espagne antifasciste. En France, *Le Libertaire* du 16 octobre reproduit une lettre d'Horacio Prieto du 3 octobre, qui demande aux camarades « … dans le but de nous soutenir, d'en appeler à quiconque »[6]. Toujours en France, Alfonso de Miguel, membre dirigeant de la CNT, fait publier en Une du *Libertaire* du 2 octobre 1936 un appel qui montre l'agacement de la CNT face aux querelles doctrinales qui isolent les différentes composantes du mouvement libertaire et empêchent une aide efficace.

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*
[3] David Berry estime que l'attitude de Front Révolutionnaire a été très profitable au mouvement libertaire français et notamment à l'UA, dont le nombre de membres passe à presque 4 500 en 1937 contre moins de 2 000 en 1936 et dont le journal, *Le Libertaire* passe d'un tirage hebdomadaire de 5 000 exemplaires à plus de 25 000 au printemps 1937. Voir BERRY David, *L'anarchisme français et la révolution espagnole 1936-1939,* Alternative Libertaire, Paris, p 7.
[4] Voir IISG, CNT 36B.
[5] *Loc. cit.*
[6] *Le Libertaire,* 16 octobre 1936.

> « A l'heure actuelle – octobre 1936- celui qui en Espagne, en France ou dans n'importe quel pays du monde ne sait pas oublier les petites différences doctrinales ou les querelles purement personnelles pour forger l'unité révolutionnaire de toutes les forces ouvrières et socialement démocratiques n'aura plus désormais le droit de s'appeler révolutionnaire »[1].

Pedro Herrera qui quitte ses fonctions au sein de la FAI pour prendre en charge le secrétariat de la SIA rappelle à de nombreuses reprises dans ses rapports ou ses courriers que c'est le mouvement libertaire qui a permis la création de la nouvelle organisation de solidarité, mais que celle-ci doit être ouverte à tous les véritables militants révolutionnaires, sans esprit de parti[2]. On le voit, la CNT adopte une position d'ouverture aux autres mouvements révolutionnaires, dont la SIA est le fer de lance.

La création de la SIA par la CNT répond donc à une double logique politique : contrer les organisations communistes, SRI et PCE en premier lieu et sortir de l'isolement international dans lequel le mouvement libertaire s'enfonce au grès des querelles doctrinaires. Ces raisons politiques ne doivent pas occulter les raisons « humanitaires » de la naissance de la SIA, mais la nécessité d'obtenir une aide directe est presque systématiquement mise au second plan par la CNT. En effet, à chaque fois qu'une raison « humanitaire » est mise en avant, c'est pour relever l'impératif politique d'organiser une forme de soutien propre, indépendant des autres organismes. Il est étonnant de voir qu'à aucun moment les circulaires ou les courriers émanant de la CNT et traitant de la création de la SIA ne font mention d'un quelconque besoin humanitaire. Aucune liste de matériel manquant, aucune plainte par rapport à des problèmes d'approvisionnement en vivres ou en médicaments, uniquement des griefs par rapport à l'attitude des communistes et des autres organisations anarchistes.

## Chapitre 2 :

## La création de l'organisation

La SIA est créée, on l'a dit, par une décision du plénum confédéral de la CNT à Valence le 27 mai 1937. Cette fondation fait suite à un mois de travail d'une commission de préparation dont la constitution a été décidée lord d'un précédent

[1] Alfonso de Miguel, *Le Libertaire*, 2 octobre 1936.
[2] Voir IISG, CNT 87C, CNT 50B, CNT 100F.

plénum d'avril 1937. Née d'une volonté politique de la CNT, la SIA a été construite comme une organisation politique. La façon dont elle est créée, dont les sections naissent, l'influence du Mouvement Libertaire Espagnol (MLE)[1] sont des éléments prépondérants pour la compréhension de cette organisation.

*a) La commission préparatoire et le plénum de Valence.*

Lorsque la CNT décide de créer elle-même une organisation de solidarité internationale, en avril 1937, elle met en place une commission organisatrice. Cette commission est confiée à Pedro Herrera Camarero. Ce dernier est alors membre influent de la CNT, mais aussi de la FAI dont il occupe le poste de secrétaire du Comité péninsulaire. C'est l'homme de la situation. Représentant en août 1936 la FAI au comité de liaison UGT – Partit Socialista Unificat de Catalunya (PSUC, communistes catalans) – CNT, il est le signataire le 22 octobre pour la FAI d'un pacte d'alliance entre ces organisations. Le 27 octobre de la même année il participe aux côtés de Federica Montseny, Mariano Vazquez (CNT), Antonio Sesé, Rafael Vidiella (UGT), Comorera (PSUC) et Antonov Ovseenko, consul soviétique, au meeting qui réunit 200.000 personnes à Barcelone pour célébrer ce pacte. Dans la foulée, il est nommé responsable du commerce au Conseil économique de la Généralité de Catalogne. Il remplace ensuite de décembre 1936 à avril 1937 A. García Birlan comme conseiller à la santé publique du gouvernement de la Généralité de Catalogne. Ce poste fait de lui l'un des signataires, le 25 décembre 1936, du décret autorisant l'avortement. Nommé secrétaire du Comité péninsulaire de la FAI, il le représente dans de très nombreuses réunions[2]. Il dispose de l'expérience et des relations politiques pour mener à bien sa mission. Considéré comme un homme de dialogue compréhensif, il élabore en un mois avec l'aide de juristes les statuts, et définit surtout le domaine d'intervention de la SIA. Avant même de rédiger le règlement de la nouvelle organisation, la commission préparatoire a une idée pour lancer de manière internationale la SIA : la constitution d'un conseil d'honneur, composé d'intellectuels ou de militants prestigieux. Un premier courrier est envoyé par Herrera fin avril 1937 et début mai le conseil d'honneur est constitué de huit personnalités[3]. Ce conseil est constitué de deux femmes et six hommes représentant huit

[1] Le MLE est l'union des trois organisations libertaires espagnoles, la CNT, la FAI et la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias ou FIJL, qui tentent au sein d'un secrétariat unifié de coordonner l'action des libertaires dans la zone républicaine. L'organisation de femmes Mujeres Libres, malgré son importance, ne fera jamais partie de ce MLE. Voir LORENZO César Marcel, *op. cit*, p300.
[2] Voir [ http://militants-anarchistes.info/spip.php?article2656 ], (page consultée le 14 août 2008).
[3] IISG, CNT 64C.

pays : Federica Montseny pour l'Espagne, John Anderson pour la Suède, Han Ryner pour la France, Emma Goldman pour le Royaume Uni, Rudolf Rocker pour les Etats-Unis, Luigi Bertoni pour la Suisse, Juán Lasarte pour l'Argentine et Jorje Forteza pour l'Uruguay. C'est à partir de là que la commission organisatrice, qui peut s'appuyer sur le soutien moral de la CNT, de la FAI, du FIJL, mais aussi désormais de militants libertaires internationaux reconnus, qui apportent une caution au projet, commence à rédiger les statuts. Cette rédaction est confiée à Francisco Aumatell, avocat célèbre en Catalogne pour son activité en faveur des militants de la CNT emprisonnés avant le début de la guerre civile. La première version qui nous parvient, date de début mai 1937 et concerne une organisation appelée Solidaridad Española Antifascista (SEA)[1]. Cette appellation est modifiée dans un courrier de Pedro Herrera en date du 9 mai, qui précise que cette organisation se doit d'être internationale et que la référence à l'Espagne ne peut être conservée. Il propose donc de remplacer « Española » par « Internacional » [2]. Dans ces statuts, il est intéressant de noter que subitement plus aucune référence politique n'apparaît et que les buts de l'organisation deviennent clairement « humanitaires » :

> « a) Secourir les individus et entités antifascistes, particulièrement les enfants, les femmes et les personnes âgées.
>
> b) S'occuper de ceux, qui de n'importe quelle façon, sont des combattants antifascistes ou victimes du fascisme, en leur fournissant une aide économique, et en particulier l'alimentation, l'hébergement, l'hospitalisation, l'instruction et des moyens pour le rétablissement de la santé.
>
> c) Pratiquer l'aide mutuelle entre les organisations, les collectivités et les entités proches[3]. »

Cette évolution se voit aussi dans le modèle organisationnel choisi. On ne retrouve pas, officiellement du moins, la structuration classique d'une organisation syndicale ou politique, avec une direction qui prend les décisions et qui les répercute ensuite vers sa base. Même à la CNT ou à la FAI, organisations anarchistes, donc anti-autoritaires,

[1] Voir IISG, CNT 64C.
[2] *Loc. cit.*
[3] IISG, CNT 64C, « a)Socorrer a los individuos y entidades antifascistas, en en especial a los niños, alas mujeres y a los ancianos. b) Atender a los que en cualquier forma sean luchadores antifascistas o victimas del fascio, proporcionandoles ayuda economica y en particular alimentación, albergue, hospitalización, instrucción y medios para el restablecimiento de la salud. c) Practicar la ayuda mútua entre las organizaciones, colectividades y entidades afines. »

l'action locale ne se fait qu'après décision de la direction syndicale ou politique[1]. Il n'en est pas de même pour la SIA, du moins dans ses statuts. Même s'il existe un conseil national, sa direction, il n'a pour objectif que de coordonner les sept sections, chacune étant responsable d'un secteur d'intervention de la section espagnole de la SIA. Ce modèle évolue durant la guerre, nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce travail. On retrouve la section juridique, qui a en charge les démarches pour l'obtention de passeports, sauf-conduits pour les militants, mais aussi gestion de tout ce qui peut avoir un rapport avec la justice : jugements de militants, contentieux internationaux, prisonniers. Cette section est gérée par Francisco Aumatell, celui-là même qui a rédigé les statuts de l'organisation. La section professionnelle a pour objectifs de trouver des emplois au sein de la SIA aux militants syndicaux ou politiques qui en feraient la demande. C'est Aniceto Garullalde, membre de la FAI qui représente cette section. A ces deux sections, il faut ajouter la section administrative, qui gère tous les aspects administratifs et financiers et la section propagande, tout d'abord confiée à Lucia Sanchez Saornil, qui met en place la propagande nécessaire à l'implantation locale et internationale de la SIA. Ces quatre secteurs sont les moins ouvertement « humanitaires ». La section des hôpitaux, a en charge la gestion des hôpitaux et des pharmacies de l'organisation. En lien avec le secteur sanitaire, elle gère la mise à disposition de médecins, infirmiers en fonction des besoins de l'arrière et du Front. Enfin, la section assistance sociale doit s'occuper du logement, de la nourriture, des vêtements, des évacuations des zones de combat, des pompes funèbres[2]. Ce sont les secteurs sanitaire, hospitalier et social qui permettent à la SIA de sortir complètement du domaine politique pour se constituer en organisation de solidarité « humanitaire ». C'est fort de ce projet d'organisation structurée et des statuts qui affirment des objectifs de solidarité clairs, que Pedro Herrera présente le travail de la commission préparatoire au plénum confédéral de la CNT de Valence, le 27 mai 1937. Le travail est approuvé, et Pedro Herrera est nommé secrétaire national de la nouvelle organisation. A partir de là, le travail d'implantation commence, soutenu à bout de bras par les organisations du MLE.

[1] Sur l'organisation de la CNT et de la FAI et le rôle joué par les secrétariats, voir LORENZO César Marcel, *op. cit*, pp 159-167
[2] Voir IISG, CNT 64C

*b) La mise en place de la SIA.*

La constitution de la SIA, une fois votée et décidée par la CNT doit commencer par la mise en place des sections locales, tout d'abord en Espagne. Dès le 5 juin 1937, Pedro Herrera demande aux organisations du mouvement libertaire qu'elles donnent des consignes à leurs membres pour aider à la constitution de la SIA et pour qu'ils y adhèrent en masse[1]. En Catalogne, la transformation des structures déjà existantes en sections locales de la SIA ne va pas sans mal. Les commissions pour les hôpitaux et pour les victimes du fascisme, toutes deux aux mains du comité régional de la CNT, doivent, pour le conseil national et Pedro Herrera, former au plus vite une commission mixte pour se transformer rapidement, sous le contrôle de la CNT et de ses militants, en sections locales de la SIA. Fin juin 1937 cette transformation n'est toujours pas effectuée et Herrera doit se rendre à Barcelone pour demander au comité régional de la CNT les raisons de ce retard dans la transformation des organisations de secours et d'aide préexistantes en sections de la nouvelle organisation. Les raisons données montrent qu'au sein même du mouvement libertaire la revendication catalaniste est bien présente : la CNT et les organismes de secours veulent être considérés comme section catalane de la SIA et non pas comme section régionale de la SIA espagnole[2]. Cette situation ne dure pas, le secrétariat confédéral de la CNT rappelant vite à l'ordre sa section catalane, qui devient dès lors le fer de lance de la SIA en Espagne. C'est cette même section, qui une fois constituée, demande à la CNT d'apporter son soutien à la création et au développement de la SIA pendant sa période de gestation[3]. Les débuts sont difficiles et les premières sections[4], sont rares hors de la Catalogne. Cette faible implantation nuit aux activités de la SIA, qui au 12 octobre 1937 n'a pu organiser que deux évènements d'importance[5].

Voyant son projet végéter, la CNT impulse alors, en octobre/novembre 1937, une campagne de sensibilisation auprès de ses membres sur la question de l'impérative nécessité d'adhérer à la SIA pour tous membres du syndicat ou de groupements libertaires[6]. Cette campagne interne au MLE porte ses fruits, tout d'abord en Catalogne, puis dans le reste de l'Espagne encore sous administration républicaine. Ainsi, le

[1] Voir IISG, CNT 87C.
[2] Voir IISG, CNT 50B.
[3] Voir IISG, CNT 36B.
[4] Au 31 juillet 1937, on ne compte que 13 sections de ville (Albacete, Alicante, Almeria, Almaden, Baza, Ciudad Libre/Real, Cuenca, Guadalajara, Jaén, Murcia, Madrid, Ocaña, Valencia) et un comité régional, en Catalogne. Voir IISG CNT 64C.
[5] Voir IISG, CNT 64C.
[6] Voir IISG, CNT 36B.

conseil régional de la SIA de Catalogne recense t-il 35 groupes au 25 août 1937, 669 au 16 novembre et 1023 au 5 décembre de la même année[1]. Dans le même temps, dans le reste de l'Espagne, on passe de 13 groupes toutes régions confondues au 31 juillet 1937, à 10 groupes en Andalousie, 12 dans la région Centre (Madrid et ses environs), un seul groupe en Aragon, mais 63 dans le Levant[2] toujours au 5 décembre 1937. La prépondérance numérique des sections catalanes, ne doit pas occulter que la SIA s'est nettement développée dans toute l'Espagne durant le dernier trimestre 1937. La forte implantation en Catalogne correspond en fait à une double réalité : la forte présence de la CNT et du mouvement libertaire dans cette région et le fait qu'elle est à ce moment là encore loin du Front, contrairement à l'Andalousie, l'Aragon ou le Centre, dont les habitants sont plus préoccupés par la proximité de la guerre que par la nécessité de construire une nouvelle organisation.

La constitution des groupes locaux de la SIA se fait presque systématiquement sur le même modèle. Après que la CNT et le MLE se soient saisis de la question de la formation de groupes de la SIA et qu'ils aient répercuté leurs consignes d'adhésion à leurs militants, ces derniers se mettent peu à peu en contact, le plus souvent regroupés au sein d'un comité de solidarité préexistant, avec le comité régional, ou national s'il n'existe pas, de la SIA, et demandent lors d'une assemblée générale, l'adhésion de leur groupe à la nouvelle structure de solidarité. Une fois le groupe local légalement constitué, il s'efforce d'intégrer en son sein les autres groupes de solidarité, ou leurs militants, qui peuvent exister dans leur localité, de manière à ce qu'il ne reste plus sur la ville que deux organisations de solidarité et d'entraide : le SRI et la SIA. Ce modèle de développement nous est donné par l'exemple de la constitution de deux groupes de la SIA, l'un à Puigcerdá, en Cerdagne catalane et l'autre à Moncada dans la région de Valence[3]. Dans le rapport concernant la constitution du groupe de Puigcerdá, la réponse et les consignes du conseil régional SIA de Catalogne sont précises sur la manière de constituer un groupe et les personnes avec lesquelles le travail doit être effectué.

> « Pour nous, le type idéal de la formation de groupes locaux, est celui qui est lancé de la base et dans lequel intervient un individu né de la tradition des organisations les plus pures du prolétariat et qui a les sympathies et l'admiration de la population. Que cet homme ait l'habileté, la souplesse, la flexibilité d'ajuster tous ces éléments qui peuvent être utiles pour la cause de

[1] Voir IISG, CNT 100F.
[2] *Loc. cit.*
[3] Voir IISG, CNT 64C et IISG, CNT 100F.

> l'antifascisme. […] Les groupes locaux doivent avoir une flexibilité qui permette de rassembler toutes les manifestations antifascistes qu'il y a dans la localité. Cela ne veut pas dire qu'il faut y inclure tous les éléments antifascistes de la dernière heure, mais que si on peut y faire adhérer et travailler ces éléments d'esprit libéral et qui n'ont jamais démontré de préférences et de sympathie pour la droite et qui en ce moment s'en remettent à la cause antifasciste, on peut les incorporer à ces activités. Ils peuvent être appliqués pour ces activités de type nettement social et qui cadrent parfaitement avec leur tempérament[1]. »

Les responsables de la SIA savent ce qu'ils veulent et ont déjà un plan préétabli sur le modèle de développement de l'organisation. Pourtant, sans l'appui du mouvement libertaire, notamment de la CNT, la SIA n'aurait jamais pu prendre son essor et serait restée une petite organisation oppositionnelle au SRI. Créée par la CNT, elle n'existe véritablement que par la volonté du MLE. On retrouve cette tendance en France.

### c) *La création de la SIA française.*

La création de la section française de la SIA suit à peu près le même cheminement que celle de la section espagnole. A une différence près toutefois : lorsque Pedro Herrera se rend à Paris début juin 1937 pour discuter avec les responsables de l'UA, une organisation de solidarité avec les anti-autoritaires espagnols existe déjà. C'est le Comité pour l'Espagne Libre (CEL), né d'une scission menée par l'UA au sein du Comité Anarcho-Syndicaliste pour la Défense et la Libération du Prolétariat Espagnol (CASDLPE ), organisation de solidarité strictement anarchiste et qui perpétue les querelles doctrinaires qui exaspèrent tant la CNT. La création du CEL est annoncée par *Le Libertaire*, qui présente la nouvelle organisation comme l'intermédiaire entre les différents comités d'aide à l'Espagne déjà constitués. Cette initiative rejoint donc la volonté de la CNT d'unifier en Espagne sous le sigle SIA tous les comités d'aide et de solidarité non communistes. Composé très majoritairement d'anarchistes de l'UA, le

[1] « Para nosotros,el tipo ideal de una formación de agrupaciones Locales, es aquel que arranca de un basamento en el que intervenga un individuo nacido de la solera de las Organizaciones mas puras del proletariado y que tenga las simpatias y la admiración de la población. Que tenga este hombre la habilidad, la ductilidad, la flexibilidad, de acoplarse todos aquellos elementos que pueden ser utiles por la causa del antifascismo. […] Las Agrupaciones locales deben de tener una flexibilidad que permite recoger todas las manifestaciones antifascistas que haya en la localidad. No quiere esto decir que debe de incluirse en ellas a todos aquellos elementos que son antifascistas de última hora, pero si que puede incluirse y hacerlos laborar por nuestra causa, a aquellos elementos de espíritu liberal y que nunca habian demostrado preferencia y simpatía por la derecha y que en estos momentos estan entregados a la causa antifascista, se les puede incorporar a esas actividades. Pueden ser aprovechados para esta actividades de tipo netamente social y que encajen perfectamente con su temperamente . » IISG, CNT 64C.

CEL développe des activités de propagande et de solidarité matérielle avec les milices espagnoles. Malgré l'envoi de vivres et de quelques armes[1], l'audience du CEL reste très réduite et son aide reste faible par rapport à celle envoyée par les communistes. Dans ce contexte la visite du secrétaire et fondateur de la SIA espagnole seulement quelques jours après le plénum de la CNT qui a entériné la création de la nouvelle organisation de solidarité, est importante. Dans son rapport du 25 juin 1937 envoyé aux membres du conseil national de la SIA espagnole[2], Pedro Herrera confirme que les discussions pour la constitution de la SIA française n'ont été entreprises qu'avec les militants de l'UA responsables du CEL, organisation la moins « fanatique »[3] dans son soutien à l'Espagne. A aucun moment lors des deux réunions qui ont lieu à Paris, au local de l'UA et non du CEL, un membre d'une autre organisation libertaire ou révolutionnaire n'est présent, en dehors du secrétariat de l'UA. Les actes des réunions, publiés à la fois en espagnol et en français, expliquent l'origine et la transformation du CEL en SIA.

> « 1°) L'UA est responsable de l'organisation immédiate de la section française de Solidarité Internationale Antifasciste.
>
> 2°) Elle doit désigner immédiatement en son sein des camarades qui seront totalement délégués, comme le veut la nature de la SIA, pour former le conseil national exécutif.
>
> 3°) Elle devra recourir aux personnalités les plus connues de France pour former le conseil d'honneur de la section française.
>
> 4°) Elle doit transformer le CEL en section française de la SIA.
>
> 5°) Pour faciliter la création rapide de groupes locaux dans toute la France, elle doit utiliser ses groupes locaux existant ainsi que ceux du CEL[4]. »

Le ton très directif des décisions de ces réunions de la part d'Herrera n'est pas étonnant. En effet, la nécessité pour la SIA espagnole d'avoir une section régulièrement constituée dans un pays frontalier important est urgente pour la constitution d'une organisation crédible au niveau international. A partir de cette réunion, les choses vont aller vite.

La section française de la Solidarité Internationale Antifasciste voit le jour lors du congrès de l'UA qui a lieu à Paris du 30 octobre au 1er novembre 1937. La

[1] Cet aspect a été développé l'année dernière, voir Mémoire de master I, CIONINI Valentin.
[2] Voir IISG, CNT 50B.
[3] *Loc. cit.*
[4] IISG, CNT 50B.

transformation du CEL en SIA, est adoptée à l'unanimité moins quatre votes contre et deux abstentions[1]. Le compte-rendu paraît dans *Le Libertaire* les 4 et 11 novembre et mentionne uniquement le fait que le CEL, anciennement dirigé par Lecoin et Faucier, s'est vu sollicité par les dirigeants espagnols de la SIA pour créer en France une section de cette organisation. Il n'est fait nulle part mention des réunions entre Herrera et la direction de l'UA, l'union doit être la plus totale, du moins en façade. Afin de montrer sa volonté de s'affranchir du milieu anarchiste, la SIA se dote, d'un comité de patronage rassemblant 25 personnalités françaises[2], comme le lui avait demandé Herrera en juin. On y retrouve des artistes, des syndicalistes, des militants politiques, tous connus pour leur engagement en faveur de l'Espagne républicaine et leur intégrité.

Résultat de la dislocation du CEL[3], la SIA récupère les locaux du 26 rue de Crussol dans le 11ème arrondissement à Paris, ainsi que l'ensemble des centres de ravitaillement existant en province, soit 24 centres[4]. En ce qui concerne la création des groupes locaux et leur implantation, c'est Nicolas Faucier qui dans ses mémoires donne le plus d'informations. Il estime le nombre d'adhérents à plusieurs milliers[5] à la création de la SIA et un an après sa création elle revendique dans le premier numéro de son journal 45 000 adhérents et 350 sections sur tout le territoire[6]. David Berry, dans son *History of the French Anarchist Movement, 1917-1945* [7] ne dénombre que 142 sections : 14 à Paris, 63 en proche banlieue et 65 en province. Il est fort probable que ce chiffre soit plus proche de la vérité que celui donné par la SIA, même si ces sections sont nettement plus nombreuses que les sections du CEL ou de l'UA, ces dernières approchant à peine la centaine au vu des noms donnés en fin du *Libertaire* chaque semaine.

Assez semblable dans la forme de sa constitution à sa sœur espagnole (comité d'honneur, influence des libertaires dans la création et le développement…) la création de la section française de la SIA nous donne un exemple supplémentaire de ce que pouvaient être l'orientation politique à la base et le rôle joué par les libertaires dans l'implantation et le travail de la SIA.

---

[1] *Le Libertaire*, 11 novembre 1937.
[2] *Le Libertaire*, 18 novembre 1937 et P. Po BA 1713.
[3] P. Po BA 1713, rapport du 27 août 1937.
[4] Croix, Nancy, Dijon, Chaumont-Bruxereuil, Saint-Quentin, Brest, Saint-Étienne, Lyon, Toulouse, Nice, Toulon, Lille, Orléans, Valenciennes, Reims, Lorient, Le Mans, Rouen, Montpellier, Carcassonne, Marseille, Nîmes, Bordeaux, Perpignan, voir P. Po BA 1713. Un autre centre est créé à Alger quelques mois plus tard, voir *SIA*, 1er décembre 1938.
[5] FAUCIER Nicolas, *op. cit*, p 115.
[6] *SIA*, 10 novembre 1938.
[7] BERRY David, *A History of the French Anarchist Movement, 1917-1945*, Greenwood Press, Westview, CT , 2002,
p 291.

La nouvelle organisation, même si elle revendique ses objectifs de solidarité et d'aide, s'est construite grâce à ses soutiens politiques, comme une véritable organisation. La CNT ne s'est ainsi pas contentée de donner l'idée de la SIA, elle a aussi guidé ses premiers pas en Espagne, tout comme l'UA a pu aider à la constitution de la section française : les membres de la commission préparatoire sont tous issus de la CNT ou de la FAI, c'est le plénum confédéral de la CNT qui acte la naissance de la SIA, c'est la CNT toujours qui impulse la création des groupes locaux. On retrouve automatiquement dans les différents rapports concernant la création et le développement de la SIA, la volonté d'élargir le public de la CNT, de sortir les libertaires de leur isolement politique. Les arguments relatifs aux actions de solidarité sont toujours secondaires, voire inexistants. Cela se remarque aussi dans la structuration de l'organisation.

## Chapitre 3 :

## L'organisation de la SIA

Une fois la SIA créée, implantée, et dotée de statuts, il faut encore la faire fonctionner. Basée sur les statuts rédigés par Aumatell, l'organisation interne de la SIA est complexe. Que cela concerne les attributions des différents conseils (régionaux, nationaux, international), le financement de l'organisation ou le fonctionnement des différentes commissions internes à la SIA espagnole, la nouvelle organisation se positionne d'emblée comme un outil structuré, destiné à mener à bien la mission qui lui a été confiée par la CNT et le mouvement libertaire.

### *a) Le financement de la SIA et le rôle des différents conseils.*

La SIA se heurte dès le départ à une épineuse question, celle de son financement. Bien plus que la mise en place des différents conseils, la problématique financière est omniprésente dans les premiers documents de la SIA. Il est proposé par la commission préparatoire deux modes de financement : la cotisation régulière des membres et les dons des organisations du MLE[1]. Le soutien des libertaires est affiché, on le voit, sans complexe par la direction de la SIA. En ce qui concerne les cotisations,

[1] Voir IISG, CNT 50B.

elles sont d'une peseta par mois et par adhérent. C'est le groupe local qui se charge de récolter l'argent et de le répartir ensuite selon des modalités bien précises : 75% des cotisations doivent être transmises au conseil national, les 25% restant étant gardés par le groupe local pour ses frais de gestion interne. Les dons et les bénéfices engendrés par les activités locales de la SIA doivent être répartis de la même façon que l'argent des cotisations[1]. Dans ce cas de figure, on voit bien que c'est le conseil national qui gère la majorité de l'argent de la SIA et que les groupes locaux n'ont que très peu de marge de manœuvre vis-à-vis de lui. Cela peut paraître étrange pour une organisation créée par des libertaires et qui revendique sa différence avec les autres organisations de solidarité, SRI en tête. C'est d'ailleurs un point de blocage important entre certaines sections locales et le conseil national de la SIA espagnole. Le conseil régional catalan de la SIA demande ainsi à ce qu'une part plus importante des cotisations soit affectée à l'action locale (les Catalans demandent une répartition de 60% en faveur des groupes locaux et de 40% pour le conseil national) afin de faire en sorte que la SIA ait une véritable assise locale et ne soit pas seulement une organisation de façade[2], mais bien une organisation de solidarité. Il est à noter, qu'au 31 mai 1937, Herrera et le conseil national prévoyaient 20 000 adhésions dans les deux premiers mois d'existence de la SIA[3].

Le conseil régional de Catalogne apporte des éléments sur la constitution et la composition des conseils régionaux et nationaux. En Catalogne, le conseil régional est composé de 38 membres, soit un par comarque, unité administrative spécifiquement catalane, ce qui ne permet pas de savoir combien de membres avaient les conseils régionaux de Valence ou du Levant. Ces membres sont normalement élus lors d'une assemblée générale des sections de la comarque. En Catalogne, les membres du conseil régional sont les mêmes de la création de la SIA à la fin de son activité[4]. Pour former le conseil national, chaque conseil régional doit élire un délégué en son sein, pour l'Espagne, cela représente six délégués[5], auxquels il faut rajouter les membres du secrétariat, qui sont élus directement par les sections locales. En tout, cela représente un conseil de 15 à 20 membres selon les moments[6]. Le conseil général, ou conseil mondial de la SIA est quant à lui composé d'un membre élu dans chaque section nationale et des membres du secrétariat général, élus par la conférence mondiale de la SIA, qui est

[1] *Loc. cit.*
[2] Voir IISG, CNT 100D.
[3] *Loc. cit.*
[4] *Loc. cit.*
[5] Un pour l'Andalousie, l'Aragon, la Catalogne, le Centre, le Levant et la région de Valence. Voir IISG, CNT 50B.
[6] Voir IISG, CNT 50B.

censée se tenir tous les deux ans, soit en toute logique entre 5 et 30 membres (cinq membres pour le secrétariat et le reste représentant les sections nationales). Pourtant, lors de la seule conférence internationale tenue par la SIA, en novembre 1938, il n'y a que quatre sections membres et deux sections en voie d'adhésion présentes[1]. Chaque conseil a en charge un aspect bien particulier de la gestion de la SIA.

Le conseil régional est chargé de la propagande locale et de la coordination des actions de solidarité locales. C'est lui qui gère la prospection pour implanter de nouvelles sections, qui organise des fêtes de solidarité en faveur des combattants ou des enfants orphelins. Il doit répercuter au niveau local les décisions du conseil national et du conseil général. Le conseil national, lui doit coordonner l'action des différents conseils régionaux, et organiser les campagnes nationales. Il gère les relations entre les différentes organisations de soutien, c'est lui qui est en contact avec le SRI par exemple. Il doit aussi s'occuper de maintenir des liens avec les différentes sections nationales et informer régulièrement le conseil général. Ce dernier, est quant à lui responsable du travail international de la SIA, des campagnes internationales, de la visibilité de l'organisation hors d'Espagne. C'est lui qui définit les priorités du moment et qui accepte, ou non, de nouvelles sections en son sein.

En France, l'organisation de la section de la SIA est quelque peu différente. Nous rappelons ici pour mémoire cette structuration, qui a déjà été étudiée l'année dernière[2]. En France la SIA se dote d'un comité de patronage rassemblant 25 personnalités françaises[3]. Artistes, syndicalistes, militants politiques, tous connus pour leur engagement politique en faveur de l'Espagne républicaine et leur intégrité. Au milieu de représentants du monde syndical tel que le secrétaire de la CGT Léon Jouhaux ou René Belin, ex-secrétaire de la même centrale, on retrouve des leaders de la SFIO, Marceau Pivert, Julien Cruzel, Maurice Delépine, ainsi qu'une dizaine d'intellectuels. Parmi ceux-ci André Chamson, Georges Pioch, Paul Rivet, Maurice Rostand[4]. Ces personnalités sont là pour montrer l'ouverture de la SIA et son positionnement au-dessus de toutes tendances. Ce comité de patronage, bien qu'étant important (les noms de ses membres apparaissent sur le papier à en-tête de l'organisation) n'exerce aucune influence sur la politique et la gestion de la SIA. Cette dernière est confiée à un comité de gestion et de propagande composé de six militants, dont quatre membres de la SFIO, de l'anarchiste Louis Lecoin et d'un syndicaliste révolutionnaire en la personne de

[1] Voir IISG, CNT 88B.
[2] Voir Mémoire de master I, CIONINI Valentin, pp 30-34.
[3] *Le Libertaire*, 18 novembre 1937 et P. Po BA 1713.
[4] Voir fiches individuelles des personnes citées in MAÎTRON, Jean, dir. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français,* Éditions Ouvrières [cédérom] 2002.

Robert Louzon. Une commission de contrôle est aussi instituée, comprenant trois membres parmi les plus âgés du comité de patronage (Sébastien Faure, Georges Yvetot et le docteur Pierrot). Cette commission de contrôle et de gestion a un droit de regard sur les finances de l'organisation et est là pour informer les militants sur l'utilisation de l'argent de la SIA. Le conseil national est composé de deux permanents, non rémunérés dans un premier temps[1], Nicolas Faucier et Louis Lecoin, tous deux membres actifs de l'UA. La manière dont fonctionne la SIA française n'est pas précisée dans les documents étudiés et pour cause, les organisateurs refusent de s'enfermer dans des statuts[2]. Ainsi à la question « Comment SIA sera gérée ? »[3], il est répondu :

> « Ce sera aux sections de la SIA d'en décider par la suite. De se prononcer là-dessus, cette année par la voie d'un référendum qui aura lieu en décembre. D'en délibérer, ultérieurement, dans les futurs congrès de la SIA. »[4].

La France, qui n'a pas la même habitude de décentralisation que l'Espagne, supprime dans son mode d'organisation national l'échelon régional et si l'on compare les statuts de la section française avec ceux de la section espagnole, on s'aperçoit que ce sont les mêmes, à quelques modifications près. D'ailleurs Pedro Herrera, lors de sa visite à Paris pour discuter de la transformation du CEL en SIA, indique qu'il existe quelques problèmes d'application des statuts espagnols en droit français, mais que cela ne change grand-chose, que les deux sections fonctionneront de la même façon[5]. Dans le même document, il précise que la SIA française se financera de la même façon qu'en Espagne, avec des donations et les cotisations de ses adhérents.

Même si l'organisation par pays peut changer légèrement, en s'adaptant aux traditions politiques locales, le schéma organisationnel de la SIA varie peu. C'est celui d'une organisation structurée, qui s'appuie sur des ressources financières propres, destinées à un développement global de l'organisation. Tout est fait pour que la SIA remplisse ses missions.

[1] LECOIN Louis, *op. cit*, p 159.
[2] P. Po BA 1713.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*.
[5] Voir IISG, CNT 50B

*b) L'organisation interne.*

Comme déjà vu, la SIA se dote de sept sections internes, qui peuvent être séparées en deux groupes : un premier incluant les sections administrative, professionnelle, juridique et de propagande, qui correspondent à des sections de gestion générale et un deuxième, avec les sections s'occupant des questions sanitaires, d'assistance sociale et des hôpitaux, qui sont beaucoup plus en lien avec l'activité « humanitaire » de la SIA. Elles permettent à la SIA de s'assurer une véritable présence sur le terrain et ce sont elles qui animent l'activité de l'organisation, grâce notamment aux militants des groupes locaux qui y participent.

Les militants sont des bénévoles, qui ne perçoivent aucune rémunération, excepté dans des cas exceptionnels, qui sont fixés par les groupes locaux. Cette éventuelle rémunération est à la charge du groupe et est assumée par les 25% qu'il garde des cotisations et des dons. Le refus de salarier des militants correspond à un refus de bureaucratiser la nouvelle organisation comme cela peut être le cas avec d'autres organisations. Ainsi, les seules tâches qui puissent être sujettes au versement d'un salaire, doivent correspondre à des activités qui sortent du cadre militant : gestion administrative d'un lieu, enseignement dans des structures de la SIA… Autre activité des groupes locaux, la vérification des cotisations et leur collecte régulière. Cela doit permettre une indépendance claire de la SIA par rapport aux autres organisations de solidarité et donc favoriser de nouvelles adhésions. Enfin, les militants sont chargés de mettre en place, selon les possibilités, les décisions du conseil national et les grandes campagnes nationales. Que cela soit par des galas, des fêtes, des collectes, l'activité doit être la plus importante possible, pour faire la preuve par l'exemple du dynamisme de l'organisation[1]. Les militants locaux sont à la base de l'activité de la SIA, mais chacune de leurs actions est coordonnée par l'une des sept sections nationales.

La section administrative, ou section d'intendance selon les documents, a en charge toute l'activité financière et économique de la SIA. C'est elle qui collecte les cotisations, les vivres envoyés de l'étranger ou même au niveau local, pour ensuite les redistribuer en fonction des besoins des groupes locaux. Elle veille à la coordination des actions et a un rôle de contrôle sur la gestion des stocks et des finances de la SIA. Elle peut demander des comptes sur la gestion locale d'un groupe et est le lien entre le conseil national, les conseils régionaux et les groupes locaux. Liée à la section professionnelle, elle détermine avec elle les besoins en personnel spécialisé dans les

[1] Sur le rôle des militants au sein de la SIA, voir IISG, CNT 64C.

établissements de l'organisation : enseignants, médecins, puéricultrices, cuisiniers, jardiniers… La section professionnelle est elle-même en lien étroit avec les différents syndicats de la CNT, qui sont de bons et efficaces pourvoyeurs de personnels. Cette section, en plus de nommer et affecter ce qu'il convient de désigner sous le terme d'employés, se charge de leur rémunération, s'il s'agit d'un emploi donné par la SIA nationale et de leur retrouver un travail quand ils quittent les établissements de la SIA. La section juridique, qui intervient peu après la constitution de l'organisation et la rédaction de ses statuts, a été créée à la base pour défendre des militants emprisonnés et gérer des conflits juridiques avec le gouvernement. On voit bien là l'influence des journées de mai 1937 à Barcelone et la crainte des anti-autoritaires espagnols d'être confrontés à une offensive des communistes. Dans les documents étudiés, la section juridique n'intervient que rarement et les références la concernant cessent à partir de novembre 1937[1]. Enfin, la section propagande est celle qui a en charge la réalisation, en lien avec le syndicat des graphistes de la CNT[2], de tous les documents graphiques de la SIA : affiches, timbres, cartes postales[3], ainsi que de leur impression et de leur diffusion. C'est elle aussi qui envoie aux médias internationaux des photographies et des récits des différentes œuvres de la SIA. Elle fait même réaliser un film sur les colonies d'enfants de la SIA, qu'elle envoie en Grande-Bretagne à la demande d'Emma Goldman[4].

Dans les faits, ce sont les sections hospitalière, sanitaire et d'assistance sociale, qui effectuent le plus gros travail, du moins le plus visible. Toutes trois sont très liées entre elles. La section des hôpitaux a bien entendu en charge la gestion des centres hospitaliers de l'organisation, leur approvisionnement en nourriture, en sang pour les perfusions, en médicaments. C'est cette section aussi qui doit demander du personnel hospitalier à la section d'intendance et qui doit les affecter aux différents services. La section sanitaire coordonne toute l'action médicale et pharmaceutique de la SIA. C'est elle par exemple qui agit comme autorité de régulation et de contrôle des services médicaux ou qui inspecte les colonies et crèches de l'organisation. Enfin, la section d'assistance sociale doit gérer les demandes d'aides qui parviennent à la SIA. Elle doit classer toutes les demandes et les organiser par niveau d'importance, afin de solliciter

[1] Le dernier document la mentionnant, évoque des problèmes d'obtention de passeports pour des militants devant se rendre en France. Voir IISG, CNT 87C.
[2] Voir IISG, CNT 64C.
[3] Ce matériel est aussi envoyé à l'étranger, notamment en France, voir annexes, document III.
[4] Voir IISG, CNT 100B.

directement les sections locales. Elle gère aussi les évacuations du Front ou des zones de combat, les ambulances, les pompes funèbres[1].

L'organisation interne de la SIA et les rapports qu'elle entretient avec les différents groupes locaux, le conseil régional, le conseil national sont confus. Les domaines d'intervention des sections nationales manquent de même de lisibilité. Le manque de documentation sur les autres sections que la section espagnole nous empêche de voir si cette organisation est aussi complexe en Suède ou en Argentine par exemple et l'étude de la section française ne permet pas d'en apprendre davantage.

Les origines de la fondation de la SIA sont politiques : refus par la CNT et le mouvement libertaire de la prédominance des organisations de l'IC, SRI en tête, volonté de sortir de l'isolement du mouvement libertaire international. Sa constitution est, elle aussi, politique : impulsion donnée par la CNT et le MLE, fondation lors d'un plénum de la CNT, impossibilité d'existence locale sans l'appui du MLE en Espagne ou de l'UA en France. Enfin, son modèle organisationnel est lui aussi celui d'une organisation politique : statuts, secrétariat, sections ayant en charge la propagande, la gestion administrative et juridique de l'organisation, volonté d'inscrire la SIA dans un cadre large et international. Pourtant, l'existence de sections ayant des activités « humanitaires », nuance quelque peu la vision d'une organisation uniquement politique qui aurait des buts exclusivement propagandistes et dont la CNT se servirait à des fins stratégiques.

[1] Voir IISG, CNT 64C.

# Deuxième partie

*Solidarité Internationale Antifasciste, une organisation humanitaire ?*

La SIA a été créée comme moyen politique au service du MLE. Pourtant cela ne doit pas occulter la dimension indéniablement « humanitaire » que revêt son action durant la guerre d'Espagne. Cette appellation d'« humanitaire » est anachronique, appliquée à cette période historique, mais correspond pourtant bien à l'activité de solidarité que la SIA mène entre juin 1937 et janvier 1939. La dimension humanitaire de l'action de la SIA évolue entre sa création et la fin de son activité. La nécessité d'une organisation de solidarité, entrevue sous un angle politique par la CNT, devient, au fil du temps et des différentes étapes du conflit, une nécessité pour la population civile, mais aussi pour les combattants du Front. Cela emmène la SIA à effectuer ce que nous appellerons son « tournant humanitaire ». Une fois entrée dans cette « logique humanitaire », l'organisation doit justifier de son rôle et requalifier ses fondements idéologiques, pour effectuer un véritable travail d'aide et de secours. Cette activité, même si elle permet à la SIA de reconsidérer ses positionnements politiques, ne l'empêche pas de poursuivre son objectif initial qui consiste à faire la promotion des idées libertaires par l'exemple. Elle s'appuie pour cela sur une vitrine, dans laquelle le mouvement libertaire a une certaine expérience depuis Francisco Ferrer, l'éducation et l'aide aux enfants au sein de colonies infantiles.

## Chapitre 4 :

## Les raisons du tournant « humanitaire » de la SIA.

Plusieurs facteurs expliquent que les objectifs de la SIA évoluent. Le premier concerne la structuration même de l'aide « humanitaire » au camp républicain, qui née dès le début de la guerre. On l'a vu, le SRI focalise toutes les attentions du MLE, mais cela ne doit pas dissimuler le rôle des autres organisations d'aide. La situation née du pacte de non-intervention, pousse à une solidarité individuelle en faveur des républicains. Cette solidarité première est particulièrement bien représentée en France et en Suède, dont les exemples permettent de comprendre l'organisation de l'aide à l'Espagne républicaine dans les premiers mois de la guerre. Les besoins engendrés par le conflit, que cela soit à l'arrière ou au Front, sont différents, mais revêtent une importance capitale pour continuer la guerre et la gagner. C'est pour répondre à cette nécessité où la SIA se trouve d'apporter un soutien matériel important et surtout diversifié, que cette organisation met en place de nouvelles actions. Enfin, pour justifier l'orientation « humanitaire » de la SIA, il faut aussi prendre en compte les premiers désastres humains et « humanitaires » survenus dans le camp républicain que sont la

chute du Pays Basque et des Asturies, qui interviennent quelques mois seulement avant la création de la SIA.

### *a) L'organisation de l'aide à l'Espagne au début de la guerre : les exemples français et suédois.*

Dès le début de la guerre, la solidarité en faveur des républicains se met en place, en France, mais aussi en Suède, en Amérique du sud, en Angleterre. Cette solidarité est polymorphe, elle résulte de l'investissement d'organisations politiques, syndicales, cultuelles et culturelles. L'exemple de la France est particulièrement intéressant de ce point de vue et permet de mieux comprendre la structuration postérieure de l'aide « humanitaire » à l'Espagne.

La signature du pacte de non-intervention rend vite impensable un soutien militaire de pays « amis », notamment de la France, elle aussi dirigée par une coalition de Front Populaire, aux républicains espagnols. Le gouvernement Blum, pourtant favorable à ce que la France soutienne le gouvernement légitime, doit faire face à de violentes guerres de tendances au sein même de sa coalition, entre radicaux, socialistes et hors de celle-ci avec ses alliés communistes. Dès que la non-intervention française est décrétée, la CGT, qui vient de se réunifier avec la Confédération Générale du Travail Unitaire (CGTU) en mars 1936, va mener de grandes campagnes pour la levée de l'embargo français sur les livraisons d'armes à l'Espagne républicaine. Des entreprises veulent offrir aux armées gouvernementales des avions (Gnome et Rhône) des tanks (Renault). Pourtant ce sont des camions de vivres et une ambulance qui sont envoyés en Espagne[1]. Durant cette période, il n'est pas question uniquement d'envoi d'armes ou de solidarité militaire, mais aussi de solidarité « humanitaire » avec le peuple espagnol. La fédération CGT de la métallurgie, lance ainsi une opération « Une heure de travail pour l'Espagne », qui incite ses adhérents à donner l'équivalent d'une heure de salaire par semaine à un fond de solidarité. A Renault Billancourt, ce sont ainsi 164 000 francs qui sont récoltés en deux mois[2]. La CGT lance entre août 1936 et janvier 1937 trois souscriptions, qui recueillent en tout 5 350 000 francs, alors que dans le même temps, la Fédération Syndicale Internationale (FSI) récolte 8 700 000 francs. Au même moment, la CGT créée un Comité d'Accueil aux Enfants d'Espagne (CAEE, novembre 1936),

[1] Voir KERGOAT Jean, *La France du Front populaire*, La Découverte, Paris 2006, pp 194-195.
[2] Voir KERGOAT Jean, *Ibid.*

qui a pour but d'accueillir en France des enfants orphelins, séparés de leurs parents. Ce comité prend en charge également les enfants envoyés à l'étranger, à l'abri de la guerre. La CGT entraîne avec cette initiative la création de colonies d'accueil pour les enfants espagnols, proches de la frontière comme à Port-Vendres, Perpignan ou Sète, mais aussi plus éloignés, comme à Saint-Étienne ou Grenoble[1]. Ces initiatives syndicales complètent le travail des organisations politiques, PCF en tête.

Dans la mouvance communiste, ce sont essentiellement les organisations satellites du PCF, Union des Jeunes Filles de France (UJFF), Union des Femmes Françaises (UFF), SPFC, qui mettent en place une solidarité matérielle et « humanitaire » avec l'Espagne républicaine[2]. Collectes de lait pour les enfants espagnols, de vivres et de médicaments pour l'arrière, achats d'ambulances et de structures hospitalières de campagne pour le Front. L'organisation la plus active, le SPFC, récolte des masses importantes de vivres, de médicaments, de vêtements, ce qui permet l'affrètement d'un bateau en octobre 1936. Le SPFC envoie aussi des médecins, des infirmières, destinés au Front et à l'arrière. Dans le même temps, le PCF pèse de tout son poids à l'assemblée nationale pour faire lever l'embargo et est à la pointe de ce combat. Le mot d'ordre de levée de l'embargo, brandi par les communistes, se traduira par l'adoption du slogan « Des canons, des avions pour l'Espagne »[3]. La décision de l'IC de créer des Brigades Internationales, en septembre 1936[4], accroît le rôle militaire des communistes, occultant quelque peu le rôle « humanitaire » qu'ils jouent depuis le début de la guerre.

Les socialistes ne sont pas en reste par rapport aux communistes. Bien que le gouvernement Blum, socialiste, ait décidé de l'embargo, un certain nombre de militants partent vers l'Espagne pour intégrer les milices dans un premier temps, les Brigades Internationales dans un second. Le 1er décembre 1936, les membres de la Gauche révolutionnaire favorables à l'intervention, créent le Comité d'Action Socialiste Pour la Levée de l'Embargo (CASPLE, qui devient le CASPE au début de l'année 1937). Ce CASPLE a pour objectifs d'influer sur la direction de la SFIO pour faire lever

[1] En mai 1938, soit près de deux ans après le début de la guerre, on compte 47 colonies qui hébergent 2669 enfants dans toute la France, voir POGGIOLI Morgan, *Loc. cit.*, p 8.
[2] Voir VARIN Jacques, *Jeunes comme JC, sur la Jeunesse Communiste, Tome I, de 1920 à 1939*, Editions Sociales, Paris, 1975, pp 255-259.
[3] Voir POGGIOLI Morgan, « La CGT et la guerre d'Espagne (1936-1939) », dans *Les cahiers de l'institut CGT d'histoire sociale*, n° 102, Déc. 2007, pp 6-11.
[4] Sur la formation des Brigades Internationales, voir BENNASSAR Bartolomé, *Op. cit.*, p 146 ainsi que SKOUTELSKY Rémi, *Op. cit.*

l'embargo sur l'Espagne. Il est actif également dans la collecte d'argent destiné à l'achat de vivres et de médicaments[1].

L'attitude de non-intervention, qui scandalise les communistes, ne choque que peu les libertaires. Dans *Le Libertaire* du 11 septembre 1936, Lashortes, militant reconnu, fait même paraître un article intitulé « Bravo M. Blum », qui exhorte le prolétariat français à soutenir ses frères espagnols dans une solidarité de classe à classe[2]. Pour les libertaires, ce n'est pas aux gouvernements d'aider l'Espagne républicaine, mais aux prolétaires de secourir les « combattants de la liberté ». La non-intervention n'est donc pas vécue comme une trahison de la part d'un gouvernement que les anarchistes combattent depuis les grèves de juin 1936[3]. Le camp libertaire est même soulagé que cette décision ait été prise. En effet, les libertaires français considèrent qu'une aide directe de la part des gouvernements français ou anglais, internationaliserait le conflit et provoquerait une guerre européenne.

Après l'envoi de volontaires dans les milices libertaires du Front d'Aragon au tout début du conflit, le premier effort de solidarité qui ne soit pas de portée militaire consenti par les anarchistes est la création du CASDLPE. Le comité se fixe plusieurs objectifs : créer un réseau de Comités Anarcho-Syndicaliste (CAS) ; publication d'un journal, *L'Espagne antifascist ;* assistance aux combattants et aux civils victimes de la guerre[4]. Selon David Berry, les CAS avaient récolté au moment de la scission du CASDLPE en octobre 1936, près de 100 000 francs, tant dans les usines qu'auprès des syndicats, ou par le biais de collectes internationales (Etats des Amériques, Royaume-Uni…)[5]. Cet argent sert essentiellement à envoyer des colis alimentaires en Espagne pour les miliciens, mais permet aussi aux familles des combattants, de survivre. Ce n'est qu'avec l'apparition du CEL en octobre 1936 que les anarchistes français prennent toute leur part dans la solidarité « humanitaire » à destination de l'Espagne. La nature des dons souhaités par le CEL est indiquée dans *Le Libertaire* du 2 octobre, « vestes de cuir, pantalons de velours, sous-vêtements de laine, conserves, sucre, café, cigarettes, médicaments, pansements, gâteaux secs »[6]. Un rapport de police du 18 décembre mentionne la création du centre de ravitaillement des milices antifascistes d'Espagne au 203 de la rue d'Alésia dans le XIVème arrondissement de Paris. Le centre a pour but de

[1] Voir KERGOAT Jean, *Op. cit.*, p195.
[2] *Le Libertaire*, 11 septembre 1936.
[3] Voir BERRY David, *A History of the French Anarchist Movement, 1917-1945, Op. cit.,* pp 274-275.
[4] *Le Combat Syndicaliste* 14 août 1936.
[5] BERRY David « Solidarité Internationale Antifasciste : Les anarchistes français et la guerre civile d'Espagne » in SAGNES Jean et CAUCANAS Sylvie dir., *Les Français et la guerre d'Espagne* CREPF, Perpignan, 1990, p 80.
[6] *Le Libertaire*, 2 octobre 1936.

rassembler les vivres et les colis à destination de l'Espagne et d'en assurer l'expédition[1]. Ouvert sept jours sur sept de 9h à minuit, le centre n'entend récolter que des denrées alimentaires et des biens destinés à l'amélioration du sort des miliciens (cigarettes, papier à lettres). Des listes de souscriptions sont mises en place, comme au sein de la CGT ou du PCF, pour récolter de l'argent et financer le centre. Le CEL insiste aussi sur la nécessité d'envoyer des produits alimentaires. Les syndicats de l'alimentaire et les cigarettiers donnent du café, de la confiture, et 10 000 paquets de cigarettes[2]. Cette solidarité matérielle est à la base de l'activité du CEL. Une fois collectés, les colis sont envoyés en Espagne via Perpignan par des camions du CEL Perpignan. Le 1er janvier 1937 *Le Libertaire* publie le témoignage de Pierre Odéon, qui est chargé de convoyer ces camions jusqu'à Barcelone. Il indique que ce sont « cinq camions et une quinzaine de tonnes de marchandises diverses[3] » qui ont été acheminées dernièrement. Louis Lecoin, dans *Le cours d'une* vie, précise que ce sont environ cinq camions par semaine qui sont envoyés[4] en Espagne. L'aide des organisations politiques, communistes, socialistes, anarchistes ou syndicales à l'Espagne républicaine représente, à cause de l'embargo et si l'on excepte l'aide de l'URSS et dans une moindre mesure du Mexique, la majeure partie de l'effort de solidarité fourni en France, mais aussi à l'étranger.

En Suède, à titre de comparaison, la SAC, organisation anarcho-syndicaliste forte de 31 000 membres reprend le principe développé par la CGT française consistant à demander à ses adhérents de donner une heure hebdomadaire de leur travail en faveur de l'aide à l'Espagne. Elle récolte ainsi dans les premières semaines du conflit 310 000 couronnes suédoises, soit l'équivalent de 2 800 000 francs. De la même façon qu'en France, des comités de soutien à l'Espagne républicaine sont créés, associant les communistes du Vänsterpartiet Kommunisterna (Parti de Gauche Communiste) et les sociaux-démocrates du Sveriges Socialdemokratiska Arbetareparti (Parti Social-Démocrate des Travailleurs Suédois). Ils récoltent 8 millions de francs en près d'un an, entre juillet 1936 et mai 1937. Les Suédois envoient des vivres, des médicaments, des ambulances, assez pour affréter plusieurs bateaux à destination de l'Espagne. Un comité de femmes est même mis en place pour porter secours aux enfants. Ce comité finance deux colonies d'enfants, l'une en zone républicaine, l'autre en zone nationaliste pour prouver sa neutralité. Sur les 47 colonies d'accueil pour les enfants républicains

[1] Voir rapport du 18 décembre, CAC 20010216 ART. 92-119.
[2] Voir BERRY David, *A History of the French Anarchist Movement, 1917-1945, op. cit,* p 263.
[3] Voir ODEON Pierre, « Paris – Aragon et retour », dans *Le Libertaire* 1 janvier 1937.
[4] LECOIN Louis, *Le cours d'une vie*, Paris, 1965 (publié à compte d'auteur), p 154.

installées en France, onze sont financées grâce aux collectes suédoises[1]. La valeur totale des collectes provenant de Suède entre le début du conflit et la création de la SIA, est estimée à environ 30 millions de francs par John Anderson, secrétaire de la SAC[2]. On le voit, devant le pacte de non-intervention adopté par la majorité des pays européens, ce sont les organisations politiques et syndicales, ainsi que les individus, qui oeuvrent en majorité pour apporter un soutien matériel et humanitaire à l'Espagne.

A côté de cette aide qui répond à l'idéologie « politique » de soutien à la classe ouvrière espagnole et au gouvernement légitime, d'autres formes d'aides vont émerger, émanant de structures plus originales. Celle de la Croix Rouge, notamment de sa structure internationale, le CICR, est en fait attendue. Ce sont essentiellement des missions sur le terrain qu'organise la Croix Rouge, cherchant à signer des accords entre les deux camps belligérants pour évacuer des prisonniers, ou permettre aux femmes, aux enfants et aux adolescents non mobilisables de quitter les zones de combat. Cette volonté de neutralité, qui se fonde sur le respect des conventions internationales, pose de nombreux problèmes à la Croix Rouge. Elle se heurte bien souvent en effet à la violation, d'un côté comme de l'autre, de ces accords. L'octroi du statut de belligérant est en soi un problème de droit international qui brise toute les possibilités d'intervention réelles de la Croix Rouge et du CICR. En effet, si l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste reconnaissent *de facto* et *de jure*[3] le régime nationaliste installé à Burgos dès le 18 novembre 1936, la France et le Royaume-Uni ne reconnaissent le gouvernement nationaliste *de jure* que le 27 février 1939. Ces pays admettent certes qu'il existe bien une situation de guerre en Espagne, opposant deux camps. Le pacte de non-intervention qu'ils signent est de ce point de vue une reconnaissance *de facto* de l'existence de deux zones gouvernées par des régimes différents. Pourtant la France et le Royaume-Uni ne veulent pas reconnaître la légitimité du régime de Burgos *de jure*, et n'accordent ainsi pas le statut de belligérant aux troupes nationalistes. Cette non-reconnaissance du statut de belligérant est fondamentale pour limiter le conflit à

[1] Pour tout ce qui concerne l'organisation, la nature, la quantité de l'aide de la Suède à l'Espagne, voir IISG, CNT 87C et LÄTT Nisse, *En svensk anarkist berättar. Minnesbilder ur Nisse Lätt liv som agitator och kämpe för de frihetliga idéerna*, Minnesfond, Göteborg, 1993, traduction personnelle de Marianne Enckell.

[2] Voir IISG, CNT 87C.

[3] Reconnaître *de facto* (« de fait ») et *de jure* (« de droit ») signifie en droit international deux choses lorsqu'il s'agit d'un Etat.

> « En accordant la reconnaissance *de facto* un gouvernement constate que provisoirement le pouvoir sur un territoire occupé donné appartient à l'occupant. En passant à la reconnaissance *de jure*, ce gouvernement affirme que l'occupation est durable et qu'il n'existe aucune probabilité qu'elle se termine ; une telle situation prévaut quand le gouvernement légitime a cessé d'exister. »
>
> in WINGEATE PIKE David, *Op. cit.*, p175.

l'Espagne et faire en sorte qu'il ne s'étende pas à toute l'Europe. Considérer que le conflit oppose un gouvernement légitimement élu luttant contre des insurgés permet en effet aux deux démocraties de faire de cette guerre une affaire espagnole, qui ne concerne que le gouvernement républicain. De plus, si la France et le Royaume-Uni reconnaissaient Burgos, cela donnerait des droits, notamment en matière maritime, aux armées nationalistes. Dans une guerre civile, au vu du droit international, si un Etat reconnaît à chaque camp le droit de belligérance, il s'oblige à accorder à chacune des parties les droits et les devoirs d'une Puissance engagée, à savoir le bénéfice de la protection des lois et coutumes internationales en matière de guerre, définies par la Convention de la Haye de 1899[1]. C'est sur l'application des principes de cette conférence, avant l'adoption de la Convention de Genève de 1949, que se fonde l'action du CICR. Cet imbroglio juridique constitue donc un véritable frein à l'action de la Croix-Rouge sur le terrain et gêne l'intervention efficace de la seule organisation internationale humanitaire de l'époque[2].

L'aide au camp républicain émane essentiellement, on le voit à travers les exemples de la Suède et de la France, mais aussi avec les difficultés du CICR, d'organisations syndicales ou politiques. C'est donc une aide que l'on peut qualifier de « classe à classe », qui ne peut répondre qu'en partie aux besoins issus d'un conflit moderne. Concernant avant tout les combattants, elle doit cependant aussi prendre en compte l'arrière et les populations civiles. La réorganisation de cette aide, en vue de lui donner une efficacité réelle, correspond aux premières défaites des troupes républicaines dans le nord, en Cantabrie et au Pays Basque, à l'été 1937.

### *b) Les premiers temps de la guerre et la première catastrophe « humanitaire » de la guerre*

Dans une première phase de la guerre, les livraisons de vivres, vêtements médicaments, matériels sont réalisées de manière inorganisée, sans prendre réellement

[1] La première Conférence internationale de la Paix est convoquée en 1899 à La Haye à l'initiative du tsar Nicolas II de Russie. Son but est de "rechercher les moyens les plus efficaces d'assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable et de mettre avant tout un terme au développement progressif des armements". Vingt-six gouvernements sont présents à la séance d'ouverture le 18 mai 1899. La Conférence ne parvient pas à l'adoption d'un accord sur la limitation des armements, mais trois Conventions sont adoptées le 29 juillet concernant: le règlement pacifique des conflits internationaux, les lois de la guerre sur terre, et l'adaptation à la guerre sur mer de la Convention de Genève de 1864. Cette première conférence internationale créée en outre la Cour d'Arbitrage International de La Haye, qui a en charge la prévention des conflits armés. Elle est la base du droit de la guerre jusqu'à la seconde Guerre Mondiale.

[2] Pour tout ce qui concerne la reconnaissance du droit de belligérance, voir WINGEATE PIKE David, *Op. cit.* pp 171-177.

en compte les besoins des combattants et des populations civiles. En effet, sur le Front d'Aragon, par exemple, durant le premier hiver de la guerre, les soldats sont mal équipés et doivent se débrouiller pour trouver des vêtements chauds. Ceux qui sont envoyés par le biais de la solidarité internationale sont soit retenus à l'arrière, soit inadaptés au climat rigoureux de cette partie du Front. A Valence, la nourriture et notamment la viande ne manquent pas jusqu'à la fin de la guerre, alors qu'à Madrid, seuls les hôtels où descendent les étrangers sont suffisamment approvisionnés en vivres. Le « système D » et les rats deviennent le lot commun des combattants et des civils proches des lignes de combats[1].

Sur le Front, malgré les difficultés d'approvisionnement, les républicains révolutionnent la médecine militaire. Le chirurgien chef de l'hôpital de Barcelone, Josep Trueta, expérimente avec succès un nouveau traitement des blessures : ce n'est plus le blessé qui va au médecin, mais l'inverse. Cette intervention chirurgicale, la plus immédiate possible, directement sur le Front, permet une meilleure suture des lèvres de la plaie, qui quand elle s'accompagne d'une immobilisation et d'une mise au repos à l'arrière, débouche sur des résultats supérieurs en termes de survie que ce qu'il était commun de voir durant la première Guerre Mondiale. Même si les services médicaux sont désorganisés durant les premiers temps du conflit, si l'hygiène est médiocre, le matériel insuffisant, des innovations sont introduites qui constituent de véritables révolutions médicales. Outre celle du docteur Trueta, on signalera la mise en place d'unités de transfusion sanguine au Front, organisées par le docteur Duran-Jorda qui permettent une intervention immédiate des médecins. Ces unités de transfusion passent à la postérité avec le personnage du docteur canadien Norman Bethune, lorsqu'elles interviennent pour la première fois sur le Front madrilène le 23 décembre 1936[2]. Même si l'envoi de matériel médical étranger permet aux services médicaux républicains d'obtenir des résultats tout à fait significatifs en termes de guérison des blessés, les besoins alimentaires et vestimentaires restent importants pour les combattants. Avec le début de la militarisation des milices libertaires en octobre 1936, on cherche pourtant à mieux équiper les soldats républicains et à les rendre plus efficaces. Mais la question de l'intégration ou non des milices au sein d'une armée régulière, hiérarchisée, divise les miliciens, qui parfois refusent de combattre sous l'uniforme. Les témoignages disponibles qui concernent cet effort de militarisation montrent à quel point les

[1] HUGH Thomas, *La guerre d'Espagne, juillet 1936-mars 1939*, Robert Laffont, Paris, 1997, p 465.
[2] Voir HUGH Thomas, *Op. cit.*, p 424-425 et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, "Guerre et médecine, quel champs de recherche?", dans *Actes de la deuxième journée Guerre et médecine*,[ http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/guerre/journee2004/x00audoin.pdf ], (page consultée le 20 août 2008).

combattants libertaires, notamment les étrangers, sont réticents devant ce qui est considéré comme une reprise en main par l'Etat républicain[1]. On le voit, malgré une organisation des services sanitaires au Front, une tentative de militarisation des milices et de répartition de l'aide internationale, le camp républicain est encore très désorganisé lorsque arrive la première grande catastrophe humanitaire de la guerre, la chute du Front nord, des Asturies, de la Cantabrie et du Pays Basque.

Pour véritablement organiser et structurer une aide internationale efficace et assurer des actions « humanitaires » en direction des combattants et des civils, il aura fallu que le camp républicain subisse un grand traumatisme. Les événements qui vont agir comme un coup de fouet sont liés à la fin des enclaves républicaines du nord, aux combats violents qui permettent aux troupes nationalistes aidées par les corps d'armée italiens et allemands de contrôler la zone, à l'exode massif des Asturiens, des Cantabres et des Basques.

La zone républicaine est coupée en deux depuis le soulèvement de juillet 1936. Sont isolées du reste du territoire contrôlé par les républicains, les régions économiquement vitales des Asturies, prisées par les deux camps du fait de ses mines de charbon, de la Cantabrie et du Pays Basque, convoité pour ses mines de fer et son tissu industriel. Plusieurs éléments font de ces régions des cibles de choix pour les nationalistes : leur richesse industrielle, le fait qu'elles soient coupées du reste de l'Espagne républicaine. La donne nationaliste vient enfin interférer sur ces considérations : certains au pays basque, bastion du nationalisme indépendantiste en Espagne, voient en effet dans le conflit l'occasion d'acquérir l'indépendance. Il convient donc pour les nationalistes de contrôler cette région, puissante économiquement et qui exige une reprise en mains particulièrement musclée sur le plan politique.

C'est à partir de mars 1937 que commence l'offensive nationaliste dans le nord. Elle se termine en octobre, avec la chute des Asturies. Cet épisode joue un rôle décisif dans la prise de conscience des républicains concernant la nécessité d'une aide humanitaire bien structurée. Lors de la conquête par les nationalistes du Pays Basque, les avions de la Légion Condor se sont, on le sait, illustrés tristement en bombardant les villes de Durango, le 31 mars, et de Guernica, le 26 avril. Ces deux bombardements marquent l'opinion publique internationale[2], mais aussi les républicains, qui sont

[1] Voir GIMENEZ Antoine et les Giménologues, *Les fils de la nuit, souvenirs de la guerre d'Espagne*, L'insomniaque, Montreuil-Marseille, 2006, p 113-130.
[2] Sur ce point, voir PATTERSON Ian, *Guernica. Pour la première fois, la guerre totale*, Editions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2007.

démunis face à l'ampleur du désastre sanitaire et humain. Ils sont incapables, dans une zone en pleine offensive nationaliste, d'organiser des secours efficaces[1]. Si l'on ajoute à cela le fait que le 6 avril les nationalistes annoncent un blocus total des ports de la côte nord, qui concerne même les cargaisons de vivres, jusque-là autorisées à passer, l'on comprend mieux le désastre qui suit. Entre la chute du Pays Basque et celle des Asturies, ce sont 150 000 personnes qui quittent le nord de l'Espagne en bateau pour se réfugier sur la côté atlantique française, voire même jusqu'au Royaume-Uni[2]. Plus de la moitié ne font qu'un court séjour en France, puisqu'ils rejoignent la Catalogne en transitant simplement par l'Hexagone. Pourtant, c'est bien une catastrophe humaine qui touche les républicains. La présence de nombreux enfants parmi les évacués, la séparation d'avec leurs parents, leur accueil dans des colonies d'enfants, chez des particuliers en France, en Belgique ou au Royaume-Uni, marquent fortement les esprits.

La SIA, organisation à forte connotation idéologique et politique, ne se borne pas à des activités de propagande et de diffusion des idées libertaires sous couvert d'aide « humanitaire ». Elle réalise entre juin 1937 et février-mars 1939, un véritable travail de solidarité envers ceux qui souffrent, civils comme militaires. Elle supplée également nombre d'organisations, soit trop orientées politiquement et qui n'aident qu'une partie des victimes, proches de leurs idées (comme c'est la cas avec le SRI)[3], soit manquant d'efficacité par leur façon d'approcher la solidarité (le CICR en est le meilleur exemple). Pour mener à bien sa tâche, la SIA a besoin de structurer et de canaliser l'aide internationale, en Espagne même au moment de sa répartition, mais aussi en amont, au moment de récolter des dons. En effet, même si la gestion sanitaire s'améliore au Front et que l'approvisionnement en vivres peut suffire dans certaines zones de l'arrière, la répartition est loin d'être idéale. La chute du Front nord entre mars et octobre 1937 constitue de ce point de vue une première catastrophe humaine, avec les massacres de Durango et Guernica, l'exil de plusieurs milliers de personnes vers l'étranger, dont de nombreux enfants. Cet épisode démontre donc le manque d'organisation face à de telles tragédies du côté républicain.

[1] Voir HUGH Thomas, *Op. cit*, pp 470-481.
[2] Voir BENNASSAR Bartolomé, *Op. cit.*, 356-357.
[3] Les accusations de rétention de vivres envers le SRI, répétée plusieurs fois, même si elles ne sont pas avérées contiennent sûrement une part de vérité.

## Chapitre 5 :

## L'entrée de la SIA dans le jeu humanitaire.

Si l'on peut parler d'une véritable « entrée » de la SIA sur le plan de l'aide « humanitaire » dans le camp républicain, c'est parce qu'elle développe très rapidement après sa création en juin 1937, un effort sur le terrain afin de pallier le manque d'efficacité des organismes déjà en place, que cela soit pour des raisons politiques ou autres. La SIA est donc obligée par les circonstances de jouer pleinement son rôle d'organisation « proto-humanitaire ». Elle est confrontée de ce fait à une réalité du terrain qui est tout autre que celle qu'ont pu envisager la CNT et le MLE au moment de sa création. Dans un premier temps, la nouvelle organisation va se focaliser sur ses forces propres et mettre en place, avec les sections sanitaire et hospitalière, ainsi qu'avec l'action du service d'action sociale, un réseau de solidarité efficace sur toutes les zones où elle est présente. Dans un second temps, reléguant au second plan complètement son orientation idéologique, elle accepte de travailler en commun avec le SRI, et ce afin d'optimiser l'aide aux combattants et aux civils sur toute la zone républicaine.

### a) *L'action des services hospitaliers et sanitaires.*

Les sections hôpital et sanitaire de la SIA sont les premières à entrer en lice, tant au Front qu'à l'arrière. Sur le front, la prise en compte des besoins sanitaires est primordiale pour que le travail effectué soit efficace. La première action de la SIA consiste donc à être reconnue par l'Etat-major républicain dont le soutien est indispensable à son intervention. Pour ce faire, elle écrit au gouvernement central, qui réside alors à Valence, et aux autorités régionales catalanes représentées par la Généralité de Catalogne, afin de les informer de l'initiative qu'elle a prise de mettre en place des brigades de sauvetage au Front[1]. Ces brigades doivent assurer le transport des blessés des zones de combat à l'arrière, et apporter les premiers secours aux combattants. Elles sont composées de volontaires de la SIA, médecins, infirmières, brancardiers, qui sont épaulés par une ambulance par brigade[2]. Le nombre exact de ces brigades ne nous est pas connu, mais il doit être suffisamment important et leur action efficace, puisque le gouvernement de Valence se félicite de leurs interventions à

[1] Voir courrier du 30 juin 1937, IISG, CNT 64C.
[2] Voir IISG, CNT 64C.

plusieurs reprises entre juillet 1937 et novembre 1938[1]. Cette action sur le Front, se double d'une action à l'arrière en faveur des combattants. Ainsi une polyclinique spécialisée dans la rééducation des invalides de guerre est-elle mise en place à Jaén durant l'été 1937[2]. Cet établissement a pour but d'aider les combattants blessés, toutes tendances politiques confondues, et qui ne peuvent repartir au Front, à trouver un travail à la sortie de leur convalescence, par le biais du réseau de solidarité de la SIA. Un hospice pour les blessés de guerre est également créé à Gandía dans la région de Valence. Il accueille environ 80 anciens combattants. Enfin, la SIA gère en commun avec la CNT quatre hôpitaux militaires (appelés « hospitales de sangre » en espagnol) en Catalogne. Ces hôpitaux accueillent les combattants blessés au Front et évacués par les brigades de secours de la SIA. Leur approvisionnement est assuré par l'organisation, qui prend en charge aussi le transport des vivres et matériel qui y sont acheminés. De cette manière, la SIA peut garantir que les blessés ont une alimentation adaptée à leur état de santé[3].

En ce qui concerne l'aide des sections sanitaires et hospitalières aux civils, elle est surtout marquée par la constitution d'une brigade de volontaires équipés de matériel médical et de recherche pour porter secours aux civils victimes de bombardements[4]. La création de cette unité témoigne de l'ampleur du traumatisme résultant des bombardements de Durango et Guernica et répond à l'éventualité d'avoir encore à faire ce type d'intervention d'urgence.

La SIA met également en place dans les villes, essentiellement de Catalogne, où elle est présente[5], des services de médecine en direction des civils, avant tout tournés vers l'action sociale. Ainsi à Vich par exemple, c'est une quinzaine d'équipes, pour une population qui avoisine les 16 000 habitants, qui effectuent des tournées médicales dans les quartiers de la ville afin de s'enquérir des besoins des malades, blessés, ou personnes âgées. Ces équipes sont secondées par un dispensaire médico-pharmaceutique, qui délivre gratuitement des médicaments[6].

L'action menée par les services hospitaliers et sanitaires prend indéniablement en compte les besoins qui ont été constatés durant la première année de guerre, mais aussi les progrès qui sont inhérents à toute guerre. Les unités médicales mobiles créées

[1] Voir IISG, CNT 64C et IISG, CNT 87C.
[2] Voir IISG, CNT 64C.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] Des exemples sont donnés pour Vich, Manresa, Barcelone, Gérone, Figueres, Tarragone et Puigcerdá. Voir IISG, CNT 100B.
[6] La SIA précise bien, d'ailleurs, que l'ensemble de ses prestations médicales sont gratuites et qu'elles sont le fait de bénévoles et financées par l'aide internationale. Voir IISG, CNT 100B.

sur le front participent de ces avancées. Pourtant, ce n'est pas par l'action médicale que va se distinguer la SIA, mais bien plus par l'action sociale.

*b) L'action du service d'action sociale*.

C'est le service d'action sociale de la SIA qui effectue la plus grosse partie du travail de solidarité de l'organisation. Son action est multiple : envoi de colis pour les combattants et les civils, ouverture et gestion de lieux publics (« casa de dormir » qui correspondent à des foyers d'hébergement, restaurant du milicien, restaurants populaires…), mais aussi distribution de nourriture, de vêtements, de repas. Cette action sociale est large et dépend des sections locales qui l'organisent selon les besoins et les forces disponibles.

Dès le début, l'une des premières activités est l'envoi de colis au Front et à l'arrière. Cette action correspond à la nécessité de distinguer les besoins des combattants et des civils et de répondre à ceux nés de la guerre. Pour essayer de canaliser les dons venant de l'étranger et éviter l'envoi de colis inutiles[1], la SIA met en place des paquets standard de nourriture ou de vêtements avec des contenus adaptés aux besoins des combattants, des civils ou des enfants. Ce sont les donateurs qui choisissent eux-mêmes la nature du colis qu'ils vont constituer et donc la catégorie de bénéficiaires qui seront concernés. La constitution de ces colis est l'un des volets par lesquels la SIA a fait la preuve de son efficacité. Faciles à transporter depuis l'étranger, ils transitent également aisément en Espagne, depuis les centres de stockage vers les destinataires. L'un des autres avantages que comporte ce type d'action met en jeu la question de la conservation. En effet, les colis ne contiennent que des aliments de première nécessité, hautement nutritifs et qui ont une longue durée de conservation[2]. Ce système de colis standard rationalise donc l'aide alimentaire et lui donne une plus grande efficacité. De la même façon, des envois standard de vêtements sont mis en place, le contenu changeant selon les saisons, le sexe, l'âge et la distinction combattant/civil[3]. L'organisation de ce service des « paquets » s'organise autour de trois principes : recevoir, transporter, distribuer. Pour recevoir, la SIA met en place quinze centres de collecte, qui

[1] Un sympathisant anglais envoie ainsi deux caisses de champagne et de caviar pour que les combattants fêtent noël 1937, alors que beaucoup manquent de vêtement ou de pain. Voir IISG, CNT 101D.
[2] Pour exemple, l'un des colis standard destiné au Front contient 1 kilo de riz, 1 kilo de sucre, 1 kilo d'haricots, 1 kilo de pâtes et un colis destiné à un enfant contient 6 boites de lait concentré en plus. Voir IISG, CNT 101D.
[3] Un colis pour un combattant durant l'hiver, se compose d'un manteau, d'une écharpe et d'un pull. Celui qui est destiné à un enfant l'été, contient deux chemises, des sandales et un short. Voir IISG, CNT 101D.

réceptionnent autant les dons locaux qu'internationaux[1] et qui les répartissent ensuite en fonction des besoins. Le transport est à la charge des groupes locaux et s'effectue le plus souvent en camion, propriété soit de l'organisation, soit de la CNT, soit d'un particulier. Dans ce dernier cas, la SIA dédommage le possesseur du moyen de transport en fonction d'un barème basé sur la distance kilométrique. Enfin, la distribution s'effectue selon le lieu de réception : si les destinataires sont au Front, c'est le commissaire politique de la brigade, informé préalablement par la SIA qui répartit les colis. Si les destinataires sont à l'arrière, ce sont les groupes locaux qui font ce travail. Pour intensifier son aide aux combattants, la SIA met aussi en place fin 1937, une section du combattant, chargée plus spécifiquement de la prise en compte des besoins des soldats. Cette section reprend la gestion des colis destinés au front, et se charge de recruter de nouveaux membres, afin de pouvoir densifier son champ d'intervention[2]. C'est aussi elle qui met en place des campagnes internationales pour l'envoi de livres et de plumes aux « soldats de la liberté », afin qu'ils puissent à la fois « forger la révolution avec leur fusil et la société future avec leurs plumes[3] ».

Outre la gestion de ce service des paquets, les sections locales développent un grand nombre d'activités sur place. Ainsi, à Vich et Ausona, à l'automne 1937, ce sont des déjeuners pour les enfants qui sont servis tous les jours entre 8 et 9 heures. Devant le succès de cette initiative, le conseil national de la SIA demande à l'ensemble de ses sections de mettre en place de telles distributions sur l'ensemble du territoire républicain[4]. En parallèle, des « casas de dormir » sont créées un peu partout, à Valence, Barcelone, Jaén, Tarragone, pour permettre aux combattants en permission dans ces villes, ou aux réfugiés d'autres régions d'Espagne qui fuient les combats, de s'abriter. Rien qu'à Valence il existe neuf établissements de ce type, qui peuvent accueillir près de 500 personnes[5]. La création de ces établissements correspond à un besoin. Face aux déplacements de populations qui fuient les combats et l'avancée des troupes nationalistes, les grandes villes de la zone républicaine voient un nombre croissant de réfugiés arriver. Lorsque les structures en place et la solidarité locale n'arrivent plus à absorber ce flux, la création de nouveaux centres est indispensable, d'où l'institution de ces « casas de dormir ». Assez similaires, les restaurants populaires se chargent de

[1] Ces centres sont situés à : Port-Bou, Gérone, Barcelone, Tarragone, Lérida, Castellon, Valence, Alicante, Carthagène, Almeria, Cabeza del Buey, Jaén, Albacete et Madrid Il est intéressant de remarquer que certains centres (ceux d'Albacete, Cabeza del Buey, Madrid), sont situés très proche de la ligne de Front. Voir IISG, CNT 64C.
[2] Voir IISG, CNT 64C.
[3] Voir *Le Libertaire* 18 novembre 1937.
[4] Voir IISG, CNT 64C.
[5] *Ibid.*

préparer et distribuer des repas. Situés dans des localités où l'influence de la SIA est forte, ils permettent aux réfugiés et aux combattants en permission de manger et d'avoir un lieu d'accueil de jour, les « casas de dormir » ne fonctionnant que la nuit. Celui de Valence sert environ 600 repas par jour, celui de Murcie 400, ceux de Puigcerdá, la Seu d'Urgell et de Prat de Llobregat 200.

Début 1938, la SIA gère dans toute la zone républicaine, sept restaurants populaires (Valence, Murcie, une ville indéterminée, Prat del Llobregat, Puigcerdá, la Seu d'Urgell, Andujar), trois auberges (Onteniente, Godella et une ville indéterminée), trois restaurants du milicien (un à Valence et deux à Barcelone), deux ateliers de confection (Manzanares et une ville indéterminée), quatre refuges pour sans abris (tous à Valence), un hospice pour blessés de guerre (Gandía), une vingtaine de « casa de dormir » (neuf à Valence, huit à Barcelone, une à Jaén, deux à Tarragone)[1]. Ces différentes actions, permettent à la SIA d'être considérée comme une organisation de solidarité qui compte en Espagne. L'entrée dans le champ de l'humanitaire achève de transformer la SIA en véritable organisme d'aide et de secours aux victimes de la guerre dès l'automne 1937. L'organisation en partenariat avec le SRI de deux campagnes : celle de l'hiver 1937-1938 et celle qui est intitulée campagne pour les enfants, toujours lors du deuxième hiver du conflit, permet de mesurer combien la SIA est désormais détachée de la logique idéologique qui a entraîné sa création

### *c) Les campagnes nationales communes avec le SRI.*

Les premiers temps de la SIA sont marqués par une action propre, qui vise à l'implanter dans le paysage des organisations d'aide et de secours en Espagne. Pourtant, très vite, ses dirigeants et ses militants se rendent compte que vouloir n'est pas pouvoir et que si la SIA veut véritablement aider les victimes de la guerre, il faut augmenter sa visibilité et le nombre de ses actions. Pour cela, il n'y a pas, dans le contexte de la guerre, d'autre solution que de s'allier avec l'ennemi, celui dont l'action a soulevé l'indignation des militants libertaires, celui que la SIA devait affaiblir car il servait à alimenter économiquement le PCE, le SRI. Ce revirement du positionnement de la SIA par rapport à l'organisme de solidarité des communistes marque un tournant dans son activité et son orientation. Malgré les antagonismes politiques, malgré les journées de mai à Barcelone, le secrétariat de la SIA et l'organisation dans son ensemble font le

[1] Pour les listings des établissements de la SIA, excepté les colonies d'enfants, voir IISG, CNT 64C, 100B et 100F.

choix de s'allier avec le SRI pour apporter une aide efficace à ceux qui ont le plus besoin d'aide.

C'est une circulaire de la CNT, adressée à ses sections locales, qui fait pour la première fois mention, le 13 octobre 1937, de l'organisation d'une campagne d'hiver en commun avec le SRI et de son plan général.

> « Sur proposition du commissariat général de l'armée et du Front Populaire Antifasciste, est constituée pour une durée déterminée, la « commission nationale pour la campagne d'hiver » […] qui doit trouver et arranger des possibilités matérielles pour l'acquisition de vêtements et d'autres habits pour les combattants[1].»

Cette commission nationale pour la campagne d'hiver est constituée de représentants du Front Populaire Antifasciste, du commissariat général de l'armée, du Front populaire de Catalogne, des sous-comités nationaux qui résident dans la zone Centre-Levant-Sud et des comités nationaux du SRI et de la SIA. Cette commission nationale est chargée de résoudre les problèmes et de gérer les grandes lignes de la campagne. Au sein même de cette commission, la SIA et le SRI forment un comité exécutif, qui est le véritable maître d'œuvre de la campagne. En effet, c'est ce comité qui coordonne les actions sur le terrain et qui supervise la collecte, le stockage et la distribution de tout ce qui parvient à la commission. Peu de temps après la création de la SIA, les actions qu'elle mène sur le terrain l'ont donc imposée comme la seule organisation de solidarité, avec le SRI, capable de gérer une campagne nationale. Il y a sans doute aussi une part de logique politique dans cette subite consécration : on ne veut pas mécontenter la CNT, qui demeure une force importante. Il n'en reste pas moins que la SIA est considérée par tous comme une organisation de solidarité et non pas comme un sous-marin du MLE. Pour preuve, dans le comité exécutif, les tâches sont réparties de manière égalitaire, l'organisation de l'aide à la SIA, celle de la propagande au SRI et une coresponsabilité en ce qui concerne les achats, la récupération et la confection de vêtements[2]. Cette participation aux côtés des communistes à la campagne d'hiver fait bien débat pendant quelque temps au sein de la SIA. Mais les conclusions du conseil national démontrent bien quel rôle la SIA veut jouer dans l'organisation de la

[1] IISG, CNT 36B, « A propuesta del comisario general del ejército y del Frente Popular Antifascista, se constituye por un espacío determinado de tiempo la "comision nacional para la campaña de invierno"[…] que debe buscar y agenciar disponibilidades materiales para la adquisición de ropas y otras prendas de vestir para los combatientes. »

[2] Pour tout ce qui concerne la campagne d'hiver 1937-1938, voir IISG, CNT 36B.

solidarité[1]. Il faut croire en tout cas que cette campagne connaît un certain succès car dès mars 1938, le conseil national de la SIA se félicite de la bonne marche des différentes initiatives prises à cette occasion et du bénéfice que la SIA a pu en tirer. Il recommande même la préparation d'une seconde campagne d'hiver, dans les mêmes termes que la précédente, afin qu'elle commence début novembre 1938[2].

En mars 1938 commence donc une autre campagne en commun avec le SRI, la campagne pour les enfants. Cette nouvelle campagne nationale, lancée à l'initiative du ministère de l'instruction publique et de la santé, dirigé par le communiste, directeur de l'organe du PCE *Mundo Obrero,* Jesús Hernández Tomás, entend reprendre le même type d'organisation que celui qui a mené au succès de la première campagne d'hiver. Dans un premier temps, le ministère inclut d'office la SIA dans le comité d'organisation avec le SRI. Le conseil national, par la voix de Lucía Sanchez Saornil, doit rappeler au ministre que c'est à la SIA de décider si elle désire participer ou non à cette initiative. Mais elle confirme dans le même courrier que l'organisation y participera bien avec le SRI[3]. Celle-ci est menée durant le printemps 1938 dans l'ensemble des localités où sont présents le SRI ou la SIA. Elle a pour but de récolter des denrées alimentaires, lait, chocolat, compléments alimentaires, destinés aux enfants espagnols ainsi que des vêtements et du matériel scolaire. Les répercussions de cette initiative se retrouvent jusqu'en France et au Royaume-Uni, avec de vastes campagnes de collectes mises en œuvre par le SRI et les sections de la SIA[4]. En Espagne, cette unité d'action SRI-SIA se concrétise par l'organisation commune d'une journée de l'enfant, le 24 mars 1938 dans les villes de la zone républicaine, avec des animations pour les enfants, des spectacles, des concerts par les écoliers, tout ce qui pourrait faire oublier la guerre un court moment[5]. Ainsi à S'Agaró, petit village catalan proche de San Feliu de Guixols, une grande fête est organisée par la SIA et le SRI pour les blessés de l'hôpital militaire. Elle inclut des animations pour enfants afin de fêter dans le même temps la journée de l'enfant[6].

Au début de l'existence de la SIA, ces campagnes communes avec l'ennemi communiste étaient impensables. Mais face à la détresse et aux besoins, elles se sont

[1] La circulaire n° 29 de la SIA espagnole, envoyée à toutes les sections internationales indique que « devant la nécessité d'aider les combattants et devant la possibilité d'avoir autant d'importance que le SRI dans cette campagne, il a été décidé d'accepter ce travail en commun, qui ne peut qu'apporter du réconfort à nos vaillants combattants de la liberté ». IISG, CNT 50B.
[2] Voir IISG, CNT 50B.
[3] Courrier du 18 mars 1938, IISG, CNT 50B.
[4] Voir *Le Libertaire*, 23 juin 1938.
[5] Voir IISG, CNT 50B.
[6] Voir annexes, document IV.

imposées comme un moyen de soulager la souffrance et de donner une autre dimension aux actions de solidarité. S'il fallait noter un évènement notable dans l'évolution de la SIA, ce serait l'existence de ces campagnes communes, qui semblent se dérouler sans véritable problème, avec le SRI.

En un an, la SIA s'est donc imposée comme une véritable organisation « humanitaire ». Ses sections hospitalière et sanitaire mènent un vrai travail sur le terrain, réparant les effets de la guerre, tant au Front qu'à l'arrière. La section d'assistance sociale essaie pour sa part d'améliorer les conditions de vie des combattants et des civils, en se substituant parfois au rôle de l'Etat républicain, en proposant des repas ou des lieux d'hébergements. La SIA se rend aussi compte que si elle veut être vraiment efficace dans son action, il faut qu'elle laisse de côté les divergences idéologiques qui ont amené à sa création. Elle s'allie donc avec l'ennemi de toujours, le SRI. Avec la guerre, l'idéologie est bousculée, et c'est pour répondre à la nécessité de soulager ceux qui souffrent que se forme vraiment la SIA en tant qu'outil de solidarité et d'aide. La guerre joue un rôle important dans cette évolution, et les besoins qui en découlent permettent de mettre en évidence les changements majeurs qui affectent la SIA, qui passe d'une organisation désireuse de développer ses actions de solidarité sur des bases idéologiques, à une véritable organisation d'aide. C'est aussi dans la guerre et le besoin que la SIA met en place sa plus importante action : la création et la gestion de colonies d'enfants.

## Chapitre 6 :

## Les colonies d'enfants, vitrines de la SIA.

Les colonies infantiles ne sont pas des créations ni des inventions de la SIA. Elles apparaissent dès le début de la guerre, lorsqu'il faut gérer l'évacuation d'enfants des zones de combat vers l'arrière. Parfois séparés de leurs parents, ces enfants sont regroupés dans des colonies, gérées par le gouvernement central, la généralité de Catalogne ou des organisations politiques et religieuses (au Pays Basque). C'est surtout après l'évacuation de la zone nord et la catastrophe humanitaire qu'entraîne l'occupation par les nationalistes des Asturies, de la Cantabrie et du Pays-Basque, que

ces colonies se développent[1]. Ne voulant pas être en reste sur ce front, la SIA va s'investir dans cette mission et créer ses propres colonies infantiles. A côté de la nécessité sociale qui pousse à la construction de ces lieux d'accueil, il existe pour la SIA une véritable nécessité politique à vouloir afficher son investissement et ses réalisations sur ce point précis de l'aide à l'enfance. En effet, le mouvement libertaire, en voulant détruire l'oppression et la domination, a toujours accordé une place importante à la réflexion sur le système éducatif et la pédagogie. En Espagne, dans la lignée de Francisco Ferrer et de son Escuela Moderna, ainsi que des expériences qui les ont précédés, les libertaires tentent de mettre en pratique les principes de la « pédagogie libertaire », notamment dans les colonies infantiles de la SIA.

### *a) La pédagogie libertaire.*

En créant des colonies d'enfants et des lieux d'accueil, la SIA répond à une demande bien réelle, tout comme avec les actions de ses sections d'assistance sociale, hospitalière et sanitaire. Une différence essentielle sépare toutefois ces deux champs d'intervention : l'activité des sections que l'on vient d'énumérer a conduit, on l'a vu, à un effacement progressif de la dimension idéologique libertaire. La création de colonies au contraire permet à la SIA d'afficher sa spécificité. En effet, en fondant des colonies infantiles et en y assurant à la fois gestion matérielle et gestion pédagogique, la SIA peut espérer y appliquer les principes de la pédagogie libertaire[2]. En Espagne, cette pédagogie repose essentiellement sur les principes de l'Ecole Moderne prônés par le libertaire Francisco Ferrer, mais aussi sur de nombreuses expériences pédagogiques menées en France, en Allemagne, aux Etats-Unis ou au Royaume-Uni. On comprend donc que la SIA ait voulu faire de son action en faveur de l'enfance le fer de lance de son activité de solidarité en Espagne.

L'intérêt des libertaires pour l'éducation n'est pas neuf. En effet ils ont toujours considéré l'instruction comme un facteur révolutionnaire déterminant, car la

[1] Voir BENNASSAR Bartolomé, *Op. cit.*, pp 382-400 et sur les enfants espagnols pendant la guerre, MARQUES Pierre, *Les enfants espagnols réfugiés en France : 1936-1939*, P.Marqués, 1993.

[2] Le mouvement libertaire, dans sa volonté d'émanciper l'être humain, a toujours apporté une grande attention aux systèmes éducatifs et aux pédagogies alternatives. Pour ce qui concerne ces pédagogies alternatives, voir les nombreux ouvrages traitant du sujet, dont FERRER Sol, *La Vie et l'œuvre de Francisco Ferrer*, Fischbacher, Paris,1962, FREINET Célestin, *Pour l'école du peuple*, Maspero, Paris, 1968, MENDEL Gérard, *Pour décoloniser l'enfant*, Payot, Paris, 1971, NEILL Alexander Sutherland, *Libres Enfants de Summerhill*, Editions La Découverte, Paris, 1989, SCHMID Jakob Robert, *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire*, Maspero, Paris, 1971.

« révolution doit se faire dans les hommes avant de se réaliser dans les choses[1]». C'est ainsi que des penseurs et pédagogues, libertaires ou non, tels que Proudhon, Robin, Faure, Ferrer, Neill, émettent l'idée d'une éducation intégrale, qui remettrait l'enfant et ses capacités au cœur des enseignements. Le principe qui guide l'éducation intégrale est celui du développement de toutes les possibilités d'une personne, la préparant aussi bien au monde de la pensée qu'à celui du travail. Elle est, bien entendu, égale pour tous, mixte et laïque. Ce doit être grâce à la lumière de la raison et de la science, par l'observation des faits dans un milieu dépourvu de coercition, que l'enfant doit aller de découverte en connaissance. Le premier de ces pédagogues est Paul Robin, qui essaie de mettre en pratique dans l'orphelinat de Cempuis dont il est directeur de 1880 à 1894, une éducation répartie en trois modules : éducation physique, éducation intellectuelle, éducation morale. Cette première initiative définit les principes de l'éducation intégrale et influence durablement toute la pédagogie libertaire. A Cempuis, l'éducation physique porte sur environ un tiers du temps de l'enfant et en 1885, on y pratique la natation (dans la piscine de l'école construite par les élèves), la gymnastique (agrès, barres parallèles), boxe sans combat, la canne, le saut, le grimper, la course, le lancer et l'équitation. L'éducation intellectuelle évolue en fonction de l'âge de l'enfant. Jusqu'à douze ans, l'enseignement est spontané, c'est-à-dire que toutes les possibilités sont offertes mais non imposées. L'enfant passe par une série d'ateliers où il a la possibilité de s'initier aux principes de base de nombreux métiers manuels. La première étape de l'apprentissage intellectuel consiste à observer son environnement et ensuite à le compléter dans les livres. Jusqu'à douze ans, l'enfant évolue à sa guise entre salles de classe et ateliers. Ce n'est qu'après qu'il approfondit l'étude d'un métier manuel défini. L'éducation morale, quant à elle apprend à l'enfant à développer son esprit critique et à ne jamais accepter quoi que ce soit sans y avoir réfléchi abondamment et y avoir apporté son accord. Elle est basée aussi sur le respect mutuel entre maître et élève, qui prédétermine l'ensemble de la pédagogie de Robin[2].

Après Robin, d'autres expériences, plus ou moins couronnées de succès, voient le jour en Europe. En 1904, le conférencier anarchiste français Sébastien Faure fonde l'école de « La Ruche » à Rambouillet, qui dure jusqu'à l'hiver 1917 et applique les principes de l'éducation intégrale, en les adaptant à l'idéologie libertaire : refus des classements, des notes, égalité entre l'ensemble des membres de la communauté

[1] MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France, TI, Des origines à 1914*, Maspero, Paris, 1975, p 349.
[2] Pour les méthodes éducatives mises en place à l'orphelinat de Cempuis, voir BREMAND Nathalie, *Cempuis : une expérience d'éducation libertaire à l'époque de Jules Ferry, 1880-1894*, Editions du Monde libertaire, Paris, 1992.

éducative. De 1919 à 1930, quatre écoles libertaires accueillant chacune 600 élèves dans la région de Hambourg sont créées. Au Royaume-Uni, le pédagogue Alexander Sutherland Neill créé l'école de Summerhill en 1921 et Célestin Freinet, initiateur d'une méthode éducative qui continue d'être appliquée dans des centaines d'écoles, ouvre son école de Vence en 1935. Toutes ces expérimentations, qu'elles soient l'œuvre de libertaires (Sébastien Faure, écoles libertaires d'Hambourg) ou non (A.S Neill, Célestin Freinet) nourrissent la pédagogie libertaire.

Francisco Ferrer i Guàrdia est pédagogue et libertaire. Il crée en 1901 à Barcelone une école inspirée de la pensée libertaire et des expérimentations pédagogiques qu'il a pu entrevoir lors de divers voyages en Europe : l'Ecole Moderne. Comme l'orphelinat de Cempuis et « La Ruche », elle est mixte. La coéducation des sexes représente une innovation particulièrement audacieuse en Espagne, pays latin et très chrétien. L'Ecole moderne est aussi laïque. Son fondateur évite cependant d'utiliser cet adjectif : d'une part, pour ne pas entrer immédiatement en conflit avec les autorités ecclésiastiques toutes puissantes ; d'autre part, parce qu'il condamne la fausse neutralité de l'école républicaine dominée par l'Etat. Comme tous les pédagogues libertaires, il se méfie autant des prêtres que des "hussards noirs de la République" bourgeoise. Depuis son séjour en France, l'influence des uns et des autres lui paraît également pernicieuse. Il répète avec insistance : « Dans cette école, il ne faudra glorifier ni Dieu, ni patrie, ni rien[1].» Il prône une éducation rationnelle, voire rationaliste, et on lui reproche quelquefois de donner une part trop grande à la science :

> « Notre enseignement n'accepte ni les dogmes, ni les usages, car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences des phases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par des faits, des théories ratifiées par la raison, et les vérités confirmées par des preuves certaines. L'objet de notre enseignement est que. le cerveau de l'individu doit être l'instrument de sa volonté. Nous voulons que les vérités de la science brillent de leur propre éclat et illuminent chaque intelligence, de sorte que, mises en pratique, elles puissent donner le bonheur à l'humanité, sans exclusion pour personne par privilèges odieux[2].»

A L'Ecole moderne, les enfants jouissent d'une grande liberté de parole et de mouvement. Ils étudient pour leur plaisir, selon leur rythme, dans une ambiance sereine

[1] FERRER Sol, *Op. cit.*, p 21.
[2] *Ibid.*, p 18.

d'où est exclue toute forme de compétition. Il n'y a d'ailleurs ni examens ni classements, ni récompenses ni punitions. Le travail collectif, discrètement encouragé, se traduit par la constitution de petites équipes hétérogènes qui développent l'esprit de solidarité : les plus grands se doivent d'épauler les plus petits, les plus doués d'aider ceux qui le sont moins. Pour personnaliser ce soutien et affermir le sens des responsabilités, ces équipes sont elles-mêmes fractionnées en couples d'enfants. Les collaborateurs de Francisco Ferrer interviennent le moins possible, laissant aux élèves le soin de faire le premier pas et de les solliciter. Leurs relations sont basées sur le respect mutuel et la cordialité. Les cours, vivants et variés, ne durent jamais plus d'une heure; ils se déroulent souvent sous la forme de dialogues plus ou moins improvisés et alternent avec des travaux pratiques. Une grande place est aussi accordée aux activités manuelles (jardinage, nettoyage, bricolage), à l'éducation physique, à la musique et aux excursions. Cette « Escuela Moderna » fonctionne jusqu'à sa fermeture en 1906, alors que Ferrer est accusé d'avoir participé à la tentative d'assassinat contre le roi Alphonse XIII. Après la fermeture de l'Ecole Moderne, Ferrer tente de la rouvrir, mais il est condamné et dénoncé comme l'instigateur de la Semaine Tragique[1] qui se déroule à Barcelone et dans les villes de Catalogne du 26 juillet au 2 août 1909. Pendant cette semaine, la grève déclenchée contre la politique coloniale de l'Espagne au Maroc dégénère en émeutes, qui vont jusqu'à brûler des églises. La répression est brutale, plus de 2 000 personnes sont arrêtées et cinq sont condamnées à mort, dont Francisco Ferrer, accusé d'avoir été à l'origine des émeutes. Cette condamnation soulève l'indignation partout dans le monde et des manifestations sont organisées pour exiger sa libération. Pourtant Ferrer est exécuté le 13 octobre 1909 au château de Montjuïc.

Cette tradition pédagogique est un élément qui marque fortement le courant libertaire, notamment en Espagne, où l'œuvre de Ferrer est perpétuée grâce à la création d'écoles rationalistes et d'athénées libertaires. Les colonies que crée la SIA sont donc des opportunités pour perpétuer ce mouvement et mettre en pratique à une échelle importante les principes de la pédagogie libertaire.

*b) La création des colonies, une nécessité « humanitaire » et politique.*

Ce que l'on appelle génériquement les « colonies » reflètent une réalité multiple. En effet, la SIA met en place plusieurs lieux d'accueil, avec des vocations différentes :

[1] Voir LORENZO César Marcel, *Op. cit.*, pp 47-52.

colonies, jardins d'enfants, garderies, écoles, « granjas-escuelas »[1]… Ces différents lieux ne répondent pas aux mêmes besoins, ni n'accueillent les mêmes types d'enfants. Par exemple, les garderies sont mises en place exclusivement pour les enfants évacués de la zone nord, et dont on ne sait pas où sont les parents. Ils sont officiellement en transit dans ces « colonies » et leurs effectifs fluctuent énormément. Les jardins d'enfants sont destinés à accueillir les enfants en bas âge dont les parents travaillent dans la même ville. C'est ce que l'on appellerait aujourd'hui une école maternelle. Les colonies à proprement parler, sont à la fois des internats scolaires pour les enfants de militants partis au Front, mais aussi des orphelinats[2] pour des enfants évacués des zones de combat. Enfin, les « granjas-escuelas », sont des colonies qui ont vocation à donner une formation agricole à leurs pensionnaires.

Les premières colonies de la SIA voient le jour à l'été 1937 pour accueillir les enfants évacués du Pays-Basque, des Asturies et de Cantabrie, qui après être passés par la France reviennent pour certains en Catalogne. Cette arrivée massive de réfugiés, et l'impossibilité pour les autres organisations de solidarité et le gouvernement d'absorber tout ce flux de petits réfugiés, obligent la SIA à fonder ses premières colonies et lieux d'accueil pour enfants. Ce sont les garderies Euzkadi et Vasconia, aux numéros 10 et 14 de l'avenue Pearson et la garderie des Asturies au 3 rue Providencia[3] à Barcelone. Les noms mêmes de ces garderies reflètent l'origine de leurs petits pensionnaires. Elles sont installées dans des villas réquisitionnées par la CNT et appartenant à des familles ayant fui la ville au début de la guerre. Leur gestion est donnée à la SIA par la CNT en août 1937, pour organiser à Barcelone des colonies infantiles au plus vite afin de suppléer l'activité de la Generalitat de Catalunya. Comme pour le reste de ses activités de solidarité, l'évacuation des régions du nord détermine fortement l'engagement ultérieur de la SIA en faveur des enfants.

Si elles répondent à des besoins nés de la guerre, ces colonies de la SIA tentent pourtant aussi de remplir un rôle politique au sein de la société espagnole. La manière dont se créent les lieux d'accueil et le profil des enfants qui y entrent éclairent le rôle qu'entend donner la SIA à ces structures. Si elle accepte dans un premier temps, dans la nécessité née de l'urgence de l'évacuation de la zone nord, des enfants venus de tous horizons géographiques et politiques, elle ne construit plus, après cet évènement, son réseau de colonies dans la précipitation. Le rapport sur la constitution du « hogar-

[1] Voir GODICHEAU François, *Les mots de la guerre d'Espagne*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2003.
[2] Pour tout ce qui concerne le rôle des différents établissements pour enfants de la SIA, voir IISG, CNT 100B.
[3] Voir IISG, CNT 100B.

escuela » de Puigcerdá donne de précieux renseignements sur ce point. On voit comment la SIA constitue un tel lieu d'accueil, mais aussi pourquoi. En date du 30 octobre 1937, ce document détaille les attentes de la SIA en ce qui concerne le lieu d'accueil en lui-même, le personnel nécessaire, les coûts mensuels, le nombre d'enfants pouvant être accueillis, les étapes devant être suivies pour constituer ce nouvel outil de la SIA. Dans un premier temps c'est le comité local de la SIA qui signale au conseil régional la possibilité d'installer un centre d'accueil dans sa localité. A la suite de cette suggestion, ce conseil envoie une commission afin de vérifier la faisabilité de la chose. Sur place elle visite le bâtiment pressenti, ses dépendances et estime la capacité d'accueil. En fonction de cette visite elle évalue les coûts globaux de gestion. La fonction de cette commission est donc d'émettre un avis sur l'opportunité ou non d'implanter un nouveau lieu d'accueil. Dans le cas de Puigcerdá, le groupe local de la SIA a envisagé d'installer un « hogar-escuela » dans une villa abandonnée par son propriétaire, au bord du lac artificiel de la ville. La commission après sa visite présente un rapport général estimant la capacité d'accueil à une cinquantaine d'enfants et le coût de gestion mensuel à 8 215 pesetas. Dans cette somme sont compris les frais de chauffage, d'achat de nourriture, de vêtements, de matériel sanitaire ou pédagogique ainsi que l'emploi d'un directeur, une institutrice, un pédiatre, une infirmière, un cuisinier, une aide cuisinière, une lavandière et deux femmes de chambre, soit un personnel total de neuf personnes pour encadrer une cinquantaine d'enfants. Même si cette colonie de Puigcerdá, à la frontière avec la Cerdagne française, se constitue dans l'urgence pour accueillir les enfants évacués du nord, la SIA attache une grande attention à son organisation. La colonie doit être conçue pour que le centre puisse continuer son activité au-delà de la crise à laquelle il doit faire face[1]. Pour assurer cette pérennité et parce qu'elle n'a pas la capacité de financer et superviser l'accueil d'un nombre trop important d'enfants, la SIA ne traite que les demandes émanant de syndicats (CNT), de groupes (FAI) ou de militants libertaires. Cette nécessité d'appartenance au mouvement libertaire n'est pas surprenante. La SIA joue son rôle d'organisation de solidarité mais est réaliste et favorise un corporatisme libertaire dans l'aide qu'elle apporte aux enfants, contrairement à ce que l'on a pu voir pour les autres actions de solidarité. Comme elle n'a pas la capacité d'accueillir l'ensemble des enfants évacués du territoire républicain, elle fait des choix, qui se portent naturellement sur les enfants de militants ou militantes de la mouvance libertaire. C'est pourquoi, la majorité des demandes qui sont adressées à la SIA émanent de sections locales de l'organisation,

[1] Pour le rapport sur l'installation d'une colonie infantile à Puigcerdá, voir IISG, CNT 87C.

pour le placement d'enfants orphelins de leur ville ou de militants ou de sections syndicales. Les demandes qui proviennent du ministère de l'instruction publique et de la santé concernent les enfants basques, asturiens et cantabriques évacués récemment de la zone nord. Ce dernier cas de figure correspond toutefois à une situation peu fréquente et par ailleurs très circonscrite dans le temps. Ces demandes sont formulées en effet seulement entre le 2 août et le 14 octobre 1937, et ne concernent guère plus d'une trentaine d'enfants placés dans des colonies de la SIA[1]. Le cas de loin le plus courant est celui d'enfants de militants de la CNT ou de la FAI placés dans ces colonies pour des raisons matérielles. Ainsi, le syndicat CNT des coiffeurs demande t-il au conseil national de la SIA de placer deux enfants, de neuf ans et sept ans, Helenio et Nereida, dans l'une de ses colonies. Enfants du camarade Llop, milicien sur le Front d'Aragon et dont la femme travaille à l'usine, ils ne peuvent plus être assumés par leur mère. Le syndicat demande donc à la SIA de s'occuper de ces enfants jusqu'à ce que leur père ait une permission[2]. Les structures de la SIA pour les enfants se développent rapidement et en décembre 1937, il en existe plus d'une vingtaine, la plupart en Catalogne et dans la région de Valence. Elles peuvent accueillir un peu moins de 2 000 enfants, la majorité étant des orphelins évacués des zones de combat et des enfants de militants libertaires[3].

Comme pour le reste des actions de solidarité de la SIA, ces colonies correspondent à une demande, un besoin « humanitaire ». Mais elles offrent aussi l'occasion à la SIA de mettre en pratique des principes éducatifs alternatifs. Elles servent donc aussi la cause du mouvement libertaire. Il est logique que les libertaires ne veuillent pas délaisser l'un de leur point d'expérimentation les plus avancés, qui permet à la fois de démontrer leur savoir faire et la pertinence de leur idéologie, mais aussi de former la future relève révolutionnaire.

### *c) Fonctionnement et vie des colonies.*

Forte de la longue expérience pédagogique des libertaires, la SIA essaie de la mettre en place dans ses colonies. En effet celles-ci, au-delà du but « humanitaire », ont un double but politique : mettre en pratique les orientations de la pédagogie libertaire et former une génération d'enfants qui devront être la « relève » des révolutionnaires en

[1] Il s'agit des demandes reçues au siège du conseil national de la SIA à Barcelone, dans les faits leur nombre doit être un peu plus important, notamment si des demandes de ce type ont été formulées directement auprès des groupes locaux de la SIA, mais nous ne disposons pas des archives de ces groupes pour le déterminer. Voir IISG, CNT 100B.
[2] Voir IISG, CNT 100B.
[3] Voir IISG, CNT 100B.

Espagne. On retrouve ainsi l'idée anarchiste que l'éducation est émancipatrice et que former des individus libres est la base de la nouvelle société. La SIA organise ses colonies sur un plan prédéfini, théorisé, avec un programme commun à toutes, ce qui permet de les étudier dans leur ensemble. Seules deux colonies échappent à ce schéma, celle de Llansa et Masnou, qui constituent une particularité sur le plan de l'organisation. La vie en leur sein est calquée toutefois sur le même modèle qu'ailleurs, preuve que l'exception n'est pas très éloignée de la règle.

Si ce sont les groupes locaux qui proposent l'implantation d'une colonie dans leur ville, la gestion administrative, alimentaire, pédagogique est laissée au conseil national de la SIA. Celui-ci approvisionne les colonies, fournit le personnel en s'appuyant sur les syndicats de la CNT et les gère administrativement. Le conseil national adresse des demandes aux syndicats de l'enseignement ou des employés pour qu'ils puissent recommander des militants qui travailleront dans les colonies[1]. Nous l'avons déjà vu dans le cas du « hogar-escuela » installé à Puigcerdá, la composition du personnel encadrant les enfants dans les colonies est très structurée, faisant de ces lieux d'accueil de véritables lieux de vie qui englobent à la fois l'éducation, la santé, la restauration, l'hébergement des enfants. L'équipe est relativement large, intégrant enseignants et du personnel que nous appellerions aujourd'hui « personnel administratif ». On retrouve ainsi systématiquement une infirmière, des cuisiniers, du personnel sanitaire et des auxiliaires, chargés de l'entretien du lieu[2]. En moyenne, il y a un adulte encadrant pour cinq enfants[3], qu'il soit enseignant, ou autre membre de la communauté. Le fait que l'orientation idéologique du personnel travaillant dans les colonies de la SIA soit contrôlée par le conseil national démontre l'importance que celui-ci accorde aux colonies et à leur rôle. Administrativement c'est la même chose, les directeurs et directrices sont nommés par le conseil national et tout problème administratif est géré par cette instance[4]. Les réparations, les travaux qui doivent être exécutés dans les colonies sont directement pris en charge par la structure nationale de la SIA, à laquelle sont destinées les demandes émanant des colonies. A Sabadell, en juillet 1938, le bâtiment d'accueil nécessite plusieurs travaux importants pour améliorer la vie des occupants. La terrasse doit être repavée pour éviter les infiltrations d'eau qui

[1] Voir IISG, CNT 64C.
[2] Voir IISG, CNT 91 bis.
[3] Ainsi à la garderie Vasconia à Barcelone, il y a 15 encadrants pour 86 enfants, dans la garderie voisine Euzkadi, 15 pour 75. Voir IISG, CNT 100B.
[4] Voir le cas de la colonie Espartaco à Barcelone, où le directeur Juan Estanyol est mis en cause par les employés de la colonie. Ceux-ci s'adressent directement au conseil national pour obtenir gain de cause. Voir IISG, CNT 100B.

rendent inutilisable une salle de classe, des douches doivent être installées, les murs doivent être repeints et blanchis, le matériel scolaire (bureaux, chaises) doit être remplacé[1]. Ces requêtes sont transmises directement au conseil national, qui, comme pour le recrutement du personnel, traite ensuite ce problème avec les syndicats de la CNT concernés.

En novembre 1938, la SIA compte 30 établissements dédiés aux enfants dans ce qui reste de la zone républicaine, ce qui ne représente qu'une légère augmentation par rapport à décembre 1937, un an auparavant. Ce faible accroissement, inférieur à ce que pouvaient espérer les dirigeants de la SIA, a eu une conséquence : l'augmentation du nombre d'enfants accueillis, environ 3 000[2], qui suivent un ensemble d'enseignements directement inspirés de la pédagogie libertaire. Encore une fois, c'est le conseil national de la SIA qui décide du contenu pédagogique enseigné dans ses colonies. Ces enseignements sont répartis en cinq modules : l'enseignement de la langue maternelle, l'étude des nombres et de la forme des objets (mathématiques), l'étude des phénomènes physio-naturels, les travaux manuels et l'éducation physique et sociale. L'enseignement de la langue maternelle inclut l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de l'histoire. Il est basé sur l'improvisation et la vision des élèves. Une large part est faite à la découverte du langage à travers les contes, récits et légendes rapportés par les enfants. Les mathématiques abordent les notions de calcul, de géométrie et sont orientés vers leurs applications à la vie quotidienne. L'étude des phénomènes physio-naturels repose en partie sur l'observation par les enfants de leur environnement et de ce qu'ils peuvent en déduire, mais aussi sur des apprentissages plus pratiques, comme l'hygiène, le soin aux animaux, des travaux pratiques sur la croissance des plantes et leur entretien. Ces expérimentations sont aussi développées dans les travaux manuels, qui en plus des dessins, modelages et autres réalisations artistiques comprennent le champ d'expérimentation agricole scolaire, destiné à former les élèves à l'agriculture. Enfin, l'éducation physique et sociale représente l'un des apprentissages les plus importants, avec des cours de gymnastique respiratoire, des jeux libres, de la natation, de la course, du saut, de l'escalade, de la lutte. Les sports proposés doivent éviter le recours aux records et à la notion de professionnalisme, qui sont opposés à l'idée de solidarité et de respect que prône la pédagogie libertaire. A l'intérieur de ce module, l'éducation sociale essaie de développer la solidarité enfantine et humaine ainsi que la notion de justice

[1] Voir IISG, CNT, 100B.
[2] *Loc. cit.*

sociale[1]. L'ensemble de ce programme s'applique aux enfants quel que soit leur âge, mais le temps qui est consacré à chaque module diffère. Les enfants de 4 à 6 ans ont ainsi plus d'éducation physique (4 heures par jour) que les élèves de 8 à 10 ans (3 heures par jour), mais moins de travaux manuels[2]. La vie des enfants est elle aussi rythmée par les décisions du conseil national de la SIA.

Le rapport établi après l'inspection de la colonie d'Ampurias donne une idée de la vie des enfants dans ces colonies. Ils se lèvent à 7h, prennent une douche, aidés pour les plus petits par le personnel, finissent leur petit-déjeuner vers 7h30 et jouent jusqu'à 8h. Ils se répartissent ensuite en fonction de leur âge dans les classes et travaillent jusqu'à 11h. De 11h15 à 12h30 ils vont à la plage pour prendre leur bain quotidien (été comme hiver), accompagnés par les enseignants et les puéricultrices de la colonie. Ils rentrent ensuite pour prendre leur repas et se reposer jusqu'en début d'après midi. Ils vont alors dans la campagne avoisinante, au jardin ou à la plage proche de la colonie pour étudier en pleine nature, la langue, l'histoire, les sciences, pour suivre à la fois leçons et récréation. S'il n'est pas possible d'effectuer les activités extérieures à cause du temps, elles sont remplacées par de la lecture à la bibliothèque de la colonie. A 17h les enfants prennent une collation avant de jouer jusqu'à 19h15 et le service du dîner. C'est après celui-ci que les enfants se réunissent jusqu'à 21h pour parler de leur journée et des problèmes qu'ils ont pu rencontrer, soit entre eux, soit au sein des apprentissages dispensés. Ils sont ensuite couchés[3].

Cette approche très descriptive de la journée des enfants de la colonie d'Ampurias répond aux demandes formulées par le conseil national de la SIA en ce qui concerne l'organisation d'une journée dans les lieux d'accueil. Bien entendu, selon la situation géographique de la colonie, les activités en plein air ne sont pas les mêmes qu'à Ampurias, village proche de la mer et peu urbanisé. Par le biais des activités manuelles ou de l'apprentissage de la justice sociale, les colonies poursuivent un but éducatif, mais aussi révolutionnaire. Il ne faut pas oublier en effet, que pour les libertaires, l'enseignement doit permettre l'émancipation individuelle et la construction d'une société nouvelle. Les enfants de ces colonies ne doivent pas être simplement hébergés, il faut que l'éducation qui leur est donnée leur permette de devenir des individus utiles à la nouvelle société révolutionnaire. Cela explique la place importante accordée à l'apprentissage des techniques agricoles, au soin des animaux et au pourcentage élevé de centres d'apprentissage agricoles (« granjas-escuelas »), parmi les

[1] Voir IISG, CNT 100B.
[2] Pour la répartition des modules en fonction des âges, voir annexes, document VII.
[3] Voir IISG, CNT 100B.

colonies. Il ne faut pas l'oublier, l'Espagne reste un pays rural et les collectivisations les plus importantes menées par le MLE concernent le secteur agricole. A côté de Vich, à Gur de la Plana, une collectivité agricole contrôlée par la CNT propose à la SIA de mettre à sa disposition des bâtiments pour créer une « granja-escuela » et pratiquer ainsi une sorte de formation en alternance, les enfants apprennent au sein de la structure SIA tout en travaillant aux champs pour parfaire leurs connaissances théoriques par des exercices pratiques[1].

Tout comme le programme éducatif et la répartition des activités journalières, les repas sont calculés très précisément et encore une fois c'est le conseil national qui gère l'approvisionnement en vivres des colonies. En avril 1938, par exemple, le conseil régional de la SIA de Catalogne demande au conseil national à gérer lui-même l'approvisionnement en vivres des colonies situées en Catalogne, afin de calculer au mieux les besoins de ces lieux d'accueil. Le conseil national refuse cette délégation de prérogative, argumentant que les colonies sont l'œuvre de la SIA dans son ensemble et qu'elles doivent être toutes gérées de la même façon, sur tout le territoire républicain[2]. Cette gestion dépend des possibilités, de l'approvisionnement arrivé de l'étranger ou de ce qui a pu être acheté en Espagne. Nous disposons, toujours pour la colonie d'Ampurias, de rapports précis sur le menu servi dans cette colonie début juillet 1938**.** Le déjeuner se compose de lait, café, chocolat, pain, beurre et cacao et est le même quel que soit le jour de la semaine. La composition du dîner varie en fonction des jours, mais comporte de la viande ou du poisson six jours sur sept. Dans l'après-midi le goûter comprend pain, chocolat, fruits ou confiture et comme le déjeuner ne change pas de la semaine. Enfin, le souper est plus léger que le dîner, comportant le plus souvent légumes et poissons[3]. Ces repas, même s'ils ne sont pas exceptionnels, sont nutritifs et apportent en temps de guerre une alimentation équilibrée pour la croissance des enfants.

Même si la gestion des colonies est totalement contrôlée par le conseil national de la SIA, qui laisse peu de place aux idées de la démocratie directe anarchiste, que cela soit par l'orientation politique de ceux qui y travaillent, et qui sont obligatoirement des militants issus du MLE, ou par le contenu des apprentissages dispensés, les colonies ont une nature profondément libertaire. Les programmes qui sont appliqués dans l'ensemble des colonies ressemblent fortement aux idées prônées par Ferrer, l'orphelinat de Cempuis ou l'école de « La Ruche » : mixité sexuelle et d'âge, importance accordée aux activités physiques et de plein air, enseignements qui reposent sur les principes

[1] *Loc. cit.*
[2] Voir IISG, CNT 91 bis.
[3] Voir tableau en annexes, document V.

d'observation et de non distinction entre apprentissages intellectuel et manuel, refus du classement et de la hiérarchisation, solidarité. C'est bien une forme d'éducation intégrale, reprenant et adaptant les expériences menées depuis des années que la SIA essaie de mettre en place dans ses colonies.

La SIA est bien une organisation « humanitaire », qui mène des actions de solidarité en faveur de ceux qui souffrent. Constituée comme une réponse politiques du MLE à l'action des communistes, la SIA effectue un véritable « tournant vers l'humanitaire » dans les premiers mois de son existence. Face à la catastrophe humaine que représente l'évacuation de la zone nord pour les républicains et aux besoins qui ne cessent d'augmenter, tant au front qu'à l'arrière, la SIA ne peut pas être simplement une organisation politique qui entretiendrait des actions de solidarité. Elle se doit d'être une véritable organisation de secours, et laisser de côté ses divergences politiques avec les autres courants révolutionnaires espagnols. Les campagnes organisées avec le SRI sont la preuve la plus probante de cette volonté de faire passer l'idéologie anarchiste au second plan. Au sein de l'action « humanitaire » de la SIA, les colonies ont une place à part. Elles sont sa vitrine et doivent être un exemple de gestion et d'éducation. Elles doivent perpétuer l'œuvre des pédagogues libertaires, notamment de Francisco Ferrer, former des travailleurs qualifiés, qui doivent être la relève révolutionnaire. En appliquant les principes de l'éducation intégrale à des colonies créées pour assumer des besoins humanitaires, la SIA sélectionne ses domaines d'intervention et devient véritablement une organisation « proto-humanitaire ». Organisation active et bien implantée en Espagne, la SIA n'oublie pas pour autant sa vocation internationale et sa volonté de favoriser l'aide à l'Espagne, tout en développant le courant libertaire international.

# Troisème partie

*Solidarité Internationale Antifasciste, une organisation internationale ?*

Organisation politico-humanitaire, ayant une action non-négligeable en Espagne, la SIA devient-elle pour autant une organisation internationale, répondant aux attentes du MLE ? La fondation de la SIA répond, on l'a vu à des objectifs politiques et humanitaires, qui évoluent dans le temps, en fonction des besoins et de la situation. Les objectifs du MLE en ce qui concerne la question internationale sont complexes et la situation politique ne joue pas en leur faveur : guerre de tendances entre anarcho-syndicalistes, individualistes, communistes-libertaires, faible implantation internationale, faible poids politique… Sans vouloir être une internationale anarchiste, la SIA doit rassembler les libertaires et d'autres tendances révolutionnaires pour résoudre une partie de ces problèmes et aider les anti-autoritaires engagés dans la guerre civile. Ces objectifs sont toutefois remis en cause par le tournant « humanitaire » de l'organisation et une certaine perte idéologique. Pourtant l'activité internationale que développe la SIA est importante et prend de nombreuses formes. Les colonies d'enfants sont l'un des moyens de mise en avant de la SIA au niveau international. Elles permettent à l'organisation de lever des fonds, de collecter de la nourriture et des vêtements pour une œuvre majeure, universelle. Les exemples des colonies de Masnou et Llansa, gérées sur le sol espagnol par des sections étrangères de la SIA, permettent d'aborder la question de l'intervention internationale de l'organisation. Cette intervention ne se résume pourtant pas à soutenir ces colonies, la SIA tentant de véritablement constituer un réseau international qui puisse être efficace et étendu.

## Chapitre 7:

## Llansa et Masnou, des colonies comme exemple de l'activité internationale de la SIA.

Vitrine de la SIA, les colonies infantiles sont toutes gérées de la même façon. Toutes sauf deux : Llansa et Masnou. Elles présentent des caractéristiques qui en font des exemples à la fois en termes d'éducation, mais aussi en termes de coopération internationale. En effet, elles sont gérées, financées, approvisionnées non pas par la SIA espagnole, mais par les sections françaises et anglaises. Bien que gérées internationalement, elles continuent à présenter les mêmes particularités que toutes les autres colonies de la SIA, et permettent de donner une visibilité internationale à cette œuvre. Autre particularité concernant la colonie de Llansa, elle est créée bien avant la SIA.

*a) Création et gestion des colonies de Llansa et Masnou.*

La création de la colonie de Llansa, sur la côte catalane, entre Port-Bou et Figueres, remonte aux débuts de l'année 1937. Elle est l'œuvre du CEL, l'organisation française qui s'est par la suite transformée en section française de la SIA à la demande de la CNT et de Pedro Herrera. Nous rappelons ici les conditions de cette création[1]. La création de la colonie Ascaso-Durruti, du nom des deux dirigeants libertaires morts durant les premiers mois de la guerre, est annoncée par un article de Sébastien Faure dans *Le Libertaire* du 11 février 1937. Elle est créée, comme les autres colonies de la SIA par la suite, pour répondre à un besoin «humanitaire » immédiat : l'accueil de 50 enfants évacués de Madrid. Mais à la différence des autres colonies, qui accueillent en majorité des enfants ayant toujours leurs parents, la colonie de Llansa est faite pour les orphelins. C'est la CNT qui met à disposition le lieu d'accueil, le château Marli, mais sa gestion revient au CEL. Ces orphelins deviennent très vite « nos gosses » dans *Le Libertaire* et sont « adoptés » par l'UA et le CEL. De 50 enfants, chiffre prévu au début, le nombre de pensionnaires passe à plus de 200 au moment de l'installation dans le château début mars et se stabilise aux alentours de 300 jusqu'à la fin de la guerre. Ils viennent de Madrid, mais aussi de Malaga et d'Aragon et ont perdu leurs parents lors de bombardements[2].

La colonie Spain and the World de Masnou a une création un peu différente. Elle est fondée en mars 1938 à Masnou, petit port au nord de Barcelone. Elle s'installe dans un ancien hôtel, réaménagé pour servir de colonie à la SIA. Contrairement à la colonie de Llansa, elle est d'abord gérée par la SIA espagnole. Ce n'est qu'en juillet 1938, que sa gestion est déléguée au journal anglais *Spain and the World*[3]. Ce journal, est en fait une évolution d'un journal préexistant, *Freedom*, créé en 1886 par Kropotkine. La transformation de ce journal, qui continue de paraître aujourd'hui est l'œuvre de l'anarchiste anglo-italien Vernon Richards, compagnon de Marie-Louise Berneri, la fille de l'anarchiste italien Camillo Berneri[4]. Richards veut donner une plus grande visibilité à la lutte des anarchistes espagnols et aidé par Emma Goldmann, secrétaire de la section britannique de la SIA, il transforme *Freedom* en *Spain and the World.* Bien que n'étant pas officiellement celui de la section anglaise de la SIA, le nouveau journal répercute

[1] Pour plus de précisions, voir Mémoire de master I, CIONINI Valentin, pp 22-24.
[2] *Le Libertaire*, 3 mars 1937.
[3] Voir IISG, CNT 100B.
[4] Sur la transformation du journal *Freedom*, voir [http://recollectionbooks.com/bleed/Encyclopedia/RichardsVernon.htm], (page consultée le 19 août 2008).

toutes les positions de celle-ci et la finance en partie[1]. Emma Goldmann obtient que le journal ait la gestion de la colonie de Masnou, afin de développer l'action en faveur de l'Espagne au Royaume-Uni, qui reste très faible. Aux vues de la faiblesse de la section britannique, Emma Goldmann préfère que ce soit *Spain and the World*, qui est déjà reconnu et qui a un lectorat, qui soit la façade officielle, même si dans les faits, c'est bien la section nationale de la SIA qui gère la colonie[2]. Les premiers enfants accueillis viennent de Catalogne et sont une vingtaine. Très vite ce nombre monte à quarante, puis à soixante-dix, avant d'atteindre la centaine en octobre 1938[3]. S'il n'y a rien d'extraordinaire dans le quotidien de ces colonies par rapport aux autres, c'est essentiellement leur gestion internationale qui est remarquable.

En effet, la délégation de la gestion au CEL, puis à la section française de la SIA, et à *Spain and the World*, de ces colonies est unique. Alors que le conseil général de Catalogne insiste pour obtenir la gestion directe des colonies catalanes et que le conseil national de la SIA espagnole refuse, deux colonies sont gérées depuis l'extérieur. Mis à part le contenu pédagogique des enseignements, qui reste géré par la SIA espagnole, la gestion de ces deux colonies revient entièrement aux deux organisations française et britannique. L'approvisionnement se déroule de la même manière, que cela soit pour Masnou ou pour Llansa. En France et au Royaume-Uni, les enfants sont parrainés, c'est-à-dire que chacun a un parrain ou une marraine, qui s'engage à prendre en charge ses besoins. Pour cela, des paquets standard à destination des enfants sont mis en place[4]. En plus de ces colis, les parrains et marraines s'engagent à vêtir leurs protégés en leur envoyant d'eux-mêmes des vêtements[5]. Comme malgré, tout ces paquets ne sont pas suffisants pour l'entretien de plusieurs dizaines d'enfants, des collectes en leur faveur sont effectués en parallèle de celles destinées aux combattants ou aux civils[6]. La liste des besoins spécifiques de la colonie et de ses enfants est publiée dans *Le Libertaire* du 11 août 1938. Ils sont estimés à « environ 15 tonnes de marchandises par mois amenées de France pour la plupart et fournies par notre SIA, ses sections et les parrains de nos petits[7]. » Ces marchandises complémentaires aux colis standard sont essentiellement des produits de première nécessité (pain, œufs, légumes secs, pomme de terre, charbon) mais aussi des produits

[1] Voir IISG, CNT 88B.
[2] *Loc. cit.*
[3] Voir IISG, CNT 100B.
[4] *Loc. cit.*
[5] Voir IISG, CNT 100B.
[6] Voir IISG, CNT 88B.
[7] *Le Libertaire* du 11 août 1938.

spécialement destinés aux enfants, pour leur croissance, leur plaisir (galettes, lait concentré, confitures, cacao, chocolat[1]…).

L'entretien des locaux, la rémunération des employés qui travaillent dans ces colonies, sont effectués par la SIA espagnole, mais financés par les sections française et britannique. Cet entretien coûte cher, pour Llansa par exemple, le CEL doit envoyer entre 10 000 à 15 000 francs chaque mois[2], ce qui est considérable. Pour Masnou, même si le nombre d'enfant est inférieur à celui de Llansa, les sommes représentent entre 8 000 et 13 000 francs par mois, soit à peine 2 000 francs mensuels de moins, alors qu'il y a quatre fois moins d'enfants[3]. Pour financer ces dépenses importantes, des listes de souscription sont mises en place dans *Spain and the World*, et *Le Libertaire.* Si dans le cas du Royaume-Uni elles semblent bien fonctionner, puisque aucune autre initiative de financement n'apparaît, en France le CEL ne peut plus faire face et est obligé de trouver une manière originale de financer la colonie de Llansa dès la mi-1937 : une tombola. Nous rappelons ici l'organisation de cette tombola, déjà abordée l'année dernière[4]. Louis Lecoin demande au peintre Vlaminck, sympathisant des républicains espagnols, de donner une toile pour la tombola. Suivant cet exemple, des dizaines de peintres envoient des peintures et des sculptures pour les orphelins de Llansa. Le succès de la tombola est immense, le premier tirage de 100 000 billets est épuisé dès la mi-mai et un second tirage de 100 000 billets est effectué. La presque totalité des billets est vendue. Cela représente un bénéfice de près de 120 000 francs[5]. Cet argent permet au CEL d'entretenir Llansa pendant plusieurs mois.

Sur place, les colonies sont confiées à un gestionnaire envoyé par les organisations qui les financent. Pour Llansa, c'est le militant de l'UA et du CEL Pierre Odéon qui est désigné. Ancien combattant du groupe international de la colonne Durruti, il connaît bien l'Espagne et a la confiance de la CNT. C'est lui qui convoie pendant toute la guerre les camions du CEL, puis de la SIA à destination de l'Espagne, ce qui lui permet de souvent se rendre à Llansa. A Masnou, c'est un certain Croecsher qui gère la colonie pour le compte de *Spain and the World*, mais il disparaît rapidement dans un bombardement et son successeur n'est pas connu[6]. En plus des gestionnaires, les directeurs (en fait des directrices) sont eux aussi nommés directement par les sections française et britannique. Paula Feldstein a en charge tous les aspects de la vie

[1] *Le Libertaire*, 18 février 1937.
[2] *Le Libertaire*, 18 février 1937.
[3] Voir BERRY David, *A History of the French Anarchist Movement, 1917-1945*, op cit, p 264.
[4] Pour plus de précisions, voir Mémoire de master I, CIONINI Valentin, *pp 24-25.*
[5] *Le Libertaire*, 29 avril 1937.
[6] Voir IISG, CNT 100B.

quotidienne à Llansa, c'est elle qui gère les relations au sein de la colonie et elle ne dépend que de la section française de la SIA. En octobre 1938, des employés de la colonie se plaignent de problèmes avec leur directrice et demandent au conseil national de la SIA espagnole de les régler au plus vite. Celui-ci répond qu'il n'est pas responsable de la gestion de cette colonie et qu'ils doivent, pour des plaintes de cet ordre, s'adresser à la section française de la SIA[1]. La colonie de Masnou est dirigée par Juana Salcedo, militante de la CNT, mais comme Paula Feldstein pour Llansa, elle dépend directement de la section étrangère qui administre la colonie[2].

Même si les colonies de Llansa et Masnou relèvent de la SIA, et que donc l'organigramme de leur gestion ne diffère pas des autres colonies de la SIA en Espagne, le fait que ce ne soit pas le conseil national de la SIA espagnole, mais les sections française et britannique qui les financent et les administrent, est une preuve de la volonté internationale de l'organisation. En effet, si ces deux colonies sont gérées internationalement, c'est pour une bonne raison : l'œuvre de la SIA en faveur de l'enfance est un bon moyen de propagande par l'exemple tel que le souhaite les fondateurs de la SIA.

*b) Activité et visibilité internationale des colonies de Llansa et Masnou.*

La visibilité internationale de ses colonies est un moyen pour la SIA de mettre en place internationalement le principe de la propagande par l'exemple.

En France, cette visibilité existe dès la création de la colonie de Llansa, avec les rapports réguliers du CEL, puis de la SIA sur celle-ci. Ainsi *Le Libertaire* publie le 15 juillet une pleine page qui relate la vie à Llansa, avec des témoignages de l'instituteur de la colonie, Idelfonso Gonzalez et de son médecin, le docteur Soler-Boix, qui établit un rapport au nom du Comité Interrégional de Santé de Gérone sur la colonie de Llansa le 2 septembre 1937[3]. De nouveaux récits sur la vie dans la colonie paraissent dans *Le Libertaire* du 3 février 1938 dans celui du 17 mars, mais aussi dans le premier numéro de *SIA* le 10 novembre 1938. Tous, en plus de rapporter le fonctionnement de la colonie et l'excellence des soins et de l'éducation qui y sont dispensés, mettent en avant le thème de la relève révolutionnaire. Ainsi, dans le rapport établi par le professeur Gonzalez et le docteur Soler-Boix, en septembre 1937, en plus des remarques

[1] *Loc. cit.*
[2] Voir IISG, CNT 100B.
[3] Ce rapport est publié dans *Le Libertaire* du 7 octobre 1937.

bienveillantes sur le fait que « les enfants peuvent jouir de toutes les commodités que leur offre la magnifique installation de la colonie » et qu'ils y reçoivent une « éducation soignée ainsi qu'un enseignement propre à les préparer à devenir des citoyens utiles »[1], il est indiqué que :

> « l'aspect éducatif et de morale révolutionnaire n'est pas négligé, afin d'enraciner dans l'esprit des petits camarades réfugiés, un esprit de révolutionnaires et un idéal d'Hommes libres »[2].

Cette volonté de former la relève révolutionnaire, que l'on retrouve dans les autres colonies de la SIA, avec la mise en place des principes de la pédagogie libertaire, a cette fois une dimension internationale. Quand Emma Goldmann, secrétaire de la section britannique de la SIA, se rend en Espagne en octobre 1938, elle demande expressément un rapport complet sur la colonie de Masnou afin de le faire publier dans le journal *Spain and the World*. Même s'il ne nous a pas été possible de consulter les archives de ce journal, une lettre adressée par Emma Goldmann à Lucía Sanchez-Saornil en date du 12 novembre 1938, et incluant le rapport, nous apprend qu'il a bien été publié dans son intégralité dans le journal britannique[3]. A l'intérieur de ce rapport, en plus du programme pédagogique, des occupations de la journée, de la répartition des enseignements, du menu, qui sont identiques à ceux des autres colonies, on retrouve toute une analyse sur le travail qui est fait dans la colonie pour former la relève révolutionnaire. Ici le constat est le même qu'en ce qui concerne les autres colonies : les enseignements dispensés doivent être utiles à la communauté. Que cela soit à Llansa ou Masnou, le jardin est un lieu de sociabilité, mais aussi d'activité pédagogique prépondérant. C'est là que les enfants apprennent les techniques agricoles et mettent en pratique la théorie qui leur est enseignée en classe. Dans les autres rapports concernant les colonies de la SIA, cela apparaît, mais beaucoup moins directement que dans le cas de Masnou. Les notions d'hygiène, d'éducation, de formation des enfants à une activité utile pour la société révolutionnaire en construction, y apparaissent presque à chaque ligne. Ainsi le rapport sur Masnou fait référence à « la relève », « aux enfants de la Révolution », pour parler des petits pensionnaires. Nous remarquons aussi que les difficultés de gestion de la colonie sont mises en avant, beaucoup plus que dans le cas de rapports destinés uniquement au conseil national de la SIA espagnole, la menace

[1] *Le Libertaire*, 7 octobre 1937.
[2] *Le Libertaire*, 15 juillet 1937.
[3] Voir, IISG, CNT 100B et IISG, CNT 88B.

d'une fermeture de la colonie faute de moyens, alors qu'il n'en a jamais été question auparavant, est même brandie. Le but de ce rapport est donc bien de mettre en avant pour les lecteurs de *Spain and the World* les réalisations de la SIA en Espagne et de susciter de nouveaux dons pour les financer[1]. C'est une application presque à la lettre du principe de la propagande par l'exemple.

En plus de publications régulières dans les journaux *Spain and the World* et *Le Libertaire* de comptes-rendus sur la vie de ces colonies, de nombreuses initiatives, destinées à les financer, mais aussi à les montrer en exemple, sont prises en France et au Royaume-Uni. Le CEL et par la suite la SIA, organisent à plusieurs reprises des fêtes au bénéfice des enfants, dont la plus importante a lieu le 17 septembre 1937 à la Mutualité à Paris devant plus de 4 000 auditeurs. Annoncée par de grands encarts dans *Le Libertaire*, la fête réunit des artistes proches du mouvement libertaire tels que Fréhel, chanteuse et comédienne, Raymond Souplex, acteur et chanteur lui aussi, Maurice Rostand, écrivain, Charles d'Avray, célèbre chansonnier anarchiste, mais aussi des orateurs comme Sébastien Faure. En février 1938, on note la présence de Louis Jouvet, d'Harry Baur, de Noël-Noël, du danseur Serge Lifar[2]. Parallèlement à la journée de l'enfant, organisée en Espagne, une autre fête est préparée en mars 1938, réunissant Pierre Dac, Maurice Rostand, Charles d'Avray, mais aussi des enfants de Llansa venus spécialement pour réciter des chants espagnols[3]. La SIA fière de sa colonie accueille ses « gosses » pour exposer au public français ses réalisations en Espagne et montrer ses liens avec l'œuvre de la SIA dans ce pays. D'autres fêtes sont organisées en province, mais avec une audience beaucoup plus réduite. Au Royaume-Uni, des fêtes sont aussi organisées par la section nationale de la SIA. Elles prennent la même forme qu'en France et rassemblent des artistes connus, venus pour soutenir la cause des enfants d'Espagne. Manifestation originale, la SIA britannique réalise en août 1938, une exposition de dessins des enfants de Masnou, qui racontent de cette manière leur vie quotidienne dans la colonie que finance *Spain and the World.* Cette exposition itinérante parcourt l'Angleterre (Londres, Birmingham, Manchester, Leeds), le Pays de Galles (Cardiff et Swansea) et l'Ecosse (Glasgow, Edimbourg, Aberdeen) et permet à la fois de montrer l'œuvre de l'organisation et de la faire connaître au niveau du pays.

Les fêtes et les activités de diffusion du travail effectué par la SIA dans les colonies de Llansa et Masnou font partie intégrantes du « plan » de diffusion

[1] Voir IISG, CNT 100B.
[2] Rapport du 16 février 1938, CAC 20010216 ART. 92-119.
[3] *Le Libertaire*, 13 mars 1938.

international de l'œuvre de la SIA. La propagande par l'exemplarité du travail réalisé, si chère aux fondateurs de l'organisation passe par là.

Les deux colonies témoin, que sont Llansa et Masnou représentent tout ce que l'organisation veut mettre en avant : des enfants heureux, qui apprennent selon une pédagogie renouvelée et qui bénéficient de la solidarité internationale. Pour arriver à une visibilité au niveau international, la SIA a compris qu'elle devait adapter l'organisation et la gestion de certaines de ses colonies afin de leur donner un rayonnement plus large et s'attirer la sympathie, mais aussi les dons, d'un public plus étendu que celui issu du milieu strictement libertaire. Ce n'est donc pas pour rien si Llansa est confiée à la gestion de la section française et Masnou à celle de la section anglaise, par l'intermédiaire du journal *Spain and the World*. Pourtant cette visibilité acquise grâce aux colonies d'enfants, ne suffit pas et n'empêche pas la SIA de travailler à une véritable implantation internationale.

## Chapitre 8:

## L'action internationale de la SIA.

L'action en Espagne de la SIA, n'aurait pas la même ampleur, les mêmes moyens, si l'organisation n'avait pas œuvré dès le début à une véritable structuration internationale. Si l'aide internationale conditionne toute l'activité espagnole de la SIA, nous n'en avons pas traité précédemment pour ne pas risquer de mélanger action « humanitaire » locale et action internationale. Comme tout travail international, celui de la SIA commence par susciter la création et l'implantation de nouvelles sections dans des pays qui n'en possédaient pas. Nous avons déjà abordé succinctement la création de la section française et n'y reviendrons pas. Ensuite, pour avoir une activité internationale visible, il faut que ces sections effectuent, dans leur pays un travail réel qui permette de considérer qu'elles sont actives. Enfin, particularité de la SIA et de son œuvre internationale, la création du Centre d'Expansion Commerciale Internationale et son rôle prépondérant au niveau de l'envoi d'aide à la SIA espagnole. Organisation « humanitaire » à forte tendance idéologique, qui s'efface parfois en fonction des situations, la SIA se proclame «Internationale », l'est-elle vraiment et permet-elle au MLE de développer le réseau de soutien hors d'Espagne nécessaire aux libertaires ?

*a) Implantation et développement international.*

Décréter la création d'une organisation de solidarité internationale est une chose, l'implanter réellement dans des pays où le mouvement libertaire est faible, voir inexistant, en est une autre. De la création de la SIA, en juin 1937, aux premiers mois de 1939, un certain nombre de sections étrangères voient le jour. Si nous avons déjà étudié le cas de la France, où la CNT demande aux militants de l'UA de transformer le CEL en section française, les autres sections ne sont pas mises en place de cette manière, qui repose sur la préexistence d'une organisation de solidarité d'obédience libertaire déjà structurée. La création de ces nouvelles sections s'étale dans le temps, et n'est pas régulière. Les premières sections à être créées, avant la fin 1937, sont les sections française, suédoise, britannique, portugaise et nord-africaine. La section nord-africaine ne concerne pas l'Algérie française, le Maroc ou la Tunisie, mais la partie espagnole du Maroc, d'où une partie de la rébellion nationaliste est partie. Elle est créée par des militants de la CNT entrés en clandestinité et qui se réfugient dans les territoires français pour échapper aux troupes nationalistes[1]. C'est la même chose pour la section portugaise, créée par des militants de la FAI[2] (la FAI réunit des militants anarchistes espagnols et portugais au sein d'une fédération ibérique) qui sont en Espagne, elle ne peut avoir qu'une activité clandestine dans le Portugal de Salazar et ses membres n'ont pas de véritable activité en faveur de la SIA dans leur pays d'origine. Même si elles existent sur le papier, la création de ces sections est donc plus un effet d'annonce de la part de la SIA qu'une existence et une implantation réelle.

Mis à part les cas français, portugais et nord-africain, les premières sections créées ont un mode de construction assez similaire : un militant anarchiste (ou une militante) reconnu dans son pays, est sollicité par la SIA espagnole pour y créer une section nationale. Au Royaume-Uni, Emma Goldmann, qui fait partie du conseil d'honneur de la SIA, est sollicitée par Pedro Herrera pour constituer autour d'elle une section britannique[3]. L'existence d'une section de la SIA au Royaume-Uni, est prépondérante, c'est un pays puissant, qui est encore une démocratie, et qui ne possède pas d'organisation libertaire structurée. L'aura d'Emma Goldmann y est importante et la SIA pense qu'elle peut rassembler autour de son nom un certain nombre de militants. En Suède, le mouvement libertaire est beaucoup mieux implanté grâce au syndicat SAC. C'est grâce à John Andersson, membre fondateur du syndicat et secrétaire de

[1] Voir IISG, CNT 88B.
[2] *Loc. cit.*
[3] Voir IISG, CNT 87C.

l'AIT, que la section suédoise voit le jour. Lui aussi, comme Emma Goldmann, fait partie du conseil d'honneur de la SIA et se sert de la reconnaissance qu'il a en Suède auprès des militants révolutionnaires pour mettre en place une section nationale de la SIA. En janvier 1938, la section américaine est créée de la même manière, autour du syndicaliste et théoricien allemand exilé aux Etats-Unis, Rudolf Rocker, lui aussi membre du conseil d'honneur de la SIA[1]. Si les premières sections actives se créent, grâce à l'aura de militants reconnus, dans des pays où le mouvement est à l'état embryonnaire, ou qui ne possèdent pas de militant libertaire qui fasse l'unanimité autour de lui, la tâche est plus complexe.

Après la première vague de créations, le développement international de la SIA s'étale sur toute l'année 1938. Cette deuxième vague, présente elle aussi des caractéristiques communes dans la façon de créer les nouvelles sections : la plupart du temps, ce sont des militants du MLE en exil, ou des connaissances de ces mêmes militants qui se mettent en contact direct avec le conseil général de la SIA installé à Barcelone, pour solliciter leur aide pour la création d'une section nationale de la SIA. Dans le premier semestre 1938, c'est surtout l'Amérique Latine qui se distingue, avec la création de sections en Argentine, au Chili, au Mexique et en Uruguay[2]. Dans ces pays hispanophones, où l'implantation des idées libertaires varie d'une région et d'une ville à l'autre, ce sont des militants exilés de la CNT, informés par le biais de leurs anciens camarades, qui créent les sections nationales de la SIA. En Chine, c'est le camarade Chang-Ching-Chiu, de la ville de Yunnanfu, l'actuelle Kunming, qui a effectué plusieurs séjours en Europe, qui crée une section chinoise de la SIA[3]. Aux Pays-Bas, c'est Harm Kolthek, militant anarcho-syndicaliste reconnu, qui fonde la section hollandaise de la SIA[4]. De même, en Australie, ce sont d'anciens militants de la CNT et de la FAI, exilés après la répression de la grève dans les Asturies en 1934, qui créent des sections à Melbourne et Sidney en mars 1938[5]. En tout, il existe fin juin 1938 treize sections nationales de la SIA.

Durant le deuxième semestre 1938, apparaît une dernière vague de créations de sections internationales, pour lesquelles nous ne possédons que peu de renseignements. Les actes de la réunion internationale de la SIA tenue à Paris le 1er novembre 1938, mentionnent l'existence d'une section polonaise ainsi que de sections palestinienne,

[1] Voir IISG, CNT 87C.
[2] *Loc. cit.*
[3] Chang-Ching-Chiu déclare qu'il était en Espagne au moment de la déclaration de la république en 1931 et en France lors des évènements de février 1934. Voir IISG, CNT 87C.
[4] Voir IISG, ZK 27034.
[5] *Loc. cit.*

canadienne et japonaise en création[1], mais aucun autre document ne revient dessus. On peut supposer que comme dans les cas de la deuxième vague de création, ces sections avaient déjà un noyau de militants, qui avaient demandé leur rattachement à la SIA et qu'ils n'ont pas continué leurs activités suite à la « retirada » et à la fin de la guerre en Espagne au premier trimestre 1939. A ces sections qui existent sans exister, il faut rajouter deux sections bien réelles, celles de Cuba et Honolulu, qui ne fait pas encore officiellement partie des Etats-Unis[2].

Au début de l'année 1939, la SIA est une organisation qui revendique des sections dans une vingtaine de pays, réparties sur les cinq continents[3]. En a peine plus d'un an d'existence, le résultat est remarquable, si l'on compare avec la douzaine d'organisations qui forment à ce moment là l'AIT[4]. Pourtant dire que l'on a des sections dans plusieurs pays, ne signifie pas que celles-ci sont actives. Pour structurer et coordonner l'activité internationale en faveur des anti-autoritaires espagnols, la SIA met en place une structure chargée d'amener cette aide jusqu'en Espagne, le Centre d'Expansion Commerciale Internationale (CECI) de Marseille.

### *b) Le Centre d'Expansion Commerciale Internationale de Marseille.*

Marseille, grand port de la Méditerranée, proche de Barcelone, devient pendant la guerre civile l'une des plaques tournantes de l'aide à l'Espagne. Cette position se renforce avec la création en avril 1937 de la compagnie France-Navigation. Créée à l'initiative de l'ambassadeur de la République espagnole, Luis Araquistain, elle assure aux républicains des livraisons d'armes et de vivres par le biais d'une compagnie politiquement proche du gouvernement de la République espagnole. C'est à Giulio Ceretti et Georges Gosnat, deux militants communistes, qu'est confiée la gestion de cette compagnie. A leur initiative, France-Navigation achète 24 bateaux qui permettront de maintenir le flux des livraisons d'armes et de vivres à destination de l'Espagne jusqu'à la fin de la guerre et de continuer son activité après celle-ci[5]. Cette compagnie n'est pas la seule toutefois à avoir son siège à Marseille. Le Centre d'Expansion

[1] Voir IISG, CNT 88B.
[2] Voir IISG, CNT 87C.
[3] Voir annexes, document II, pour le détail des sections de la SIA.
[4] Voir LORENZO César Marcel, *Op. cit.*, p 195.
[5] Sur le fonctionnement et l'histoire de France-Navigation, voir BENNASSAR Bartolomé, *Op. cit*, pp 139-142, GRISONI Dominique-Antoine et HERTZOG Gilles. *Les brigades de la mer*, Grasset, Paris, 1979 et SERRANO Carlos, *L'enjeu espagnol. PCF et guerre d'Espagne*, Messidor-Editions sociales, Paris, 1987, pp 96-100.

Commerciale Internationale de Marseille (CECI) y fonctionne en effet déjà depuis le 28 octobre 1936[1]. Il joue un rôle important dans l'approvisionnement de la SIA pendant toute la durée de son existence.

Dès le début de la guerre, la CNT envoie un militant anarchiste portugais, membre de la FAI, Inocento da Camara Pires, à Marseille pour créer et gérer une compagnie de transport destinée au trafic d'armes à destination des anarchistes espagnols[2]. Pour contourner la non-intervention française, elle doit se faire passer pour une compagnie commerciale comme les autres et adopte donc un statut de société à responsabilité limitée, avec un capital initial de 25 000 francs[3]. Pedro Herrera, Ramirez Ausejo, Jacques-Henri Taourel et Inocento da Camara Pires, ses quatre gérants officiels, sont tous des militants libertaires. D'abord installé au 40 de la Canebière, le CECI doit déménager au 88 de la rue de la République début novembre 1938 à la suite de l'incendie qui ravage les Nouvelles Galeries, situées à moins de 200 mètres, le 28 octobre. Comme le CECI n'a pas les moyens d'acheter des bateaux, il loue des camions et des cargos à d'autres entreprises de transport, pour qu'elles effectuent en son nom des livraisons à destination de Barcelone. La création de France-Navigation le 15 avril 1937, lui permet d'utiliser pendant quelque temps les services de cette compagnie[4]. Le 18 février 1937, un rapport de police émet des doutes sur la légalité des activités du CECI, notamment à cause de la différence entre les revenus de Taourel, employé aux écritures de métier, et l'importance des sommes transitant sur son compte[5]. Les services de police ont bien mis à jour le fonctionnement financier du CECI : les fonds nécessaires aux achats des libertaires espagnols sont en effet versés à Taourel, qui en sa qualité de co-gérant du CECI peut ensuite payer les expéditions[6]. La majorité des expéditions sont effectuées par la route, au moyen de camions loués à la compagnie Ginesta et Bonnet. Cette entreprise de transport est aux mains de la FAI et c'est un ancien milicien du Front d'Aragon, le français Clemoz, qui la dirige[7]. Ce mode de fonctionnement permet de créer un écran sur les activités véritables de ces sociétés et de cacher la provenance des fonds qui permettent leur fonctionnement. Devant les besoins en approvisionnement nés de la création de la SIA, la CNT et la FAI décident d'utiliser

[1] Arch. Dép. 13, 4M/2422.
[2] Voir IISG, CNT 88B.
[3] *Loc. cit.*
[4] Dans les premiers mois d'existence de la SIA, la compagnie gérée par les communistes effectue 18 rotations à destinations de Barcelone pour le compte du CECI, avec un poids moyen de marchandise qui tourne autour de 10 tonnes. Voir IISG, CNT 101D.
[5] Arch. Dép. 13, 4M/2422, rapport du 18 février 1937.
[6] Voir IISG, CNT 50B.
[7] Arch. Dép. 13, 4M/2422, rapport du 9 avril 1937.

le circuit mis en place par le CECI[1]. Ce dernier a déjà montré en effet son efficacité et sa discrétion dans la livraison d'armes. Ce n'est qu'en octobre 1937 que le CECI acquiert deux voiliers-moteur, la « Maria-Rosa » et la « Bougeotte » pour effectuer lui-même ses livraisons. Celles-ci sont essentiellement constituées de caisses de médicaments, de vivres, de matériel médical (ambulances, hôpital de campagne), de vêtements[2]. Les deux navires sont achetés à la compagnie Sud-Maritime pour la somme de 150 000 francs[3].

Le 31 décembre 1937, La « Bougeotte » fait naufrage au cap Creus, entre Llansa et Cadaqués, alors qu'il effectue un voyage vers Valence, avec à son bord 18 tonnes de vivres et de vêtements. Paradoxalement, c'est grâce à la police et à ce naufrage que le fonctionnement des rotations maritimes entre Marseille et l'Espagne pour le compte du CECI nous est connu. Le rapport de police du 5 janvier 1938 établi à cette occasion permet en effet d'avoir une idée de la façon dont le CECI effectue ses livraisons. La « Bougeotte » qui bat pavillon bulgare, a à son bord un équipage international : un capitaine russe, un Français, un Italien, un Letton et trois Bulgares. Ces derniers sont tous membres de la Fédération Anarchiste Communiste de Bulgarie (FACB) et Barthélémy Paillaud, le Français, est signalé comme étant membre de l'UA. Les équipages recrutés par le CECI pour la rotation maritime Marseille-Espagne ne sont donc pas pris au hasard, ils sont composés de militants de confiance. Le récit du dernier voyage de la « Bougeotte » nous donne aussi des renseignements sur le fonctionnement des trajets effectués par les bateaux. Ils sont chargés à Marseille, le CECI embarquant ce qu'il a reçu et avant de passer la frontière, ils font halte à Port-Vendres. C'est là que la maison Lenfant, qui a passé des accords avec la SIA française reçoit les mandats et les commandes de toute la France. Elle constitue les paquets en fonction des demandes et les remet ensuite aux bateaux du CECI[4]. Une fois la cargaison complétée, le chargement est acheminé vers Barcelone ou Valence, en fonction des besoins[5]. Ces liaisons maritimes sont doublées d'une liaison routière pour les situations où l'affrètement d'un bateau n'est pas rentable. Ils effectuent le même trajet, faisant halte à Port-Vendres avant de se rendre à Barcelone. Le rôle du CECI ne se résume pourtant pas au transport de marchandises vers l'Espagne.

[1] Voir IISG, CNT 88B.
[2] Voir IISG, CNT 101D
[3] *Loc. cit.*
[4] Voir *SIA*, 10 novembre 1938.
[5] Sur le naufrage de la « Bougeotte », voir Arch. Dép. 13, 4M/2422, rapport du 5 janvier 1938.

Dès sa création en 1937, la SIA nomme en effet un délégué général chargé de la représenter à l'étranger, le « camarade Wolf », qui réside à Paris[1]. La France, frontalière avec l'Espagne, constitue un lieu idéal pour servir d'interface entre l'activité des sections dans le monde, et celle de la SIA espagnole. C'est ainsi Wolf qui a en charge la distribution internationale du courrier de la SIA. Il réceptionne les lettres et les répartit ensuite entre les différents destinataires. Il est directement en lien avec le conseil national de la SIA espagnole et le conseil général de l'organisation, qui siège à Barcelone. C'est aussi lui qui réceptionne au nom de la SIA les colis qui sont destinés à l'Espagne et qui transitent par la France. En Mai 1938, le conseil général, par la voix de Lucía Sanchez-Saornil sa secrétaire, demande à Wolf de quitter Paris et de s'installer à Marseille[2]. De cette manière, les colis internationaux transitent moins longtemps sur le territoire français, réduisant du même coup les frais de gestion. Ces colis, qui viennent du monde entier, sont soit envoyés directement par voie maritime à Marseille, soit en camion quand ils viennent du nord de l'Europe, Suède et Royaume-Uni notamment. Le rôle de Wolf et du CECI est de les envoyer en Espagne. Pour cela, ils groupent les colis en fonction de leur destination et attendent d'avoir une charge suffisante pour affréter un bateau ou un camion. Les informations collectées sur certaines de ces cargaisons nous indiquent le poids et la quantité des marchandises expédiées. Le 6 juillet 1938, ce sont 247 caisses, représentant plus de 10 tonnes de vêtements, médicaments, lait concentré, sucre, haricots, qui sont chargés à bord du « Maria-Rosa ». La marchandise est répartie dans les caisses en fonction des trois centres de tri auxquels elle est destinée : Barcelone, Valence et Port-Bou[3]. A leur arrivée, ils sont répartis par la section espagnole de la SIA dans les différents centres de distribution, puis de là à leurs destinataires, colonies, groupes locaux de la SIA, combattants. Dans le sens inverse, le CECI convoie des lettres ainsi que le matériel à destination des sections étrangères de l'organisation. Les circulaires internationales, le bulletin organique, mais aussi des films, des photographies et du matériel de propagande sont régulièrement réceptionnés par Wolf à Marseille. Il est préférable pour le conseil général de la SIA que les expéditions de matériel interne à l'organisation ne proviennent pas directement d'Espagne républicaine. En effet, des courriers entre Wolf et Sanchez-Saornil nous

[1] Il nous a été impossible de vérifier l'identité exacte du « camarade Wolf », aucune référence à son prénom la rendant difficile. Néanmoins, grâce aux courriers échangés entre Lucía Sanchez-Saornil et Wolf, on peut dire avec certitude, que c'est un ancien militant de la Freie Arbeiter Union Deutschlands (FAUD, Syndicat des Travailleurs Libres d'Allemagne), qui a fui le régime nazi en 1934 et qui est depuis établi en France. Voir IISG, CNT 88B.
[2] Voir IISG, CNT 88B.
[3] *Loc. cit.*

indiquent que certains pays (Argentine, Chine, Etats-Unis) voient d'un mauvais œil les lettres en provenance de l'Espagne républicaine. Destinées la plupart du temps à des particuliers, il est préférable pour qu'elles arrivent à bon port, qu'elles viennent donc de France[1].

Le CECI développe donc à Marseille une activité commerciale importante pendant plus de deux ans. Créé pour fournir des armes aux anti-autoritaires espagnols, il laisse peu à peu cette activité de côté, et rapidement les chargements dont il assure l'acheminement vers l'Espagne sont constitués essentiellement de vivres, médicaments, vêtements. En ce domaine aussi donc, les besoins nés de la guerre ont infléchi l'orientation des activités des libertaires désireux d'apporter leur aide aux républicains espagnols. La création de la SIA permet au CECI de continuer son activité, en effectuant des livraisons de produits médicaux et de première nécessité Le CECI est donc un maillon essentiel de l'action de solidarité internationale entreprise par la SIA. L'installation à Marseille du délégué général de l'organisation permet aussi de rationaliser les dons internationaux et leurs livraisons.

### *c) Action des sections étrangères de la SIA.*

Si le CECI ne peut fonctionner sans l'apport des sections étrangères de la SIA, l'inverse est aussi vrai. Même si, on l'a vu, quelques unes de ces sections n'existent que sur le papier, cela ne doit pas occulter pourtant que certaines développent une véritable activité de solidarité en faveur des anti-autoritaires espagnols. Pour analyser cette activité internationale, nous nous sommes servi des bulletins organiques et des actes du conseil général de la SIA. Pour la section française, nous nous sommes appuyés sur le travail effectué l'an passé.

Le conseil général, nous l'avons déjà vu dans la première partie, est l'instance internationale de la SIA. Il siège à Barcelone et a à sa tête une secrétaire générale, Lucía Sanchez-Saornil, un vice secrétaire, Mateo Baruta Vilá, un secrétaire à la propagande, Fidel Miró et un comptable, Francisco Lucas. A ceux-ci doivent normalement s'ajouter un représentant de chaque section nationale, mais dans les faits, seule la section française enverra un délégué pour siéger, Pierre Odéon. Le conseil général reçoit via le CECI les comptes-rendus des activités des différentes sections de la SIA. Il imprime ensuite un bulletin organique, qui contient l'ensemble des réalisations pays par pays et celles qui sont réalisées en Espagne. Le travail du conseil général ne se résume pas à la

[1] Voir IISG, CNT 101D.

simple transmission d'information, il est aussi là pour orienter le travail de l'organisation et coordonner les différentes initiatives internationales. En l'absence de congrès international ayant décidé de l'orientation générale du travail de la SIA, c'est lui qui doit établir les priorités, contacter des militants pour qu'ils créent des sections dans leur pays. Le conseil général est en fait l'instance qui anime la politique de la SIA au niveau international. Lors d'une de ses réunions, le 1er octobre 1938, en présence d'Emma Goldmann, le conseil général propose la tenue d'une réunion internationale à Paris début novembre 1938. Cette réunion doit profiter de la tenue du congrès de l'AIT et de la présence de nombreux militants de la SIA, mandatés par leur organisation syndicale, pour préparer la tenue d'un congrès international et régler avec les sections présentes les problèmes immédiats qui se posent[1].

La conférence internationale de la SIA se tient donc du 1er au 3 novembre dans les locaux de la section française, au 26 rue de Crussol. Y assistent Lucía Sanchez-Saornil et Christina Kon pour le secrétariat général, Mateo Baruta Vilá pour la section espagnole, Louis Lecoin et Pierre Odéon pour la section française, John Andersson pour la section suédoise, Emma Goldmann pour la section anglaise et des représentants des sections polonaise et hollandaise. Les travaux de la réunion tournent essentiellement autour de la convocation d'un congrès international de la SIA et des moyens de coordonner le plus efficacement possible le travail des différentes sections. Si l'ensemble des membres présents est d'accord sur la nécessité d'un congrès international, la date fait débat en revanche. La section française propose juillet 1939 car ses militants pourront bénéficier des congés payés et donc être plus nombreux au congrès. La section espagnole souhaite au contraire qu'il se tienne le plus tôt possible, en février 1939. A aucun moment il n'est fait mention de la situation militaire déjà critique en Espagne, les délégués s'accordant finalement pour juillet 1939. Cette discussion montre les difficultés qu'ont les participants à communiquer et construire une structure internationale à une époque où les transports sont longs et où la venue d'un délégué d'Australie, d'Argentine ou de Chine prend plusieurs semaines. Pourtant, les sections étrangères n'attendent pas ce congrès international pour agir et se développer.

En France, section la plus importante après l'Espagne, l'activité de la SIA perpétue ce qu'avait déjà fait le CEL : collectes d'argent, de vivres, de vêtements, meetings et réunions de soutien. Selon Louis Lecoin, la SIA collecte chaque mois 100 000 francs pour l'aide à l'Espagne, qui se répartissent en frais d'envois, en colis

[1] Voir IISG, CNT 88B.

alimentaires ou vestimentaires, en appointements pour les permanents ou les chauffeurs[1]. Pour étendre son audience par rapport au CEL, la SIA loue deux pages dans *Le Libertaire*. L'une est rédigée en français, l'autre en espagnol. Le bilinguisme franco-espagnol incite les espagnols réfugiés en France à acheter le journal et multiplie ses ventes. Pourtant ce système n'est pas satisfaisant et la SIA décide la création d'un journal propre. *Solidarité Internationale Antifasciste* voit ainsi le jour le 10 novembre 1938. Le premier numéro est abondamment annoncé dans *Le Libertaire*, dans les numéros précédant sa parution. Les pages réservées à la SIA sont pleines d'appels durant l'été 1938 pour s'abonner à des tarifs préférentiels (14 francs à l'année au lieu de 30 francs !!)[2] et permettre au nouveau journal d'atteindre les 5 000 abonnés, chiffre symbolique. Le premier numéro est tiré à 130 000 exemplaires et les suivants atteignent régulièrement les 50 000[3]. Le nombre d'abonnés est d'environ 6 000 à la veille de la seconde Guerre Mondiale[4]. La diffusion de *SIA* à une échelle beaucoup plus large que celle du *Libertaire* assure une large publicité aux idées de la SIA en France. *SIA* tente de se présenter comme une organisation de secours et d'entraide crédible pour les antifascistes du monde entier. Outre la création de son journal, la SIA continue le travail de propagande, en organisant des réunions publiques dans toute la France et des tournées de propagande. Ces tournées en province sont réalisées par les orateurs les plus aguerris de la SIA. Lucien Huart est parmi les orateurs les plus prolixes, il réalise plusieurs tournées, en Bretagne (annoncée dans *Le Libertaire* du 7 avril 1938) en Algérie (annoncée dans *Le Libertaire* du 9 mars 1938) et dans les villes de proche banlieue parisienne. Autre conférencier célèbre, Marceau Pivert, le leader de la Gauche socialiste qui vient d'accomplir (à l'été 1938) la scission d'avec la SFIO. Il effectue une tournée dans le sud-est de la France (Toulon, Marseille, Cannes, Nice La Seyne, La Ciotat…) au début de l'année 1938. La plupart des conférences sont accompagnées de films de propagande tournés en Espagne par des militants libertaires, qui sont diffusés après les interventions des orateurs pour illustrer les débats. Ces conférences filmées ont lieu partout en France, y compris dans des villes où il n'existe pas de section de la SIA. C'est toutefois en région parisienne que les meetings sont les plus nombreux et les fêtes de soutien les plus importantes[5].

Les sections suédoise et anglaise effectuent elles aussi un important travail de propagande et de collectes en faveur de l'Espagne. En Suède, une campagne pour

[1] LECOIN Louis, op cit, p 159.
[2] *Le Libertaire*, 18 août, 25 août, 1er septembre, 8 septembre.
[3] FAUCIER Nicolas, *op. cit*, p 115.
[4] LECOIN Louis, op cit, p 159.
[5] Voir mémoire de master I, CIONINI Valentin, pp 34-41.

envoyer du blé et de la farine débute en mai 1938 en collaboration avec la SAC. En juin, elle a déjà rapporté 22 106 couronnes suédoises et permis d'envoyer 665 sacs de farines. Cette campagne continue jusqu'en octobre 1938 et permet de recueillir plus de 30 000 couronnes et 1 200 sacs de farine. Pour mener à bien cette activité, la section suédoise imprime plusieurs milliers d'affiches sur le même modèle que celles éditées en France au même moment. Elle organise des fêtes, des conférences, des meetings, en tout 120 évènements liés à la campagne dans une période de six mois[1].

La section britannique a moins de possibilités que ses homologues créées en Suède ou en France. Son activité est donc en rapport avec son maigre développement et la faiblesse des organisations anarchistes. Pourtant, à côté des initiatives menées par *Spain and the World* en faveur de la colonie de Masnou, elle réussit un certain nombre d'actions. Elle organise une soirée musicale et littéraire en présence de George Orwell, John Cowper Powys et Rebecca West afin de récolter des stylos et du papier pour les miliciens du front d'Aragon[2]. A partir de mars 1938, elle édite même un bulletin hebdomadaire, soutenu par les membres de son comité de parrainage[3]. Après la visite d'Emma Goldmann en Espagne, en septembre 1938, la section britannique commandite auprès du Sindicató de la Industría del Espectáculo (S.I.E Films, la société de production cinématographique de la CNT, qui a son siège à Barcelone) un film format 16 mm sur le travail de la SIA en faveur des enfants dans ses colonies. Ce film, n'est pas terminé et n'est jamais envoyé à la section britannique[4]. Les collectes ne rassemblent que peu d'argent, et Emma Goldmann envoie plusieurs fois des lettres à Lucía Sanchez-Saornil pour s'excuser des faibles sommes récoltées[5].

Les sections d'Amérique du sud développent une activité intense, notamment portée par la présence de nombreux exilés espagnols libertaires. La section argentine possède en août 1938 onze groupes locaux, qui réussissent à collecter et envoyer en Espagne via Marseille, plus de 3 000 caisses de corned-beef, 200 sacs de farine et 75 caisses de vêtements. Cette livraison est le fruit d'une collecte de six mois effectuée dans toute l'Argentine, avec l'organisation de meetings, de fêtes et de projections cinématographiques. En Uruguay, pays voisin, les évènements organisés en faveur de

[1] Pour l'organisation de la campagne suédoise, voir bulletins organiques du 12 mai, du 1er juin et 28 septembre 1938, IISG, CNT ZK 27034.
[2] Voir IISG 87C.
[3] Ce comité a le même rôle qu'en France : assurer avec la présence d'artistes, d'écrivains, de scientifiques, un soutien moral à l'organisation, devant lui permettre de se développer. Au Royaume-Uni, ce comité est composé de Nancy Cunard, Havelock Ellis, Brian Howard, Cyril Edwin Mitchinson Joad, Miles Malleson, George Orwell, John Cowper Powys, Llewelyn Powys, Herbert Edward Read, Reginald Reynolds, Rebecca West. Voir bulletin organique du 17 mars 1938, IISG, CNT ZK 27034.
[4] Voir IISG, CNT 88B.
[5] *Loc. cit.*

l'Espagne permettent de rassembler plus de 20 000 dollars et d'envoyer 100 sacs de farine[1]. Au Chili, le travail de la section nationale de la SIA est facilité par l'activité du Frente Popular Chileno, coalition d'organisations politiques et syndicales qui remporte les élections présidentielles en décembre 1938, porté par un mouvement social fort. La SIA chilienne organise une tournée de propagande dans tout le pays. Cela lui permet de créer des sections dans les principales villes du pays et de récolter 8 000 dollars qui sont envoyés au CECI pour acheter des vivres et des vêtements[2]. Au Mexique, seul pays, avec l'URSS, à avoir accepté d'envoyer des armes aux républicains espagnols, l'activité de la SIA est surtout le fait de militants de la CNT ou de la FAI exilés. Les principales sections locales se trouvent à Mexico, Oaxaca, Irapuato et Morelia. Elles récoltent argent, vivres, vêtements et médicaments et envoient plusieurs centaines de caisses en Espagne jusqu'en janvier 1939. Des militants recueillent aussi des orphelins, le plus souvent des neveux ou des cousins, passés par les colonies de la SIA espagnole. Les trajets qui ont amené ces enfants au Mexique ne sont connus que par les bulletins organiques et il est presque impossible de retracer la manière dont ils sont arrivés en Amérique centrale[3].

L'activité d'autres sections éloignées est plus diffuse, mais l'Australie, la Chine ou Hawaii développent une solidarité qui permet de considérer que ce ne sont pas des sections « fictives ». En Australie, ce sont encore des exilés espagnols qui animent la section de ce pays. Les groupes locaux sont surtout présents dans le Queensland, dans les villes d'Innisfail, Brisbane, Cairns. Les militants y éditent des tracts en yougoslave, italien, espagnol et anglais pour toucher les communautés étrangères qui y travaillent. Ils organisent aussi des meetings et des fêtes pour collecter de l'argent en faveur des combattants antifascistes. Par la distance, la communication est difficile et quand des nouvelles d'Australie arrivent, le conseil général de la SIA s'empresse de leur donner un écho important[4].

La situation de la section chinoise est un peu particulière. Elle n'a aucune activité en faveur de l'Espagne, mais développe dans le Yunnan, au sud du pays, une solidarité directe en faveur des Chinois qui sont chassés de Mandchourie par la guerre sino-japonaise. En quelques mois, les militants de la SIA chinoise abritent 200 familles

[1] Voir bulletin organique du 30 juin 1938, IISG, CNT ZK 27034.
[2] Il existe des sections de la SIA à Valparaiso, Recangua, Talca, Cusico, Concepcion, Valvidia, Osorno et Santiago. Voir bulletin organique du 27 juin 1938, IISG, CNT ZK 27034.
[3] Selon les bulletins organiques de la SIA, ce serait 60 enfants des colonies qui auraient été accueillis au Mexique dans le dernier trimestre de 1938. Voir bulletins organiques du 12 mai 1938 et du 18 décembre 1938, IISG, CNT ZK 27034.
[4] Voir bulletins organiques du 19 mai et du 11 décembre 1938, IISG, CNT ZK 27034.

à Yunnanfu[1]. Cette activité sur place et le parallèle qui est développé entre les guerres se déroulant en Espagne et en Chine, sont l'occasion pour le conseil général d'affirmer qu'il est une organisation de solidarité internationale, qui n'agit pas qu'en Espagne[2].

A Honolulu, la SIA locale organise au moins un festival de solidarité, qui recueille 262 dollars. Cet argent est envoyé à la section américaine, qui achète des vivres pour les expédier ensuite en Espagne[3].

L'activité de la section américaine est enfin sans aucun doute l'une des plus importantes hors d'Europe. En août 1938, la SIA revendique 150 sections réparties dans tous les Etats-Unis et plusieurs milliers de membres, essentiellement dans des villes ouvrières de la côte est et de la région des Grands Lacs. La ville de Newark dans le New-Jersey compte 500 adhérents, la petite ville minière de McKees Rocks en Pennsylvanie, plus de 300. Le conseil général de la SIA établit une liste des locaux de l'organisation dans une cinquantaine de villes de 32 Etats différents. Ce réseau permet à la section américaine d'organiser des meetings, des fêtes dans tout le pays. Ainsi, le 26 février 1938, un gala à New York rassemble plus de 2 000 personnes et permet de récolter 5 000 dollars. Un autre à Newark le 8 mars attire plus de 800 participants et rapporte plus de 4 000 dollars de dons. En tout, c'est près de 100 000 dollars que la section américaine collecte. La moitié de cet argent est envoyé au CECI pour qu'il puisse financer l'achat de paquets standard et les 50 000 dollars restant servent à affréter deux bateaux chargés de vivres, vêtements, médicaments ainsi que trois ambulances[4]. Pour populariser l'œuvre de la SIA en Espagne, la section américaine publie une revue graphique contenant des photographies et des témoignages sur les colonies d'enfants. Comme la section britannique, elle commandite aussi auprès de SIE Films la réalisation d'un film, qui s'intitule *Picnic del SIA*, et qui présente un pique-nique dans une colonie d'enfants catalane[5]. A côté de ces actions, la SIA organise une tournée de propagande qui va de la côte est à la côte ouest, en passant par une trentaine de villes. C'est Avelino Gonzalez Mallada, ancien secrétaire général de la CNT et maire de Gijón jusqu'à la chute de la ville en octobre 1937, qui est l'orateur principal de cette tournée. Le 27 mars 1938 la mort d'Avelino Gonzalez Mallada dans un accident de voiture à Woodstock

[1] La seule information sur l'activité de la section chinoise concerne l'accueil de ces populations fuyant le nord du pays. Le chiffre de 200 familles semble très élevé par rapport au nombre de militants de la SIA. En effet, le conseil général, dans ses bulletins internes ne donne jamais plus d'une dizaine de militants, ce qui est peu pour s'occuper de plusieurs centaines de personnes. Voir rapports du 30 août et du 6 septembre 1938, IISG, CNT ZK 27034

[2] Voir rapport du 6 septembre 1938, IISG, CNT ZK 27034.

[3] Voir IISG, CNT 87C.

[4] Voir bulletins organiques des 9 mars, 14 avril et 30 août 1938, IISG, CNT ZK 27034.

[5] Voir IISG, CNT 87C.

(Virginie) met fin à cette tournée[1]. L'activité de la section américaine de la SIA est donc importante et apporte une aide non négligeable à la SIA. Comme pour la plupart des sections étrangères, elle repose pour beaucoup sur les exilés espagnols.

Sans le conseil général, la visibilité des sections étrangères de la SIA serait presque nulle. En collectant les informations sur l'activité de ces sections, qu'elles soient proches ou lointaines, et en les diffusant grâce à son bulletin organique, il tente de construire une véritable organisation internationale. Les sections ont toutes des modes d'action similaires, avec l'organisation de meetings, de fêtes, de galas, destinés à recueillir des dons en faveur de la SIA espagnole. Certaines sections, comme la section américaine ou britannique, ont des activités plus artistiques avec la publication de revues graphiques, la production de films. Mais toutes ces actions restent destinées à la diffusion de l'œuvre de la SIA et visent à soutenir le travail qu'elle effectue en Espagne.

L'activité internationale de la SIA repose sur la création de sections nationales dans d'autres pays que l'Espagne ou la France. Pour cela, la tactique est éprouvée : appel à des militants libertaires reconnus dans leur pays pour qu'ils constituent une section nationale, constitution d'un comité de parrainage, avec des personnalités non spécifiquement anarchistes. Dans presque tous les cas, ce schéma se répète. La SIA dispose ainsi d'une vingtaine de sections nationales. Même si certaines sont « fictives », ce réseau lui permet pourtant de revendiquer une implantation sur les cinq continents. Ces sections ont à leur disposition des outils relativement efficaces pour coordonner leur action. Le conseil général, qui est le grand coordinateur de la politique de la SIA au niveau international, la délégation générale de la SIA, qui gère les envois de l'organisation de et vers l'étranger et enfin le CECI.

Indispensable à l'acheminement des colis et des dons vers l'Espagne, l'agence commerciale créée et gérée par le MLE pour s'approvisionner en armes, a su se transformer pour apporter le soutien logistique indispensable à la nouvelle organisation. En ce domaine aussi, les besoins nés de la guerre ont forcé le MLE à revoir ses objectifs, pour secourir ceux qui souffrent du fait du conflit. Ces derniers bénéficient grâce à l'action des sections étrangères de la SIA d'un apport en vivres, médicaments, vêtements, que l'organisation sait mettre à profit sur le terrain grâce à ses structures sociales, sanitaires, ses colonies d'enfants. Les sections nationales de la SIA structurent

[1] Sur le décès d'Avelino Gonzalez Mallada, voir le bulletin organique du 31 mars 1938, IISG, CNT ZK 27034.

toutes leurs actions en fonction des besoins des populations et des combattants, sauf la section chinoise on l'a vu.

Au total, même si beaucoup de libertaires font partie de la SIA, la diffusion des idées anarchistes par son intermédiaire ne prend pas l'ampleur souhaitée lors sa création en juin 1937. Le travail de la SIA en Espagne, notamment dans les colonies d'enfants, sert bien entendu de propagande en faveur de l'action des anti-autoritaires. Mais l'existence des sections étrangères ne permet pas, mis à part peut être en France, à renforcer le mouvement anarchiste : aucune nouvelle organisation ne se créée, et celles qui existent ne se renforcent que faiblement par rapport aux organisations communistes[1].

[1] Pour l'évolution des organisations anarchistes dans le monde, voir IFHS, 14/ASP 91.

# Conclusion.

La thèse d'Axelle Brodiez, selon laquelle les guerres auraient structuré l'humanitaire communiste et permis son évolution nous paraît tout à fait applicable au cas de la SIA. En effet, même si cette organisation, contrairement aux organisations communistes, n'a pas perduré après la guerre d'Espagne, elle présente toutes les caractéristiques d'une organisation « proto humanitaire », qui se structure par les problèmes posés lors du conflit.

Création du MLE, la SIA est destinée à apporter un soutien politique et matériel aux anti-autoritaires espagnols sous couvert d'actions de solidarité. Pourtant, les réalités de la guerre amènent la SIA à évoluer. Que cela soit dans ses objectifs, ses méthodes, cette évolution laisse peu à peu au second plan l'idéologie, pour développer l'acte de solidarité. Mais même en recentrant son action sur la solidarité en faveur des victimes de la guerre, la SIA n'oublie pas que cette aide doit être apportée en priorité à son propre camp. A aucun moment des actions de secours en faveur des nationalistes ne sont envisagées. La SIA réserve ses activités au camp républicain. Cette sélectivité est importante dans la construction de la SIA. Pour des raisons matérielles, idéologiques, le refus de secourir ceux qui ne sont pas de son côté forge son identité. Ce positionnement est impensable aujourd'hui, avec des organisations humanitaires qui prônent la neutralité la plus absolue quand il s'agit de distribuer de l'aide. Même le Secours Populaire Français, héritier du SPFC et du SRI a évolué vers cette neutralité de principe, laissant derrière lui la notion de soutien humanitaire idéologique. La courte existence de la SIA ne nous permet pas de savoir si elle aussi aurait évolué vers cette neutralité. Mais sa construction, ses actions, son activité internationale plaident en faveur d'une organisation qui voulait s'inscrire dans la durée.

Construite par le mouvement libertaire en Espagne et dans les autres pays où elle a une section, la SIA ne se détache à aucun moment de celui-ci. Il lui est difficile de couper les liens qu'elle entretient avec un mouvement qui a tout fait pour la mettre sur les rails et l'imposer dans le paysage de l'aide internationale. Il ne lui est pas non plus possible de refuser l'aide que lui apportent la CNT ou la FAI en Espagne, l'UA en France ou la SAC en Suède. Ces organisations anarchistes qui voient dans la SIA la structure internationale qui leur manque face au développement des organisations communistes. Pourtant, imperceptiblement, la SIA met en place un réseau de solidarité efficace qui ne peut plus laisser planer de doute sur les objectifs qu'elle veut remplir.

Les actions de ses différentes sections, la création de centres de ravitaillement, de lieux d'hébergement, d'un service de colis au Front tout cela indique que la SIA veut jouer un véritable rôle « humanitaire » en Espagne. Bien sûr à la base il y a toujours

cette volonté de concurrencer les organisations de secours communistes et apporter un soutien réel aux anti-autoritaires espagnols, mais cette volonté se gomme face aux premières catastrophes humanitaires de la guerre. L'évacuation des provinces du nord créée un électrochoc dans les rangs de la SIA. A partir de là son action va s'efforcer de laisser les divergences politiques de côté afin d'aider ceux qui souffrent. L'organisation en commun avec le SRI de campagnes nationales est sans doute le meilleur exemple de cette évolution. La SIA se consacre désormais en Espagne aux victimes de la guerre : combattants, civils et surtout enfants.

La création de colonies d'enfants, dans toute leur diversité, est pour la SIA un élément central. Elle lui permet de mettre en pratique les principes de la pédagogie libertaire et de tenter de former une relève révolutionnaire. Il n'y a plus que dans ces colonies que l'on retrouve trace de l'idéologie libertaire qui a mené à la fondation de la SIA. Elles sont tellement importantes pour l'organisation qu'elles dépendent directement d'elle. Tout dans ses colonies est fait pour montrer l'œuvre bienfaitrice de la SIA. Du programme éducatif dispensé aux activités en passant par les repas, les colonies deviennent une application en temps de guerre des principes de l'Ecole Moderne de Francisco Ferrer.

Les colonies sont même mises en avant à l'étranger grâce aux établissements de Llansa et de Masnou, administrés par les sections françaises et britanniques de la SIA. Cette gestion internationale permet de donner une publicité hors d'Espagne à l'activité de l'organisation. Le soutien international est indispensable pour permettre à la SIA de se développer et susciter de nouvelles sections nationales. Pourtant, à aucun moment les sections qui se créent à l'étranger ne deviennent des satellites des organisations anarchistes. L'objectif de la CNT de se servir de la SIA pour développer le mouvement anarchiste ne correspond pas aux nécessités nées de la guerre. Impulsées par des militants libertaires, ces sections étrangères développent vite une activité de solidarité en faveur de l'Espagne. Là aussi, les considérations politiques sont laissées de côté, de manière à aider du mieux possible les anti-autoritaires espagnols. L'approvisionnement en vivres et en matériel de toute sorte, dépend des dons des particuliers après la signature du traité de non-intervention. Pour les faciliter, la SIA réutilise le CECI, agence commerciale fondée par la CNT afin d'obtenir des armes. Installé à Marseille, cette société de façade permet une livraison directe et continue des vivres et du matériel que nécessite l'action de la SIA en Espagne. Même là, les divergences politiques n'ont pas cours. La compagnie communiste France-Navigation effectue ainsi des livraisons pour le compte de la SIA. Les sections nationales, présentes dans une vingtaine de pays

donnent à la SIA une stature internationale. Leur activité permet à l'organisation d'avoir une action et une visibilité qui ne cessent d'augmenter jusqu'à la fin de la guerre.

L'analyse de la SIA bien que complexe, permet de voir comment une organisation de solidarité internationale se met en place. Loin des organisations confessionnelles ou qui affichent une neutralité de principe, la SIA est une organisation d'origine politique qui l'assume. Son évolution, due à la guerre est un exemple de la manière dont les conflits influencent l'activité et la nature des organisations de solidarité. Rien ne dit que la SIA n'aurait pas pu devenir comme le SPFC, une organisation politiquement neutre, mettant de côté les raisons idéologiques ayant justifiées sa création.

# Annexes

**DOCUMENT I**

*Extrait du plan général éducatif de la SIA pour ses colonies infantiles.*



EXTRAIT DU PLAN GENERAL POUR LES GARDERIES ET COLONIES DE S.I.A. ADAPTE A LA COLONIE DE MASNOU POUR ENFANTS DE 4 A 10 ANS.

1r.- LANGUE MATERNELLE.- Expression Orale.- Vocabulaire.- Contes, Fables, Narrations et légendes.- Lecture.- Récitation.- Expression graphique.- Ecriture et dessins simultanés.- Dictée.- Resumés.- Descriptions.- Improvisation, composition et élocution de thèmes librement choisis par l'élève.- Etude systématique de la grammaire espagnole et notions de Litérature et d'Histoire.

2e.- ETUDE DU NUMERO ET DE LA FORME DES OBJETS.- Calcul mental de numéros concrets.- Vérification de formes.- Calcul Oral et graphique, formatif et utilitaire.- Etudes systématiques d'arithmétique et Géometrie, avec notions d'algèbre et comptabilité.

3e.- ETUDE DES PHENOMENES PHYSICO-NATURELS.- Le moyen géographique local.- La vie des êtres qui nous entourent.- Les choses et leur utilité.- Soin des plantes et d'animaux.- Notions physico-chimiques naturelles.- Physiologie et Higiène.- L'observation et l'expérimentation.(L'éducation sensorielle).- Exercices de développement et d'application.

4e.- REALISATIONS DE TRAVAUX MANUELS POUR GARCONS ET FILLETTES.- Ouvrages utiles et décoratives.- Dessin.- Modelage.- Travaux en bois et en fil de fer.- Le champ d'expérimentation agricole scolaire.

5e.- EDUCATION PHYSIQUE ET SOCIALE.- Gymnstique respiratoire.- Jeux libres et dirigés.- Marche en chantant.- Natation.- Course.- Saut.- Escalade.- Suspension.- Lutte Sports, évitant "records" et professionalisme.

SOCIAL.- Solidarité enfantine et humaine; notions de justice sociale.

A continuation nous présentons un tableau du travail du jour.

IISG, CNT 100B.

**DOCUMENT II**

*Liste des sections nationales de la SIA et date de leur création.*

| Section nationale | Date de création |
|---|---|
| Espagne | 27 mai 1937 |
| Portugal | Été 1937 |
| Afrique du nord | Août 1937 |
| France | 1er novembre 1937 |
| Royaume-Uni | mi-novembre 1937 |
| Suède | Décembre 1937 |
| États-Unis | Janvier 1938 |
| Argentine | Janvier-février 1938 |
| Chili | Janvier-février 1938 |
| Mexique | Janvier-février 1938 |
| Uruguay | Janvier-février 1938 |
| Chine | Mars 1938 |
| Pays-Bas | Mars 1938 |
| Australie | Avril 1938 |
| Cuba | Juillet 1938 |
| Honolulu | Août 1938 |
| Canada | Octobre-novembre 1938 |
| Japon | Octobre-novembre 1938 |
| Palestine | Octobre-novembre 1938 |
| Pologne | Octobre-novembre 1938 |

Les dates de création sont issues des archives de l'IISG, CNT 50B, 87C et 100D.

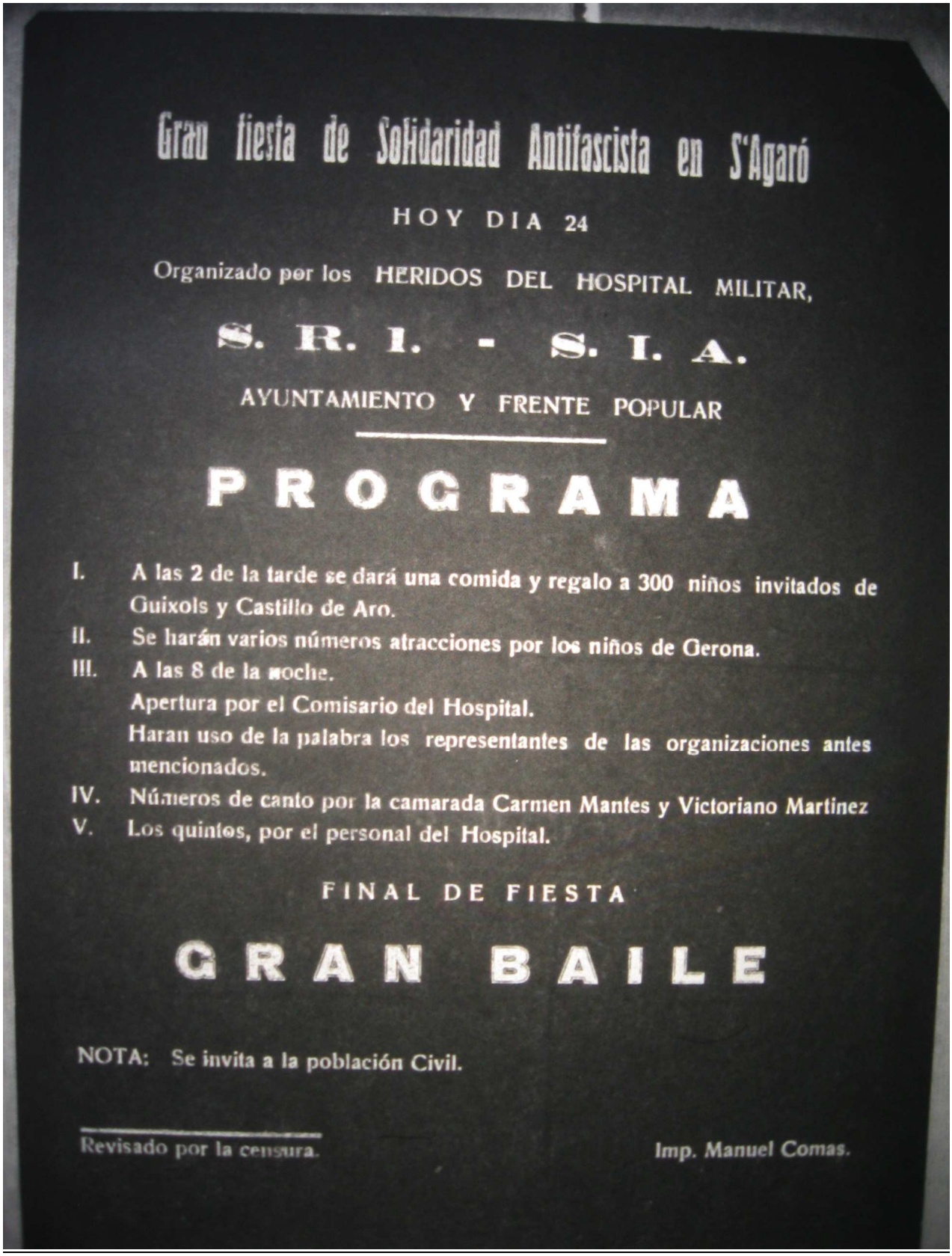
**DOCUMENT III**

*Cartes postale éditées par la section propagande de la SIA espagnole et destinées à la France.*

Collection personnelle de Monsieur Rolf Dupuy.

**DOCUMENT IV.**

*Exemplaire d'une affiche éditée par le SRI et la SIA à l'occasion de la fête de l'enfant à S'Agaró, le 24 mars 1938.*



Gran fiesta de Solidaridad Antifascista en S'Agaró

HOY DIA 24

Organizado por los HERIDOS DEL HOSPITAL MILITAR,

S. R. I. - S. I. A.

AYUNTAMIENTO Y FRENTE POPULAR

PROGRAMA

I. A las 2 de la tarde se dará una comida y regalo a 300 niños invitados de Guixols y Castillo de Aro.
II. Se harán varios números atracciones por los niños de Gerona.
III. A las 8 de la noche.
Apertura por el Comisario del Hospital.
Haran uso de la palabra los representantes de las organizaciones antes mencionados.
IV. Números de canto por la camarada Carmen Mantes y Victoriano Martinez
V. Los quintos, por el personal del Hospital.

FINAL DE FIESTA

GRAN BAILE

NOTA: Se invita a la población Civil.

Revisado por la censura.

Imp. Manuel Comas.

IISG, CNT 100F.

**DOCUMENT V**

*Menus servis dans la colonie d'Ampurias début juillet 1938.*

| Jours | Déjeuner | Dîner | Goûter | Souper |
|---|---|---|---|---|
| Lundi | Lait<br>Café<br>Pain<br>Beurre<br>Chocolat<br>Cacao | Riz<br>Viande<br>Fruit ou biscuit | Pain<br>Chocolat<br>Fruits ou confiture | Légumes<br>Œufs<br>Pain<br>Fruits<br>Coing ou confiture |
| Mardi | Idem | Soupe<br>Bouillie<br>Fruits | Idem | Légumes<br>Morue<br>Biscuits |
| Mercredi | Idem | Riz<br>Viande<br>Biscuits | Idem | Légumes<br>Œufs ou poisson<br>Fruits |
| Jeudi | Idem | Macaroni<br>Viande<br>Coing<br>Confiture<br>Fruits | Idem | Légumes<br>Morue<br>Biscuits<br>Confiture<br>Lait |
| Vendredi | Idem | Soupe<br>Viande<br>Fruits | Idem | Légumes<br>Poisson<br>Coing |
| Samedi | Idem | Riz<br>Boulettes<br>Biscuits | Idem | Légumes<br>Œufs ou poisson<br>Fruits |
| Dimanche | Idem | Plat national : « paella ou escudella »<br>Poisson<br>Coing ou confiture | Idem | Légumes<br>Viande<br>Fruits |

Plan général de la SIA pour les colonies, IISG, CNT 100B.

**DOCUMENT VI**

*Répartition des enseignements dans les colonies d'enfants de la SIA par rapport à l'âge.*

| Matières | Degré maternel de 4 à 6 ans | Elémentaire n° 1 de 6 à 8 ans | Elémentaire n°2 de 8 à 10 ans |
|---|---|---|---|
| Langue Maternelle | 45 minutes | 45 minutes | 45 minutes |
| Etude du numéro et de la forme des objets | 45 minutes | 45 minutes | 45 minutes |
| Etude des phénomènes physio-naturels | 45 minutes | 45 minutes | 1 heure |
| Réalisation d travaux manuels pour garçons et fillettes | 45 minutes | 1 heure 15 min | 1 heure 30 min |
| Education physique et sociale | 4 heures | 3 heures 30 min | 3 heures |
| Total d'heures par jour | 7 heures | 7 heures | 7 heures |

Plan général de la SIA pour les colonies, IISG, CNT 100B.

**DOCUMENT VII**

*Photographies de la colonie de Masnou.*

Les sanitaires de la colonie. IISG, CNT, BOX BG C30 206.

La salle à manger et les enfants de la colonie. IISG, CNT, BOX BG C30 208.

Les dortoirs de Masnou. IISG, CNT, BOX BG C30 210.

# Sources

## Récits et témoignages :


• FAUCIER Nicolas, *Dans la mêlée sociale itinéraire d'un anarcho-syndicaliste,* La Digitale, Baye, 1988.

• FAUCIER Nicolas, *Pacifisme et antimilitarisme dans l'entre-deux-guerres*, Spartacus, Paris, 1983.

• GIMENEZ Antoine et les Giménologues, *Les fils de la nuit, souvenirs de la guerre d'Espagne,* L'insomniaque, Montreuil-Marseille, 2006.

• LECOIN Louis, *Le cours d'une vie*, Paris, 1965 (publié à compte d'auteur).

• MALRAUX André, *L'Espoir*, Gallimard, Paris, 1939.

• MINNIG Albert, GMÜR Edi, *Pour le bien de la révolution,* CIRA, Lausanne, 2006.

• ORWELL Georges, *Hommage à la Catalogne*, Paris 1939.

• VOLINE, *La révolution inconnue*, Pierre Belfond, Paris, 1972.

• WEIL Simone, Écrits historiques et politiques. Première partie : Histoire, Gallimard, Paris,1960.


## Sources en ligne :


• http://militants-anarchistes.info/, (pages consultées en août 2008).

• http://recollectionbooks.com/bleed/Encyclopedia/RichardsVernon.html , (page consultée le 19 août 2008).

• http://increvablesanarchistes.org/affiches/aff1936_45/36affi_sia.htm, (page consultée le 17 avril 2007).

• http://fra.anarchopedia.org, (page consultée le 17 avril 2007).

• BERRY David, *French Anarchist Volunteers in Spain, 1936-39: Contribution to a Collective Biography of the French Anarchist Movement*, http://raforum.info/article.php3?id_article=239&lang=en#Anchor-49425, (page consultée le 17 avril 2007).

• CARITAS INTERNATIONALIS, [http://www.caritas.org/about/history_gallery_1.html], (page consultée le 8 août 2008).

• COEURE S, MONNIER F, NAUD G, *Le retour de Russie des archives françaises. Le cas du fonds de la Sûreté*, Vingtième siècle. Revue d'histoire, n° 45, 1995, pp 133-139, http://www.persee.fr/showPage.do;jsessionid=ADA99DDA311DA56CF704E5F09A20639A.erato?luceneQuery=%28%2BauthorId%3Aauteur_xxs_2104%29+AND+%28indexable_type%3Articlepage%3F%29&words=auteur_xxs_2104&words=articlepage&urn=xxs_0294-1759_1995_num_45_1_3390, (page consultée le 17 avril 2007).

• CROIX ROUGE, [www.croix-rouge.fr/goto/presentation/mouvement/historique.asp], (page consultée le 8 août 2008).
• *El País*, 19/01/1982, http://www.elpais.com/articulo/ultima/ESPAnA/CONFEDERACIoN_NACIONAL_DEL_TRABAJO/GUERRA_CIVIL_ESPAnOLA/archivos/CNT/depositados/Amsterdam/podran/ser/trasladados/Espana/1984/elpepiult/19820119elpepiult_7/Tes/http://www.elpais.com/articulo/ultima/ESPAnA/CONFEDERACIoN_NACIONAL_DEL_TRABAJO/GUERRA_CIVIL_ESPAnOLA/archivos/CNT/depositados/Amsterdam/podran/ser/trasladados/Espana/1984/elpepiult/19820119, (page consultée le 8 août 2008).

## Fonds d'archives :

**• Archives de la Préfecture de police de Paris.**
Cartons : BA/1513, BA/1545, BA/1562, BA/1713, BA/1900

**• Archives départementales des Bouches du Rhône.**
Cartons : 4M/2422, 4M/2423, 4M/2425, 4M/2427

**• Centre des Archives Contemporaine de Fontainebleau (CAC).**
Archives Restituées Par la Russie, Direction Générale de la Sûreté Nationale, versements :

Dossiers individuels :
19940445 (ART. 505), 19940460 (ART. 9222), 20010221 (ART 391)

Dossiers généraux :
20010216 (ART. 48 -79 : activité des organisations syndicales ouvrières, 1900-1940, ART. 79-92 : suivi du mouvement ouvrier, 1906-1940, ART. 92-119 : activité des partis politiques, 1913-1940)

**• Centre International de Recherche sur l'Anarchisme (CIRA Marseille).**
Dossiers de René Frémont, Louis Lecoin, Nicolas Faucier, Louis Anderson, Charles Ridel, réalisés par René BIANCO.

**• Institut Français d'Histoire Sociale (IFHS).**
Cartons : 14/ASP 91, 14/ASP 1893, 14/ASP 2123

**• Internationaal Instituut Voor Sociale Geschiedenis (Institut International pour l'Histoire Sociale d'Amsterdam, IISG).**

Cartons : 36B, 41C, 50B, 64C, 87C, 88B, 91 bis, 99 III, 100B, 100D, 100E, 100F.

Dossiers : BOX BG C30 206+274 et ZK 27034.

## Collections de périodiques :

**• Bibliothèque Jean Maitron (Paris 1).**

Collections incomplètes du *Libertaire* (1936-1939) et de *Solidarité Internationale Antifasciste* (1938-1939)

**• Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH).**

Collection complète du *Libertaire* (1936-1939), bobines 5 et 6 microfilmées

# Bibliographie

# I] Ouvrages généraux


• GODICHEAU François, *Les mots de la guerre d'Espagne,* Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2003.

• KENNEDY GRIMSTED Patricia dir. , *Returned from Russia : Nazi archival plunder in western Europe and recent restitution issues,* Institute of art and law, Londres, 2007.

• MAÎTRON, Jean, dir., *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français,* Éditions Ouvrières [cédérom] 2002.

• MOURRE, Michel, dir., *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Bordas, Paris, 1995.


# II] Histoire politique de l'Entre deux guerres


• BLETON-RUGET Annie et WOLIKOW Serge dir, Antifascisme et nation, les gauches européennes au temps du front populaire, EUD, Dijon, 1998.

• BROUE Pierre, *Histoire de la IIIe Internationale*, Fayard, Paris, 1999.

• COLLECTIF, *1936 à travers « Le Libertaire »*, Les Cahiers du Vent du Ch'min, Saint-Denis, 1986.

• GUERIN Daniel, *Front populaire révolution manquée*, La Découverte, Paris, 1970.

• HOHL Thierry, *A Gauche ! La Gauche socialiste, 1921-1947,* EUD, Dijon, 2004.

• KERGOAT Jacques, *La France du Front Populaire*, La Découverte, Paris, 2006.

• VARIN Jacques, *Jeunes comme JC, sur la Jeunesse Communiste, Tome I, de 1920 à 1939*, Editions Sociales, Paris, 1975.


# III] Histoire de l'humanitaire.


• *Los médicos y la medicina en la guerra civil española*, Monografía Beecham, Madrid, 1986.

• AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, "Guerre et médecine, quel champs de recherche?", dans *Actes de la deuxième journée Guerre et médecine*, [ http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/guerre/journee2004/x00audoin.pdf ], (page consultée le 20 août 2008).

• BRODIEZ Axelle, *Le rôle structurant des guerres dans la genèse de l'humanitaire communiste*, [http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/guerre/journee2007/07brodiez.pdf], (page consultée le 18 juillet 2008).

• BRODIEZ Axelle, Le Secours populaire français 1945-2000 Du communisme à l'humanitaire, Presses de Science Po, Paris, 2006.

• CASTANIER Tristan, *Femmes en exil, mères des camps Elisabeth Eidenbenz et la maternité suisse d'Elne (1939-1944).*Trabucaire, Canet, 2008.

• COLLOVALD Annie et LECHIEN Marie-Hélène dir., *L'humanitaire, ou le management des dévouements,* Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003.
• MARQUÉS Pierre, *Les enfants espagnols réfugiés en France : 1936-1939,* P.Marqués, 1993.
• MARQUÉS Pierre, *La Croix-Rouge pendant la guerre d'Espagne, 1936-1939 - Les missionnaires de l'humanitaire*, L'Harmattan, Paris, 2000.
• TAITHE Bertrand, *Guerre, médecine et humanité: peut-on écrire une histoire de l'humanitaire ?*, [http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/guerre/journee2004/x04taithe.pdf], (page consultée le 2 août 2008).

## IV] Histoire et principes des pédagogies alternatives.

• BREMAND Nathalie, *Cempuis : une expérience d'éducation libertaire à l'époque de Jules Ferry, 1880-1894*, Editions du Monde libertaire, Paris, 1992.
• FERRER Sol, *La Vie et l'œuvre de Francisco Ferrer,* Fischbacher, Paris, 1962.
• FREINET Célestin, *Pour l'école du peuple*, Maspero, Paris, 1968.
• MENDEL Gérard, *Pour décoloniser l'enfant*, Payot, Paris, 1971.
• NEILL Alexander Sutherland, *Libres Enfants de Summerhill*, La Découverte, Paris, 1989.
• SCHMID Jakob Robert, *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire,* Maspero, Paris, 1971.

## V] Histoire de l'Espagne et de la guerre civile

• AMERICI Laurence, *Marseille et la guerre civile espagnole*, Mémoire de Maîtrise, Université de Provence, 1988.
• BENNASSAR Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains,* Perrin, Paris, 2004.
• BROUE Pierre et TEMIME Emile, *La Révolution et la guerre d'Espagne,* éd de Minuit, Paris, 1961.
• DÍAZ-PLAJA, Fernando, *La vida cotidiana en la España de la guerra civil*, EDAF, Madrid, 1994.
• GARCÍA DURÁN Juan, *La guerra civil española archivos, bibliografia y filmografia*, Ed Critica, Barcelone, 1985.
• GODICHEAU, François, *La guerre d'Espagne : république et révolution en Catalogne 1936-1939*, Editions O. Jacob Histoire, Paris, 2004.
• GRISONI Dominique-Antoine et HERTZOG Gilles. *Les brigades de la mer*, Grasset, Paris, 1979.
• HERMET Guy, *La guerre d'Espagne,* Points, Paris, 1989.
• HUGH Thomas, *La guerre d'Espagne*, Robert Laffont, Paris, 1997.

• MORROW Felix, *Révolution et contre révolution en Espagne (1936-1938),* La brèche, Paris, 1978.
• PATTERSON Ian, *Guernica. Pour la première fois, la guerre totale*, Editions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2007.
• PAZ Abel, *Buenaventura Durutti : 1896-1936*, Ed. De Paris, Paris, 2000.
• POGGIOLI Morgan, « La CGT et la guerre d'Espagne (1936-1939) », dans *Les cahiers de l'institut CGT d'histoire sociale*, n° 102, Déc. 2007, pp 6-11.
• SERRANO Carlos, *L'Enjeu espagnol. PCF et guerre d'Espagne,* Messidor, Paris, 1987.
• SKOUTELSKY Rémi, *L'espoir guidait leurs pas, les volontaires français dans les Brigades Internationales, 1936-1939*, Grasset, Paris, 1998.
• WINGEATE PIKE David, *Les Français et la guerre d'Espagne 1936-1939,* PUF, Paris, 1975.

## VI] Théorie anarchiste, les anarchistes et la guerre d'Espagne.

• BERNECKER, Walther L. Colectividades y revolución social : el anarquismo en la guerra civil española : 1936-1939, Crítica, Barcelona, 1982.

• BERRY David « Solidarité Internationale Antifasciste : Les anarchistes français et la guerre civile d'Espagne » in SAGNES Jean et CAUCANAS Sylvie dir, *Les Français et la guerre d'Espagne*, CREPF, Perpignan, 1990, pp 73-88.

• BERRY David, *L'anarchisme français et la révolution espagnole 1936-1939,* Alternative Libertaire, Paris.
• BERRY David., *A History of the French Anarchist Movement, 1917-1945*, Greenwood Press, Westview, CT , 2002.
• BIANCO René, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française 1880-1983*, Université de Provence, Aix-Marseille, 1987.
• CASANOVA Julián, *De la calle al frente. El anarcosindicalismo en España (1931-1939),* Critica, Barcelone, 1997.
• CIONINI Valentin, *L'Union Anarchiste face à la guerre d'Espagne. De la solidarité politique et matérielle au Front Révolutionnaire*, Mémoire de Master 1, Université de Provence, 2007.
• CNT-FAI, *Collectivisations, l'œuvre constructive de la Révolution espagnole (1936-1939),* Le coquelicot, Toulouse, 2006.
• GUERIN Daniel, *Ni Dieu ni Maître. Anthologie de l'anarchisme t.II,* La Découverte, Paris, 1970.
• LÄTT Nisse, *En svensk anarkist berättar. Minnesbilder ur Nisse Lätt liv som agitator och kämpe för de frihetliga idéerna*, Minnesfond, Göteborg, 1993.
• LORENZO César Marcel, *Le mouvement anarchiste en Espagne, pouvoir et révolution sociale*, Ed. Libertaires, Toulouse, 2006.

• MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France, t.I, Des origines à 1914,* Maspero, Paris, 1975.
• MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France t.II de 1914 à nos jours,* Maspero, Paris, 1975.
• MOREL Françoise, *Le mouvement anarchiste à Marseille dans l'Entre-deux guerre,* Mémoire de Maîtrise, Université de Provence, 1997.